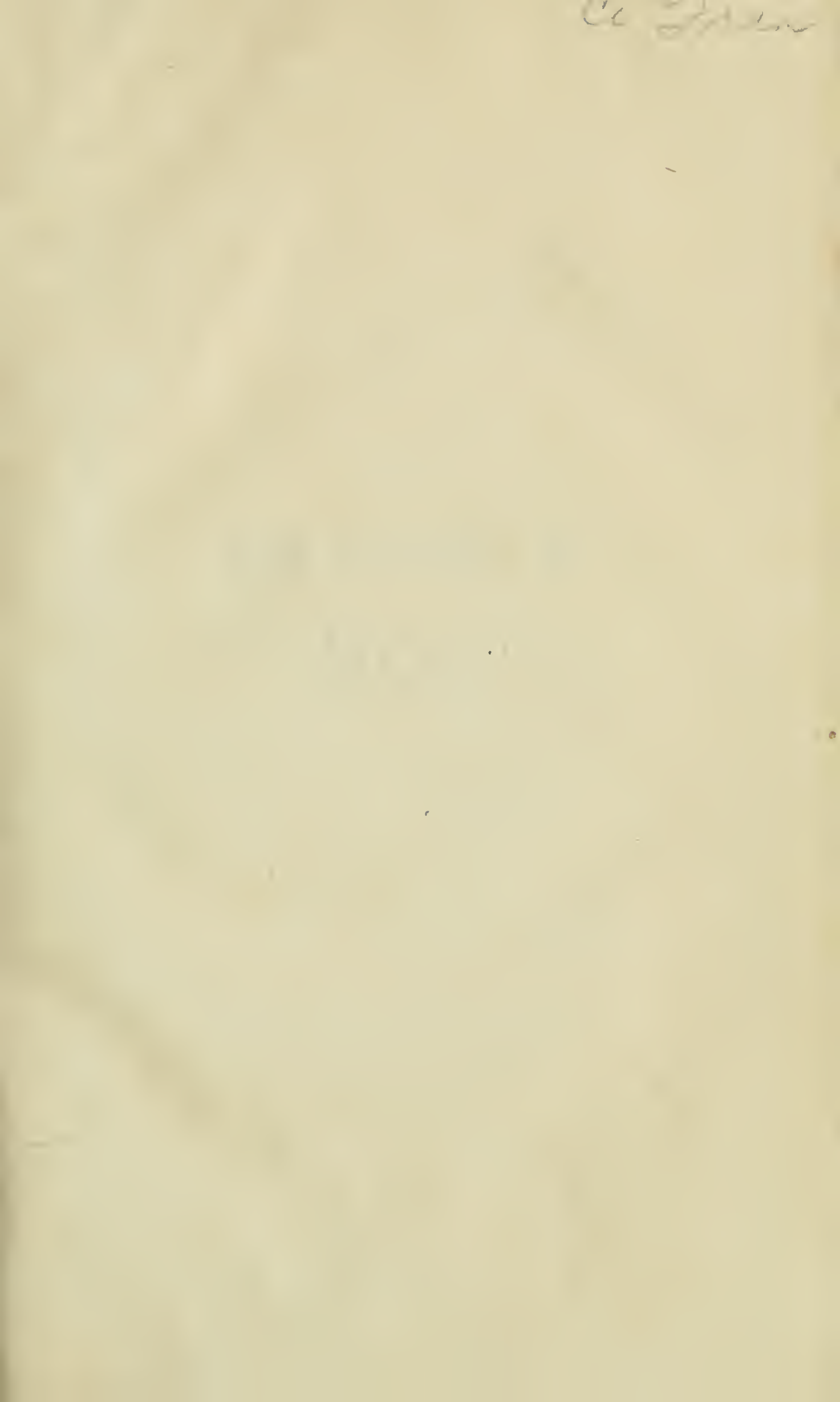


U d'/of OTTAWA
39003002517224





LE

BRASSEUR

ROI.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
Rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 16.





« LAISSEZ-MOI SORTIR !... GRACE !... GRACE ! »

LE

BRASSEUR ROI

CHRONIQUE FLAMANDE DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

PAR

M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

Tome Second.

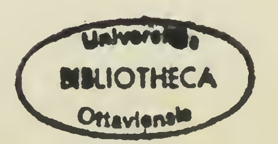
PARIS

AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR,

16, RUE VIVIENNE.

—

M DCCC XXXIV.



LE

BRASSEUR ROI.

XI

Une tranquillité lugubre avait succédé, sous les murs de la maladrerie d'Oudenbourg, à une violente terreur. Bertrade avait poursuivi Urbin de ses cris lorsqu'il

enlevait le comte de Male ; mais ses accens s'étaient perdus dans les clameurs du dehors, et le ravisseur avait échappé à ses regards avant qu'un seul être humain eût pu accourir à son aide.

Ce n'est pas que Bertrade fût effrayée des projets ultérieurs de Wenemare ; une voix secrète l'avait rassurée. Elle ne doutait pas que cette fois le meurtrier ne fût un sauveur ; il lui paraissait évident, d'après tout ce qu'elle avait vu et entendu de lui depuis l'heure de l'homicide, qu'il ne serait plus désormais l'instrument d'Artevelle, mais son plus implacable ennemi. Elle ne s'était donc opposée d'abord à l'enlèvement du prince que par un vague mouvement d'inquiétude. Urbin ensuite ayant réussi dans sa tentative, elle s'en était réjouie par un autre sentiment vague d'espérance. L'âme

pieuse et monarchique de la noble veuve était comme initiée aux mystérieux desseins du Très-Haut sur l'héritier des souverains, sur l'élu de la Providence. Il y a retour au bon sens chez les peuples, comme il y a arrêt de justice dans les cieux : Bertrade en était convaincue ; aussi, dans le prétendu *ordre nouveau* de l'usurpation, déjà disloqué par le désordre général du royaume, l'heureux avenir de l'enfant national lui paraissait écrit par avance. Elle ne considérait le Brasseur Roi, puissance de passage, que comme la transition de nécessité d'une tempête révolutionnaire à une régénération sociale ; et elle espérait avec calme, parce qu'elle attendait avec foi.

Les sœurs du saint monastère, réunies autour de leur protectrice, cherchaient à

retrouver leur courage, lorsqu'un événement inattendu, non moins extraordinaire que le précédent, vient de nouveau troubler leurs esprits. Le roi d'Angleterre, forcé par l'ouragan de débarquer sur une autre rive que celle où il était attendu, s'est vu dans l'obligation de changer son itinéraire de voyage. Il a traversé, suivi d'une faible escorte, les bois et les vallons d'Oudenbourg; et, demandant où résidait la dame de la seigneurie qu'on lui a dit être Bertrade, il s'est dirigé vers l'hospice.

La veuve d'Éverghem était connue du roi Édouard. Il avait déjà eu occasion de voir et d'entretenir cette femme célèbre, dont la réputation de bienfaisance, de courage et de vertu, s'était étendue jusqu'à Londres. Il savait que Bertrade exerçait une puissante influence sur une grande partie

de la Flandre. Il n'ignorait pas l'effet que produisait sa voix quand elle se faisait entendre au peuple, et l'empire mystérieux qu'elle avait pris sur le Reward. Il sentait combien il pouvait être important à ses vues politiques de s'instruire en la consultant. Bertrade pouvait mieux que personne le mettre au fait de la véritable situation du royaume, de la marche des affaires publiques, et du mouvement de l'opinion. Édouard, diplomate et guerrier, non moins rusé que valeureux, convoitait le sceptre de Flandre.

Son débarquement près d'Oudenbourg lui facilitait les moyens de conférer avec Bertrade sans témoins et en liberté. Le hasard a servi ses vœux; l'occasion sera saisie.

Le roi d'Angleterre accourait en ce moment au secours de la révolution flamande, attaquée au-dehors par Philippe de Valois,

et minée au-dedans par les serviteurs de la dynastie légitime (1). Artevelle voyait en lui, non-seulement un allié, mais un défenseur. Une nombreuse armée anglaise, venue à son appel, allait aborder près d'Ostende, pour marcher de là sur Tournai et repousser l'armée française. Édouard, ennemi juré des Valois, avait voulu diriger lui-même son expédition d'outre-mer. Plus d'un plan le préoccupait. L'usurpateur de Gand, ce tyran bourgeois et vulgaire qui, ne pouvant empêcher les désordres de son pays, se mettait à leur tête pour s'en garantir, et cherchait à les légaliser par impuissance de les combattre; Artevelle, majesté de hasard,

(1) Froissard, t. 1.—Nangii, continuat.—Divâeus. — Oudegherst. — Meyer. — *Hist. de Flandre*, Van Praet, t. 2.—*Hist. générale de la Belgique*, t. 3. — Rapin de Toiras, t. 3.

badigeonnée des boues de la révolte, lui faisait horreur et pitié. Mais, cachant ses vrais sentimens, il ne parlait du Brasseur Roi, soit à l'armée, soit à la cour, qu'avec un feint enthousiasme (1).

Une dictature audacieuse s'était établie en Flandre sous une forme démagogique. Cette figure de gouvernement, à tournure provisoire, était en quelque sorte une prostituée à diadème, offerte par une débauche révolutionnaire à une démoralisation nationale (2). Édouard avait jugé qu'un pareil état de choses ne serait que de courte durée. La volonté populaire, rendue à la saine raison, ne pouvait tarder, selon lui, à se faire complète justice et des déceptions triomphantes, et des turpitudes couronnées.

---

(1) Voyez les historiens déjà cités.

(2) Mézerai, t. 1, in-fol., p. 769.—Daniel, t. 1,

Débarqué sur les rives de Flandre, il n'avait donc nullement l'intention d'y affermir l'autorité d'Artevelle. Il n'y venait, au contraire, dans les seuls intérêts de sa politique, que pour y travailler à de nouveaux renversemens. Il se flattait qu'au milieu d'une destruction générale des pouvoirs passés et présens, il lui serait possible de se présenter en sauveur au pays dépourvu de chefs, et de joindre à ses États un royaume de plus (1). Philippe de Valois ayant pris parti pour le gouvernement de droit, Édouard s'était hâté d'embrasser la cause du gouvernement de fait. La Flandre d'Artevelle lui devenait un auxiliaire redoutable pour attaquer la France de Phi-

---

in-4, p. 313 et suiv. — Levesque, *la France sous les Valois*, t. 1. — Anquetil.

(1) Mézerai. — Daniel. — Froissard. — Levesque. — Anquetil, et les auteurs déjà cites.

lippe VI (1). Le monarque anglais, qui s'était un instant flatté d'hériter du diadème de Charles-le-Bel, et dont les prétentions avaient été repoussées par les états-généraux de Paris, ne pouvait pardonner à la maison de Valois de l'avoir emporté sur lui; la vengeance l'armait contre elle. Plusieurs victoires remportées sur l'héritier de saint Louis, et récemment celle de l'Écluse (2),

---

(1) Mêmes auteurs.

(2) Edouard y eut la cuisse percée d'une flèche: les Français, complétement défaits, y perdirent trente mille hommes et deux cent trente vaisseaux. L'amiral français Bahuchet fut pendu au grand mât de son vaisseau par ordre d'Édouard.—Saint-Foix, *Essais historiques sur Paris*.—Froissard, t. 1, p. 51.—Nangii, continuat. —Dewes, *Hist. générale de la Belgique*, t. 3, p. 174.—Daniel, in-4, t. 5, p. 330.—*Chroniques de Saint-Denis*.—Avesbury, p. 57.—Rymer, *Acte du* 28 *juin*.— Levesque, *la France sous les Valois*,

avaient réveillé en lui l'espoir d'arracher encore la couronne des lis à son heureux antagoniste. Son valeureux fils, *le Prince Noir*, débutait avec éclat dans la carrière des héros; la fortune lui souriait: il importait donc à Édouard de ménager Artevelle pour s'emparer de la Flandre, et de s'emparer de la Flandre pour envahir ensuite la France. Le souverain de la Grande-Bretagne étudiait les temps et les hommes en prince fait pour se les soumettre. Mais, plus audacieux que loyal, et moins équitable que vaillant, il triomphait sans réussir; et ses prospérités s'enchaînaient sans bonheur. Ce fut un noble chef, un grand monarque; il entassa conquêtes sur conquêtes: mais comme il lui manquait la

---

t. 1, p. 453. — Meyeri, *Ad. ann.* 1340. — *Kronyke Van Vlænd.*, t. 1.—Oudegherst, ch. 158.

force et l'ascendant que donnent le droit et la justice, à quel résultat parvint-il?... La Flandre échappa de ses mains; Valois conserva sa couronne (1).

Édouard est entré dans le cloître. Bertrade a conservé en sa présence sa tranquillité d'âme habituelle. Les sœurs s'étaient retirées pour donner divers ordres. De vagues discours ont d'abord eu lieu entre la châtelaine et le roi, sur des sujets sans importance : puis l'entretien s'est animé.

« — Jacque m'attendait, dit le prince; je viens ici défendre ses droits.

» — Ses droits! a répliqué Bertrade; du moment où chez une nation la volonté

(1) Voyez tous les historiens.

de la multitude a été reconnue le pouvoir suprême, les droits étant à tout le monde, il n'en existe plus pour personne; quand la décision du soir peut casser l'arrêt du matin, quand les sermens de la veille ne comptent plus pour le jour suivant, c'est fait des lois et des sauvegardes. S'il est permis de chasser le grand de son palais, le petit peut-il compter sur sa chaumière? Toute propriété est détruite. Lorsque chacun est en passe de devenir roi, sinon dans le présent, du moins dans l'avenir, celui qui occupe le trône court à toute heure la chance de le céder à un compétiteur plus fort, destiné ensuite à baisser pavillon devant un autre au même titre. Le sceptre alors n'est qu'un hochet, et la pourpre qu'une parade. Sire! je plains l'usurpateur; le char des révolutions ne s'arrête, au milieu des renversemens, qu'après s'être brisé lui-même.

» — Le peuple soutient Artevelle.

» — Le peuple méprise les fourbes. Vous le verrez tôt ou tard se débarrasser nécessairement, et avec enthousiasme, de sa dernière création, quoiqu'il l'ait dite *perpétuelle*; sa pensée y tourne déjà. Y mettre obstacle, dans les principes actuels, serait non-seulement un acte d'inconséquence, mais un crime de lèse-nation. Qui renierait aujourd'hui les priviléges du peuple maître, serait traître à la loi régnante. Puisqu'on a planté la semence, il faut engranger la récolte.

» — Bertrade! répond le monarque, je sais parfaitement que, s'il plaisait à une nouvelle insurrection triomphante de changer la face du pays, elle aurait pour elle les maximes de sa devancière. Mais, entre nous, la souveraineté du peuple, lorsqu'elle n'est pas une sanglante vérité, n'est qu'une

mystification ridicule. Artevelle saura, par la tyrannie militaire, se sauver des libertés nationales. La révolution l'a fait roi, il fera la révolution esclave (1).

» — Sire! ne vous y fiez point. La puissance du désordre, après s'être révoltée contre la majesté qui dominait d'en haut, se refuse à courber la tête sous le despotisme qui surgit d'en bas. L'élément anarchique, nommé *royauté populaire*, qui a d'abord cheminé avec le Reward, veut maintenant marcher tout seul. Artevelle l'a caressé pour monter, il peut choir en voulant l'abattre.

» — Cependant, dit le prince anglais,

---

(1) Le brasseur roi, dit Anquetil, devint maître par la terreur. Il persécuta et fit périr, parmi la populace et la bourgeoisie, une partie de ceux à qui il devait son élévation. *Hist. de France*, t. 2, p. 308 et suiv.

le gouvernement d'Artevelle paraît se consolider de jour en jour. Magistrats, guerriers, commerçans, députés, corporations, tout ce qui est influent parmi vous lui a juré fidélité (1).

» — Sire! répond la noble veuve: dans un pays comme la Flandre où dominent la soif de l'or et l'intérêt personnel, qu'est-ce qu'un serment politique? Rien qu'une affaire de commerce. L'unique morale d'une foule d'individus est de s'accrocher à chacun des pouvoirs qui se succèdent, pour les exploiter tous au passage. Un serment est un fonds de conscience qu'on prête à l'autorité tant qu'elle offre des garanties; dès qu'elle menace de faillite, on retire sa marchandise. C'est une valeur telle quelle, une

---

(1) *Kronyke Van Vlaend.*, t. 1.—Oudegherst.—Van Praet, *Hist. de la Flandre*, t. 2, p. 29 et suiv.

espèce de capital qu'on place à intérêts courans; et, sous les murs de la grande cité, il est beaucoup de calculateurs de ce genre, pour qui la spéculation a été bonne.

» — Je le vois, reprend Edouard, vous haïssez l'usurpateur. Mais, parmi ses nombreux sujets......

» — Ses sujets! interrompt Bertrade; il n'y a plus en Flandre d'autres sujets qu'Artevelle et sa famille; c'est tout le reste qui est roi. Aussi, que signifie la prestation de foi que la créature ôse exiger de son créateur? Le commettant est-il tenu à la soumission envers son commis? Depuis quand un inférieur peut-il se croire une majesté? Sire! sous le joug tyrannique qu'on appelle *la liberté*, le citoyen, appelé à faire et à défaire au gré de son caprice les institutions du pays, abdiquerait sa part de souveraineté, en renonçant à changer d'opi-

nion sur le gouvernement établi. Il ne le peut ni ne le doit, sans manquer à la nation même.

» — Le Reward a des alliés puissans, dit froidement le roi d'Albion; ils défendront Artevelle contre ses ennemis; ils le maintiendront au pouvoir.

» — Tant pis pour eux! répond Bertrade; les rois qui respectent la révolte appellent sur leurs têtes la hache. En trahissant la cause des princes, Edouard! vous sapez votre trône; on arrachera le sceptre à vos fils (1). Pactiser avec les révolutions, c'est jouer avec l'assassin. L'usurpation est un fer rouge; on ne le manie point, on s'y brûle.

---

(1) On sait que le petit-fils de ce roi Edouard fut détrôné par l'usurpateur Lancastre.

» — Jacque Artevelle, a repris l'Anglais, tient à de royales familles...

» — Dont il est la honte ! oui, sire. Mais ne s'est-il pas fait peuple, pour monter à l'illustre dégradation où il est parvenu ! N'a-t-il pas abjuré jusqu'à son nom pour charmer la hideuse multitude, qu'il a surnommée *glorieuse-population !* Ne s'est-il pas fabriqué un nouvel écusson, aussi ridicule que sa monarchie (1)! Ne s'est-il pas élevé à la hauteur de ses chers camarades d'insurrection en descendant parmi eux au dernier degré de la bassesse ! Ah! s'il avait été digne du trône, il n'eût pas accepté le sceptre.

» — Sa puissance, dit Édouard, sera peut-être utile en Europe.

---

(1) *Kronyke Van Vlaend.*—Meyer.—Oudeghers.

» — Oui, réplique la noble veuve. Le tyran servira d'exemple aux nations; et son règne abaissera la Flandre à leur profit. Il peut être utile et agréable aux rois voisins, je le conçois, de voir la majesté bourgeoise de Gand venir le front bas, la tête nue, les mains jointes, subir humblement leurs affronts, et s'honorer de prendre leurs ordres. Mais que ces rois y prennent garde! le gouvernement d'Artevelle, non content d'avoir fait des renversemens pour son compte, en négocie à l'étranger. La monarchie boutiquière entreprend les bouleversemens de compte à demi avec les séditieux de tous les pays; elle est en commerce d'émeutes avec les capitales mécontentes; elle expédie la denrée de rébellion à

—Butkins.—Denis Sauvage.—Jean Petit, *Chroniques de Hollande.*—Power, *Kings secret.*, t. 1, ch. 3.

tous les magasins de désordre : on la dirait même pressée de s'en défaire, tant elle met d'ardeur à en défrayer ses correspondans et à leur déverser sa charge. O! malheur, malheur à la souveraineté légitime qui fraterniserait avec la révolution couronnée! C'est un principe de vie, en face d'un principe de mort; il n'est pas de fusion possible, il faut que l'un ou l'autre périsse. »

Bertrade, en prononçant ces mots, étudiait en vain la physionomie d'Édouard; aucune émotion ne s'y manifestait, ni trouble, ni satisfaction, ni mécontentement. Son visage, comme son cœur, restait impénétrable et muet.

Un détachement d'hommes d'armes à cheval, guidé par le Brasseur Roi, est aux portes du saint hospice. Leurs clairons se sont fait entendre. Cette garde nombreuse est

composée d'archers anglais (1). On remarque à sa suite une troupe de malandrins, un ramas d'assassins à gages (2): ce sont gens de toutes nations.

Le Reward avait été promptement informé de l'arrivée du roi d'Angleterre à la Maladrerie. Cet événement imprévu dérangeait en partie ses plans: il est accouru à la hâte.

« — Salut à *mon brave compère !*(3) lui dit le souverain d'Albion. Que saint George lui soit en aide, et le Valois aura triste chance!

---

(1) Van Praet, *Hist. de Flandre*, t. 2, p. 55.

(2) Mézerai, *Hist. de France*, in-fol., t. 1, p. 769. — Daniel, *Hist. de France*, in-4, t. 5, p. 313. — Froissard, c. 3.—Anquetil, t. 2.—Levêque t. 1.

(3) Edouard nommait ainsi Artevelle.—Froissard, t. 2.—*Hist. de Flandre*, t. 2, p. 56. — *Hist. gén. de Belgique*, t. 3, p. 179.

» — Sire ! a répliqué Artevelle courbant le genou en vassal ; il faut que le Valois disparaisse. A vous la France ! à moi la Flandre !

» — Reward ! votre armée ?

» — Elle est prête.

» — Combien de soldats ?

» — Soixante mille (1). »

Le monarque a souri gracieusement. Bertrade allait se retirer, le chef démagogue l'arrête.

« — Dame d'Oudenbourg ! demeurez. »

Il se tourne vers Édouard.

« — Pardon, sire ! continue-t-il, pardon si, devant votre majesté elle-même, je songe

---

(1) Meyer. — Oudegherst. — Van Praet, *Hist. de Flandre*, t. 2, p. 41.—Froissard, p. 60.—Mézerai.—Velly. — *Hist. génér. de Belgique.* — Levêque, *la France sous les Valois*, t. 1, p. 449.

à me faire ici prompte justice de ceux qui conspirent ma perte; mais mes ennemis sont aussi les vôtres. Apprenez que l'héritier du comte de Nevers a eu l'audace de débarquer en Flandre pour y allumer la guerre civile. Un hasard inespéré l'a fait tomber entre mes mains, sur cette rive, où Bertrade l'a recueilli. Il est blessé grièvement; j'exige qu'il me soit livré.

» — Jacque! répond la veuve d'Éverghem : Ce n'est point *un hasard inespéré* qui attira la victime au piége. Prenez-y garde ! je sais tout.

» — Parlez ! s'écrie le roi d'Angleterre ; je l'ordonne.

» — Roi citoyen ! vous l'entendez ! réplique Bertrade avec force. Il ordonne, et vous êtes là. Sous votre sceptre glorieux, quand ce n'est pas la rue qui gouverne, ce sont les étrangers qui commandent.

» —Éclairez-moi, reprend Édouard. Est-il vrai que Louis de Male ait osé mettre le pied en Flandre?

» — Si de misérables séditieux, répond Bertrade, vous chassaient momentanément de Londres, vous feriez-vous scrupule, sire, de venir réclamer vos droits et revendiquer votre bien? Je sais qu'en haute politique il est quelquefois deux justices; mais le grand Juge n'en a qu'une; et celle-là est sans appel. Aussi, redoutant ses arrêts, l'usurpation se jette dans l'impiété comme un naufragé vers un port; il lui faut la destruction partout, dans le ciel, comme sur la terre. Le néant n'a ni joies, ni larmes, ni châtimens, ni récompenses: c'est un niveau sauveur pour le crime.

» — C'est pousser loin la hardiesse, dit le Brasseur Roi courroucé. Sire! abrégeons

cet entretien. Qu'on nous livre Louis de Male!

» — Qui l'a appelé sur ces rives? demande le prince à Bertrade.

» — La trahison, lui répond-elle: un émissaire du Reward.

» — Et quel était cet émissaire?

» — Un assassin.

» — Se pourrait-il!

» — On vous a parlé de blessure : un poignard a frappé le prince.

» — Quoi! par ordre?....

» — Du Brasseur Roi. »

L'Anglais a fait un geste d'horreur; l'indignation se peint sur son visage. Son œil interroge Artevelle.

« — Calomnie! s'écrie le Reward. Où sont les preuves? qu'on les donne!

» — Le meurtrier les fournira, dit Ber-

trade avec dignité. Les remords déchirent son âme : il parlera ; questionnez-le. »

L'usurpateur a frissonné.

« — Sire ! reprend-il à la hâte, je me justifierai.... mais plus tard. Faites amener devant vous le fils du comte de Nevers ; assurez-vous, avant toute chose, de ce prisonnier redoutable. Il vous importe autant qu'à moi de le garder ici avec soin ; son père est l'ami des Valois, et c'est pour vous un rude adversaire. Cessez de prêter l'oreille aux paroles empoisonnées de cette femme, qui, en soulevant les populations contre ma cause, les arme aussi contre la vôtre : car, songez-y bien, noble prince ! il faut qu'Artevelle soit chef des Flamands pour qu'Édouard soit roi des Français (1). »

---

(1) Paroles d'Artevelle.— Mézerai.— Froissard.— Daniel.—Levêque.—Meyer., etc.

Le souverain de la Grande-Bretagne s'est tourné vers la dame d'Oudenbourg. Son ton est solennel et sévère.

« — Nous voulons voir le comte de Male. Conduisez-nous au lit du blessé.

» — Le blessé n'est plus sous ces murs.

» — Grand Dieu ! interrompt Artevelle. Que dites-vous ?

» — Il est hors d'ici.

» — Qui l'a enlevé?

» — Wenemare.

» — Quel est cet homme? demande Édouard.

» — Son assassin, répond Bertrade.

» — Quel but?....

» — Il veut sauver sa victime.

» — Qui a pu le lui commander?

» — Je vous l'ai déjà dit : *le remords.*

» — Impossible ! crie Artevelle. »

Et le monstre, appelant ses gardes, leur enjoint précipitamment de visiter tous les coins et recoins de la Maladrerie. L'ordre est donné de saisir le captif mort ou vivant, n'importe où il serait découvert, et en quelque état qu'il puisse être. Édouard observe et ne dit mot.

Le Reward s'adresse à Bertrade.

« — J'avais confié le prince à vos soins ; vous m'aviez répondu de lui : vous avez trahi vos promesses.

» — Aucunement, répond la veuve. J'aurais voulu garder le dépôt sacré que la Providence avait paru me remettre : Urbin me l'a ravi malgré moi. J'ai dû céder à la violence ; il avait le droit du plus fort. Osez blâmer ce droit ! c'est le vôtre.

» — O perfidie ! murmure Jacque. Je m'en vengerai.

» — Contre qui ? »

Et la mystérieuse veuve a souri d'un air ironique. Le tyran a baissé les yeux.

« — Femme étrange ! dit le monarque d'outre-mer, s'arrachant à ses sombres réflexions et prenant une attitude imposante ; je suis ici pour juger les hommes et les choses. Dieu m'a nommé en quelque sorte l'arbitre de vos destinées ; et l'avenir de la Flandre est à ma disposition. Je sens que j'ai une mission divine à remplir, et je saurai m'en rendre digne. Répondez-moi donc sans détour : plus de voiles, plus de secrets : quel génie occulte et caché vous donne la force et le droit de parler avec tant de hauteur au chef suprême du royaume ? D'où vient votre ascendant sur son âme ? Qui êtes-vous ?

» — *Une Artevelle.* »

Ces mots, inattendus et brefs, lancés comme éclate la foudre, ont confondu le roi d'Angleterre.

« — Est-il possible!..... le Reward.....

» — M'appelait autrefois sa sœur.

» — Quoi! votre époux?.....

» — Était son frère.

» — Il fut assassiné?

» — Oui, sire.

» — Par qui?

» — Qu'Artevelle réponde.

» — Avait-il des enfans?

» — Non, sire.

» — Et sa prodigieuse fortune?.....

» — Elle a passé au fils du Reward. Philippe était son héritier.

» — A-t-il vengé la mort de son oncle? a-t-il poursuivi l'homicide?

» — Il n'a que recueilli l'héritage.

» — Quoi ! sans enquête sur le meurtre? Qu'a-t-on dit pour s'en dispenser?

» — Que le vieillard s'était tué.

» — Avait-on des preuves?

» — Aucune.

» — Mais vous! son épouse et sa veuve! n'avez-vous pu savoir?.....

» — J'ai tout su.

» — Votre devoir était de parler.

» — J'ai cru de mon devoir de me taire.

» — Qui peut vous contraindre au silence?

» — Qui peut me forcer de le rompre?

» — Votre roi.

» — Il est en exil.

» — Votre juge.

» — Il est dans le Ciel. »

Édouard III avait une grande âme. La

fermeté de Bertrade et la noblesse de son langage l'ont pénétré d'admiration. L'interrogatoire a cessé.

Jacque, épouvanté de la première déclaration sortie des lèvres de la veuve, semblait au pied d'une potence, le cou déjà serré par la corde. Les dernières réponses de sa belle-sœur l'ont comme arraché du gibet. Il respire, il a repris vie.

« — Bertrade! dit-il d'un ton faible; je ne chercherai point à combattre les accusations de la malveillance; il est des cas où se justifier c'est déchoir. Je ne vous ferai qu'une question : Urbin a disparu : où est-il?

» — ICI! crie une voix terrible. »

Et Wenemare s'est présenté.

Sa démarche est fière et tranquille. Son

front est droit, sa tête est haute. Il s'est approché de Bertrade.

« — Un mot d'entretien! noble dame. »

Le Reward, pâle de fureur, saisit violemment le soldat par la manche de son pourpoint.

« — Qui a enlevé le prince?

» — Moi.

» — Et où est-il?

» — En sûreté.

» — En sûreté! Urbin!

» — Oui, Jacque. La Flandre n'est pas tellement abandonnée de la Providence qu'il ne puisse s'y trouver encore, au milieu du vaste naufrage public, un coin de terre où les grandes eaux diluviales n'aient pas la permission de monter. Il est quelque part une arche sainte où ont pu se réfugier les destinées de la nation. Dieu, veillant

sur le fils des rois, y conservera en dépôt la régénération d'un grand peuple.

» — Wenemare! interrompt Bertrade, n'oubliez pas qu'Édouard vous écoute.

» — Guerrier! dit le monarque anglais, la Flandre s'est choisi son maître : respect aux volontés du pays.

» — Qui a mis aux voix la question? s'écrie Urbin avec chaleur. *Un maître!* On nous croit donc des esclaves. Jacque a brisé un trône!..... pour qui? Je vois en lui un chef de rebelles; j'y cherche en vain l'élu d'un royaume.

» — Il est possible, a repris gravement l'Anglais, que la promotion d'Artevelle ait été chose peu légale; mais bien que la question, mal posée, puisse paraître contestable, elle n'en est pas moins décidée; et,

devant un fait accompli, nul ici n'a le droit d'appel. D'où venez-vous?

» — Je dois le taire.

» — Que venez-vous chercher?

» — Bertrade.

» — Elle est libre, elle peut vous suivre.

» — Non, sire, s'écrie le Brasseur Roi; ils ne sortiront pas : je m'y oppose. Ce Wenemare est un meurtrier : c'est lui qui a frappé le comte de Male; Bertrade nous l'a déclaré. Que l'on garde à vue l'assassin!

» — Alors, qu'on garde à vue Artevelle! répond Urbin la main sur sa dague; c'est lui qui dirigeait le poignard. »

Édouard a détourné la tête avec un mouvement d'horreur. Quelques mots, prêts à sortir de sa bouche, allaient assurer la liberté de Bertrade, lorsqu'un

des archers du Reward traverse la salle à grands pas. Un sac de cuir est à sa main.

« — Maître ! dit l'archer au tyran, le comte de Male a disparu de l'hospice ; mais ses vêtemens y sont restés. Voici un paquet mystérieux que le prince portait sur lui : ce doit être chose importante. »

Une sueur froide a mouillé le front de Wenemare. Le Brasseur Roi s'est hâté d'ouvrir le sac de cuir, et d'en extraire le contenu. Étouffant un cri de joie et de triomphe, il s'approche aussitôt avec précipitation du vaste foyer allumé au fond de la salle ; il y jette en entier le dépôt du dominicain, et la flamme a tout dévoré.

La veuve d'Éverghem ne se doutait guère en ce moment que sa destinée s'accomplissait, que sa sauvegarde était anéantie, et que, désormais sans appui, sa fortune

et son existence étaient à la merci du tyran.

Urbin, pâle, glacé, muet, dissimule son désespoir. Sa rage est hors de toute expression : il n'a pu sauver son amie. Un rire amer est sur sa bouche, et une idée sanglante au fond de son cœur. Sa secrète méditation est, pour ainsi dire, bouillante ; on eût ainsi peint la Vengeance.

Le Reward n'a plus à redouter la veuve de son frère ; il peut fouler aux pieds son ennemie : elle n'a plus entre les mains les preuves de ses crimes passés : elle est hors d'état maintenant de faire crouler l'échafaudage de ses vertus. Le fourbe peut garder son masque ; il va marcher tête levée.

« — A moi, mes archers ! s'écrie-t-il ; emparez-vous de cette femme !

» — Mais c'est votre sœur ! dit Édouard.

» — Qu'importe ! a répliqué Artevelle.

C'est un brandon de guerre civile; il est de mon devoir de l'éteindre.

» — Qui, elle!...

» — Je le prouverai.

» — Elle pourrait être à vos yeux?...

» — La complice des assassins.

» — Lâche imposteur! s'écrie Bertrade; j'ai les moyens de te confondre. Mais avant, contre tes violences, j'en appelle au roi d'Angleterre.

» — Tu viens toi-même, tout à l'heure, répond ironiquement le Reward, de renier ses droits parmi nous. Ton patriotisme! où est-il?... Quoi! un appel à l'étranger!

» — Il faut que l'étranger te connaisse.

» — Oui; mais toi qui parles si haut, sais-tu ce que je viens de brûler? *Le dépôt du dominicain.* »

Bertrade a changé de couleur. Un nuage

épais passant sur sa vue, a paralysé son courage. Un frisson vient glacer ses veines.

Jacque a profité de la suspension momentanée de ses facultés morales. Il fait un signe à ses archers, et l'on entraîne la captive.

Puis, s'approchant de Wenemare :

« — Urbin ! dit le tyran à voix basse, je pourrais aussi me saisir de ta personne, et te faire expier tes outrages. Mais je t'aimai jadis... Fuis!... tu es libre. »

Les dents d'Urbin grinçaient de fureur. Il a compris la clémence du Reward : elle est née en lui de la peur. Le démagogue redoute un nouvel interrogatoire du roi d'Angleterre en face d'un accusateur énergique : il ne fait grâce que par lâcheté. N'importe ! Wenemare accepte les humiliations présentes, dans l'espoir de représailles futures. Il a besoin de sa liberté pour tirer

Bertrade des fers. Il a déjà ses plans arrêtés; et, tout entier à la vengeance, il a disparu de la salle.

XII

L'usurpateur de Gand et le souverain de Londres sont demeurés seuls, et s'observent. L'homme tombé lit sa chute dans les yeux d'autrui : le Brasseur Roi ne tarde point à

s'apercevoir d'un refroidissement dans les manières d'Édouard. Mais, s'inclinant devant son auguste allié beaucoup plus bas que la politesse ne l'exigeait, il ne s'en montre que plus fourbe.

Quand l'âme humaine a une fois donné libre accès aux vices, ils se naturalisent chez elle, puis ils deviennent habitude et mœurs. Artevelle, expert en tromperies et façonné aux couardises, n'avait foi à aucune morale, hormis à celle de ses intérêts. Il n'avait pu s'élever qu'en abaissant les autres; il lui fallait, autant que possible, une dégradation générale, pour que rien ne pût le primer. Son avarice était devenue proverbiale; il avait tout avili en Flandre, honneur, noblesse, dignités, pour ne laisser grandir autour de lui qu'une puissance, celle de l'argent. Avant de monter au

pouvoir, il avait d'abord tué, par des maximes derévolution, l'obéissance au souverain; puis, parvenu au trône, ses idées tournant avec sa position, il avait voulu se reconstruire une nation soumise au monarque : mais le peuple avait appris de lui que chaque citoyen pouvait se croire également appelé à saisir la couronne, qu'il fût boutiquier, prince ou soldat, voire même jongleur ou larron; le peuple avait reconnu que, moyennant une émeute, des poignards, des barricades et le crime, on pouvait arriver à avoir des palais, une cour, des ministres et un diadème; et, grâce à ces nouvelles lumières, le peuple n'était plus gouvernable. Aussi, selon l'usage éternel, la loi du despotisme était devenue une nécessité des dogmes de la liberté; et, sous le joug du Brasseur Roi, l'indépendance nationale n'était plus, par

toute la Flandre, qu'une égalité d'esclavage (1).

Jacque avait fait préparer un splendide festin dans la longue galerie de l'hospice. Le prince anglais y a pris place. L'entretien des deux chefs a constamment roulé sur les mesures guerrières à adopter pour repousser les armées françaises. Ils partiront pour Gand le soir même; et des émissaires du Reward ont été commander en toute hâte, sur la route, des réjouissances publiques.

---

(1) « Artevelle, tyran audacieux, se débarrassait » sans pitié de quiconque s'opposait à ses volontés. » Daniel, *Hist. de France*, in-4, t. 5, p. 313 et 324. — « Ce monstre, dit Mézerai, suivi des méchans » pour l'impunité, ordonnait des lois, bannissait, » levait des tailles, créait des magistrats, et con» damnait à mort; le tout *à sa fantaisie.* » *Hist. de France*, in-fol., t. 1, p. 769.

Il est enjoint aux Flamands d'accueillir en libérateur le monarque étranger, qui vient défendre chez eux le parti de l'usurpation et soutenir le principe des révoltes. L'enthousiasme est décrété. Mais, tout en se décidant à battre des mains devant l'affranchi qu'il a fait maître, le peuple tout bas se répète : *Puisque, parmi nous, on a eu le droit de couronner son front, on a celui d'abattre sa tête.*

La journée s'est passée en discussions politiques. La loquacité d'Artevelle y a trouvé les moyens de se développer; et toutes les subtilités du langage y ont paré la fourberie. Édouard, grave et silencieux, écoute, réfléchit et juge.

Le repas était achevé. De bruyantes clameurs ont assourdi les échos du dehors. Un des officiers du Reward est entré tout à

coup dans la salle du banquet. Il porte une nouvelle imprévue. Les vassaux de la seigneurie d'Oudenbourg, apprenant la captivité de Bertrade, se sont soulevés furieux. Ils réclament leur châtelaine; ils sont nombreux, ils sont en armes; un chef vaillant est à leur tête. Ce chef est Urbin Wenemare.

Le Brasseur Roi n'a témoigné aucune alarme. Il se lève, assemble ses gardes; et, au grand perron de l'hospice, il veut aller parler aux rebelles.

Édouard ne l'a point suivi. Il s'est placé sur un des balcons de la Maladrerie; et, de là, froid observateur, il reste témoin de la scène.

Les villageois, guidés par Urbin, à l'aspect du bourgeois monarque, ont fait retentir l'air de ces cris : *Liberté! liberté!*

Bertrade! Jacque avait sa harangue prête.

« — Chers camarades! s'écrie-t-il, je suis l'élu de la nation, le souverain de votre choix; et ma vie, mon sang, ma pensée, tout en moi appartient à tous. Mais on vous trompe, on vous aveugle. C'est dans les intérêts du pays que j'ai fait arrêter Bertrade. Cette femme audacieuse avait juré l'extermination des classes populaires au profit des puissances féodales. Elle tramait ici les complots les plus noirs pour le rétablissement de la dynastie déchue. Elle allait tout mettre à feu et à sang sur ces rives, si je n'étais venu à votre aide. J'ai découvert ses infamies. Vous serez libres en dépit d'elle, vous serez *peuple souverain*. Mes amis! je vous ai sauvés.

» — Mort au traître! mort au tyran! répond Urbin d'une voix de Stentor. Ber-

trade, âme pure et sublime, est l'héroïne de nos jours. Sa vertu est inattaquable. »

De nouvelles huées ont assailli le Reward; mais elles ont perdu de leur première force. Il y a déjà commencement de division parmi les rebelles. Quelques-uns semblent désarmés. Jacque Artevelle continue.

« — *Sa vertu est inattaquable!* Qui a osé dire ces mots! Flamands! je vous le prouverai, Bertrade est une femme flétrie. Elle n'est plus votre châtelaine: je lui ai retiré tous ses biens. Je la déclare, de ce jour, hors la loi des nations, indigne de posséder aucun domaine en Flandre, et proscrite à perpétuité. Apprenez, mes chers camarades! que cette héroïne flamande, qu'on vous peint si noble et si pure, s'est

mille fois prostituée. Elle ne s'était retirée dans le cloître d'Oudenbourg que pour s'y livrer plus à l'aise à ses impudiques amours. Urbin, son chevalier actuel, est l'objet de sa nouvelle flamme ; et, hier encore, malgré les gardes qui entouraient l'hospice par mon ordre, il a passé la nuit avec elle. On les a surpris dans le crime. »

Une exclamation générale de surprise est partie des rangs insurgés. En vain le malheureux Wenemare crie *à la calomnie :* le poison fatal a circulé rapidement; il se propage, et s'étend parmi les villageois confondus, comme un feu prenant à des bruyères sèches. « Prostituée ! » répète la foule ; et l'inattendu de la nouvelle ajoute à la puissance de l'accusation. Il a été reconnu de tout temps que plus un fait est extraordinaire, et plus la populace l'adopte:

Le faux n'a rien de louche pour elle; le vrai seul lui semble incroyable.

Un sourire de maligne joie est sur les lèvres d'Artevelle. Il descend, et se mêle au peuple. Sa main presse les mains des rebelles. Il chante au milieu d'eux des hymnes dites *nationales*. Le saltimbanque couronné a lâché toutes ses réserves de couardises révolutionnaires. Il a convoqué à son aide le ban et l'arrière-ban des facéties patriotiques. La cause de Bertrade est perdue.

Édouard, du balcon de l'hospice, contemplait l'étrange spectacle. Il a tout entendu et tout vu.

« — Le misérable! se dit-il; dégrader lâchement une femme, et l'une de ses plus proches parentes, pour s'exhausser dans les opprobres! Il a calculé le produit qui pour-

rait lui revenir de la honte d'un membre de sa famille; l'avilissement d'un des siens ne lui est qu'un fruit lucratif. Quel excès de perversité! et pareil monstre est sous la pourpre ! »

Un jeune guerrier, pâle, défait, hors d'haleine, interrompt les secrètes méditations du prince : c'est le malheureux Wenemare. Le désespoir est dans son âme : il se jette aux pieds d'Édouard.

« — Sire! ayez pitié de Bertrade. Il l'égorgerait, le barbare! s'il le pouvait au gré de ses vœux. Qu'on laisse Jacque la créature du peuple, marcher librement dans les voies du crime, et qui sait jusqu'où pourra aller cette sanglante caricature de monarque qui tôt ou tard, si justice est faite, ne sera qu'un sale butin de potence! Sire, sauvez une noble femme. Vous ne croyez

pas, non, vous ne pouvez croire à sa flétrissure; le contact du lâche despote n'a pu déjà vous souiller, au point de vous imposer la foi aux mensonges, et l'applaudissement aux perfidies. Il n'est donné qu'à des rois parvenus, d'attacher l'infamie sur le front de leurs parens. Au nom de tous les potentats de la terre ! ne laissez pas s'opérer dans le triomphe d'un vil usurpateur, la dégradation des majestés souveraines! Ne soutenez pas l'immoralité couronnée! Songez que les royautés factices tuent les vraies monarchies ! Sauvez et Bertrade et la Flandre ! »

Édouard avait quitté le balcon.

« — Ce pays n'est point l'Angleterre, réplique-t-il d'un ton ému. Je n'y puis commander en maître.

» — Pourquoi non, l'instant est propice.

Jacque est hors des murs de ce cloître. Sa garde, à laquelle il a confié la prisonnière, est composée d'archers anglais. Dites un mot, Bertrade est libre. Honneur à qui châtie le crime ! Sire ! j'embrasse vos genoux. Votre âme est grande et généreuse. Venez! je parle au nom de la Flandre. »

Le prince est ébranlé, il hésite.

« — Hier encore, poursuit Wenemare, Jacque tremblait devant Bertrade: elle avait les preuves écrites de ses forfaits. Hélas! un concours de circonstances malheureuses l'a mis en possession de ces preuves; il les a brûlées devant vous, ce matin même, ici, au foyer. Aussi, avez-vous remarqué le changement subit qui s'est opéré à l'instant dans son langage et dans ses idées; il s'est senti dégagé de toute entrave; il respirait à l'aise dans sa rage; il a flairé le sang à venir;

et, pleinement réintégré dans ses vieilles jouissances de meurtre, il a pu embrasser de face un nouveau lointain d'atrocités : large perspective, il gouverne ; immense carrière, il est roi.

» — Roi ! a répété Édouard. »

Et son rire est à la fois, de l'ironie, du dégoût et de la pitié.

Le prince n'a pu résister plus long-temps aux supplications passionnées d'Urbin. Il cède à ses vœux et le suit.

La garde anglaise du Reward, ainsi que l'avait prévu Wenemare, n'a pas songé un seul instant à résister aux ordres du souverain de la Grande-Bretagne ; c'est leur premier chef, leur vrai maître. Les fers de Bertrade sont brisés ; et tandis qu'Artevelle achève de soumettre à sa volonté les re-

belles d'Oudenbourg, Urbin lui ravit sa captive.

Le Brasseur Roi, rentré sous les murs de la Maladrerie, s'informe à ses archers de Bertrade. Il veut la faire conduire en un fort; il a déjà choisi le cachot. O fureur! Édouard l'a sauvée.

XIII

Quel tumulte aux bords de la Lys ! Toute la population de Gand, jointe à celle des environs, encombre les rues et carrefours de la grande cité. La fameuse cloche de

Roland est en branle (1); celles de Saint-Jean, de Saint-Michel, de Saint-Nicolas, des bénédictins de Saint-Pierre et des deux béguinages, y joignent leurs grandes volées. L'hôtel-de-ville, les marchés aux grains et aux poissons, la place Sainte-Pharaïlde, le quartier des prostituées, la cour des Lions, les abords du château de Gérard-le-Diable, les rues de la Croix, du Bourg et du Brabant, les quais, les boucheries et les églises, tout est envahi par les flots croissans d'une multitude affairée. Édouard III, suivi d'Artevelle, arrive à Gand ce jour-là même (2).

---

(1) En 1314, on plaça au beffroi de Gand une énorme cloche, nommée *Roland*, pesant 12,383 livres, et fondue par Jean Van Roosbeke. Charles-Quint la confisqua, pour avoir joué un rôle bruyant dans la grande insurrection de la ville au seizième siècle. — Aug. Voisin, *Guide des Voyageurs à Gand*, p. 60 et 154.

(2) Presque tous les historiens font mention des fêtes données à Édouard par la ville de Gand.

L'amman (1), les échevins, les corps et métiers, la noblesse, la bourgeoisie, la populace, tout est en émoi dans la ville, à raison de l'entrée triomphante du monarque anglais. Ce n'est, du reste, ni la peur, ni l'affection, ni la colère, qui poussent les masses hors de leurs paisibles demeures, et bouleversent ainsi les habitudes publiques; c'est tout bonnement, chez les uns, une obligation déplaisante, et chez les autres une curiosité dédaigneuse. La fête n'est nullement nationale; elle est sans bonheur et sans joie. C'est mouvement et bruit, voilà tout.

L'ordre a été donné aux agens du pouvoir

---

(1) *L'amman* ou maire était le premier officier magistrat de Gand. Il était chargé de sermoner les échevins au nom du prince, et de donner aux actes solennels une forme légale. Il parlait et agissait, de même que son lieutenant, au nom du prince. — Aug. Voisin, *Gand sous Artevelle*, p. 18.

de prodiguer les acclamations populaires sur le passage d'Édouard et d'Artevelle. Les antiques maisons de Gand, à façades de bois et à toits pointus, destinés à résister aux neiges et intempéries du nord; ses gothiques *steenen*, ou châteaux féodaux, crénelés et flanqués de tourelles, se sont parés, de gré ou de force, des vieilles tapisseries du Flamand (1). Les rues étroites et tortueuses de la célèbre *Vanda* (2), traversées par des

---

(1) *Guide des Voyageurs à Gand*. Aug. Voisin, p. 140.

(2) Quelques écrivains prétendent que Gand doit sa dénomination aux Vandales, qui, au cinquième siècle, firent une irruption en Belgique, et donnèrent à cette ville le nom de *Vanda*, changé depuis en celui de *Ganda*, ou *Gandavum castrum* (château de Gand). Il a existé, dans cette cité, sur la rive gauche du bras droit de l'Escaut, un fort connu sous le nom de *Wandelaers kasteel* (château des Vandales).

cordes garnies de fleurs et de verdure, se voûtent comme de verts bocages. Des lanternes de corne, de verre et de soie huilée, suspendues à ces légers échafaudages, et peintes de vives couleurs, devront, à la nuit tombante, illuminer la grande cité. Les balcons des principaux édifices resplendissent de vases d'argent, de coupes en vermeil, d'ornemens en marbre ou en cuivre, d'arcs, de flèches, de sabres et de poignards. Des transparens, posés sur des épieux dorés, s'élèvent çà et là aux fenêtres; et le vin jaillit des fontaines.

Le son des clairons, et le carillon redoublé des cloches, ont annoncé l'entrée du Reward. La populace s'est précipitée à sa rencontre avec le fracas d'un édifice qui s'écroule. Les hurleurs à prix fait, et dont les poumons vendus avaient l'accoutu-

mance de clamer à tout propos, soit pour crimes soit pour victoires, selon qu'il plaisait à l'autorité; les faiseurs d'ivresse publique étaient déjà en train d'enthousiasme. Mais à travers ce délire à froid, le sifflet se mêlait aux rires, et les huées aux applaudissemens; il y avait flegme dans le désordre, et moqueries dans les transports. Ce n'était, à vrai dire, pour la majesté bourgeoise, que le semblant d'une ovation. A quasi-royauté, quasi-fête.

Édouard a traversé la foule en la saluant gracieusement. Jacque a tendu la main, de droite et de gauche, à tout ce qui n'avait pas honte de répondre à des avances sans pudeur, par des allures sans façon. Les clercs, les étudians, et le bas peuple l'examinaient avec le regard insolent d'un maître impérieux : à leur instigation, menaçant le

chef démagogue, des recruteurs de bruit s'agitaient pour organiser quelque émeute; mais les hommes d'armes du despote étaient sur tous les points et en force; et la multitude ébahie, contrainte à réprimer sa pensée, n'avait de liberté permise que celle d'applaudir le pouvoir.

Les soldats du Reward se faisaient remarquer par leur brillante tenue le long du grand canal de Gand. Ils portaient un costume uniforme, consistant en un pourpoint d'étoffe flamande, avec des plaques d'acier sur les épaules et sur la poitrine. Leurs hauts-de-chausses étaient bleu foncé et vert. Un armet de fer couvrait leur tête; un long sabre traînait à leur côté; un petit bouclier rond était attaché à leur bras gauche; et, à leur main droite, une lourde pertuisane

richement ornée scintillait aux feux du soleil (1).

Mais tandis que le cortége anglo-flamand suivait, tant bien que mal, une route murée de visages humains, et fendait péniblement des flots de spectateurs stupides, deux étrangers s'introduisaient furtivement, loin du bruit et de la cohue, à l'une des extrémités de la rue de Brabant, chez un vicaire de Saint-Jean. L'un, armé de pied en cap, tenait sa visière fermée; l'autre, en habit de sœur des hospices, avait ses traits couverts d'un capuche : c'étaient Wenemare et Bertrade.

Artevelle avait envoyé plusieurs affidés à

(1) Power, *Kings secret*, t. 1.

leur poursuite; mais aucun d'eux n'avait pu découvrir leurs traces. Urbin avait jugé que, pour échapper aux perquisitions, le meilleur chemin à prendre était, non les voies détournées, mais la grande route de Gand. On les cherchait partout hormis là.

Ils ont passé, inconnus, et sans attirer l'attention de personne, au milieu des populations avides de spectacle et de nouveauté. Aucun événement fâcheux n'a interrompu leur marche. Bertrade est sous le toit d'un ami.

Van Hulein, vicaire de Saint-Jean, a reçu les fugitifs avec empressement et affection. Il venait d'apprendre qu'un arrêt de proscription avait été lancé contre la veuve d'Éverghem; et le pieux ecclésiastique s'effrayait de l'avenir qui la mena-

çait. Il savait combien le Reward, homme sans pitié, était chef sans miséricorde.

L'intention de Bertrade était de ne rester à Gand que l'espace d'une journée. Urbin devait la conduire de là en Brabant, où elle était sûre d'être accueillie avec joie par la princesse Marguerite. Le voyage ne sera pas sans péril, mais il sera de courte durée.

Wenemare avait raconté à sa compagne d'infortune comment le dépôt du dominicain était passé entre les mains du comte de Male. La noble dame avait versé des larmes d'attendrissement en apprenant dans quel désespoir était tombé le prince à la perte du sac de cuir.

Les fugitifs ont fait partir pour Réthelsée un agent fidèle, chargé de rassurer le fils de Flandre sur les derniers événemens de la Maladrerie. Urbin, dans une courte dé-

pêche à Gérard Denys, lui recommandant vivement l'héritier du royaume, l'engageait à ne pas s'inquiéter de son absence, dans le cas où elle se prolongerait. Il ne comptait rejoindre le prince qu'après avoir sauvé la proscrite.

Urbin avait questionné la belle-sœur d'Artevelle sur les adversités de sa vie; elle eût peut-être encore refusé de l'éclairer à cet égard, si les circonstances ne l'eussent obligé d'expliquer les mystères du sac de cuir. Il lui avait fallu parler; mais, mettant de côté tout esprit de haine et de vengeance, elle s'était peu appesantie sur les iniquités d'Artevelle; et l'amant de Néolie n'avait obtenu de l'admirable veuve que les renseignemens qui vont suivre.

« Bertrade était de haut lignage. Son père,

en mourant, l'ayant laissée sans fortune, elle vivait dans la plus obscure retraite, lorsque le frère aîné du futur Reward la vit pour la première fois, et fut frappé de ses charmes. Pierre Artevelle possédait d'immenses richesses; il les mit aux pieds de la jeune fille, et l'autel reçut leurs sermens.

» Pierre avait alors cinquante ans. Il avait paru décidé jusqu'à cette époque à ne jamais se marier; et déjà, par acte authentique, il avait légué tous ses biens aux enfans de Jacque Artevelle. Ce dernier, désespéré d'un hymen qui pouvait lui enlever à jamais l'accroissement de fortune sur lequel il avait compté, ne songea plus qu'aux moyens de recouvrer par le crime ce qui lui avait été enlevé par l'amour; et, peu après son mariage, Pierre mourut assassiné.

» Cependant le malheureux, avant d'expi-

rer, avait eu la force de tracer quelques mots avec son sang. Ces mots dénonçaient l'homicide, et l'homicide était son frère : mais il n'avait pas eu le temps de changer ses dispositions testamentaires ; et les vastes domaines de Pierre revinrent aux enfans de Jacque.

» La douleur de Bertrade ne saurait s'exprimer. Tout lui était enlevé à la fois : époux, repos, fortune et bonheur. L'épouvantable révélation du mourant n'était connue que d'elle seule. Quel parti prendre ? que faire ? il ne tenait qu'à elle de déshonorer à jamais la famille Artevelle, et de faire périr sur l'échafaud le frère de celui dont elle portait le nom. Elle recula devant l'effroyable éclat de la justice des hommes ; et, repoussant le rôle de la vengeance, elle s'exila de son pays. Sa vie resta long-temps ignorée.

» Elle avait quitté le nom d'Artevelle. Le peu de biens qu'elle possédait fut consacré à des œuvres de bienfaisance. Elle fit de longs pélerinages ; et, membre de diverses grandes associations de charité, elle se trouva en rapport intime avec les princes et les pauvres, les cabanes et les palais. Bientôt le bruit de ses vertus se répandit de ville en ville. Sa parole convertissait les pécheurs, sa présence consolait les malheureux, son appui sauvait l'opprimé. Bertrade devint une puissance.

» Artevelle, pendant ce temps, poursuivait le cours de ses crimes. De nouvelles circonstances apprennent à la veuve de Pierre une suite de nouvelles atrocités commises par Jacque pour accroître encore ses richesses (1). Les preuves tombent entre ses

(1) Mézerai, *Hist. de France*, in-fol., t. 1, p. 769

mains. Elle n'a qu'un mot à dire, et l'immense considération de son beau-frère s'écroule à l'instant sans retour. Elle continue à se taire.

» Le célèbre brasseur de Gand ne tarde point à découvrir, à son tour, qu'une femme a les secrets de sa vie, et que cette femme est sa belle-sœur. Bertrade a dû trembler pour ses jours.

» Elle prend une détermination hardie. Elle remet secrètement à un prêtre les preuves des forfaits de Jacque; elle lui donne ordre de les publier sans hésitation, si elle vient à périr de mort violente; puis elle demande à son beau-frère un entretien par-

---

et suiv. — Daniel, *Hist. de France*, in-4, t. 5, p. 313 et suiv. — Froissard, ch. 3. — Meyeri, *Ann.* — Anquetil, t. 2.

ticulier ; et le coupable, consterné, apprend qu'il est perdu s'il la tue.

» Le voilà donc obligé de veiller sur les jours de Bertrade. O singulière destinée! le meurtrier tremble à tout moment qu'un accident funeste ne donne une mort violente à celle dont la vie est devenue nécessaire à la conservation de son honneur, et dont l'existence est néanmoins l'éternel effroi de ses jours. Il connaît ses goûts de bienfaisance : il lui prodigue des pensions. Il croit que les grandeurs pourront la séduire : il lui offre des seigneuries. La noble veuve profite de son ascendant sur lui, non pour se donner des jouissances privées, mais pour soulager les misères publiques; et son vrai nom reste ignoré.

» Mais comment Artevelle égorgea-t-il son frère? Comment Bertrade obtint-elle les

preuves de ce crime et des autres qui le suivirent? Elle a refusé de mettre au grand jour ces épouvantables mystères. Elle s'est juré de ne jamais livrer le nom de son époux à une dégradation publique; et le neveu de Gérard Denys n'est parvenu qu'après beaucoup d'efforts, sous la promesse du secret, à tirer d'elle peu à peu les détails que l'on vient de lire. »

La veuve de Pierre Artevelle s'intéressait trop à Wenemare pour ne pas exiger aussi de lui l'entière confidence de ses aventures passées. Il a ouvert son cœur à Bertrade, il n'a pu lui rien déguiser.

« — Je l'avais prévu, lui dit-elle : Vous aviez mal placé votre amour. Vous souvenez-vous d'Everghem? Je vous y adressai ces paroles : *As-tu étudié ton idole?*

» — Et c'était pour la maîtresse de Philippe Artevelle, ne cessait de répéter Urbin, que je me suis déshonoré ! pour la maîtresse d'un Artevelle !!!

» — Ne songez plus qu'au fils des rois. Oubliez la nièce d'Hamstède.

» — Oui, Bertrade, je l'oublierai. Mais ne divulguons pas son opprobre. Un autre peut la rendre heureuse; elle est si jeune encore, et si belle ! Pour moi maintenant, ici-bas, plus de printemps sous la feuillée, plus d'amour à l'âge des fêtes, plus de palmes au champ d'honneur. La beauté, dans tout son éclat et ses prestiges, pourra passer à mes côtés sans que désormais mon cœur batte. Néolie a dissipé en moi toutes les fortunes de l'âme. Mon imagination, aride et desséchée comme la plaine aux os blanchis où fut transporté le prophète, n'a

qu'un horizon nu devant elle, terminant un champ de sépulcres. Que sera ma vie? poussière et vide : puis, au bout, quoi? *l'éternité*. Est-ce un port? ou sera-ce *un abîme?* »

Le vicaire de Saint-Jean prodigue ses soins à Bertrade. Il tremble pour elle, et l'avoue; mais la courageuse veuve a foi au ciel qui la protège; une voix secrète la tranquillise. Digne d'une grande mission, elle est appelée, elle le sent, à servir la cause nationale, à aider au renversement de l'usurpateur, et à voir remonter sur le trône l'héritier des rois légitimes. Sa destinée s'accomplira.

« — Point d'alarmes, dit-elle au prêtre. Bien que Jacque ait juré ma mort, je me soustrairai à sa rage. Le jour de la justice

divine approche, et je verrai le crime puni.

» — Le peuple, répond Van Hulein, est déjà las du nouveau maître; mais aussi, par ordre suprême, Gand va, dit-on, être environné de forts imposans d'où le roi populaire pourra foudroyer à son aise la populace (1). On parle de bouches à feu placées de manière à brûler la ville (2). L'u-

(1) Ce projet, conçu par Artevelle, fut exécuté par Charles Quint, « *moins pour protéger la ville contre* » *les approches de l'ennemi que pour commander à* » *l'intérieur.* » Aug. Voisin, *Notice historique sur Gand*, ch. 8, p. 294.

(2) Un des plus grands canons connus fut forgé sous le règne des Artevelle. Il pesait 33,606. Il avait dix-huit pieds de long sur dix pieds et demi de circonférence. Cette pièce curieuse existe encore : on l'appelle *la Merveille de Gand.* Froissard en a fait la description. C'est à cette époque qu'on commença à faire grand usage de machines de guerre nommées *engins*, aussi destructives que nos bombes. — *La France sous les Valois*, Levesque, t. 1, p. 447.

surpation, cachée derrière ses retranchemens, y barricaderait sa puissance. Si le Reward réussit, selon ses plans, à cantonner ainsi son despotisme au cœur de la nation, vous ne tarderez pas à le voir coucher dans la poussière ce qui l'a élevé sous la pourpre. Il faut aujourd'hui l'esclavage à qui prêchait jadis la liberté : ce fut toujours là l'issue des révolutions. Le tyran suit les vieux usages.

» — Gand fortifié ! s'écrie Urbin, et fortifié contre le peuple ! Les Gantois le souffriront-ils ?

» — Il le faudra bien, dit Bertrade, si Jacque continue à régner.

» — Hélas ! a repris Van Hulein, un pays en révolution souffre tout. Son lot, quelque résistance qu'il fasse, est de boire à tous les calices d'humiliation. Rien n'a-

bâtardit, ne corrompt et n'avilit le caractère moral d'un royaume comme une série de renversemens politiques. Le peuple, au milieu des tempêtes intestines, perd honneur, vertus, traditions et piété; il croit à tous les monstres et n'a plus foi à Dieu. Il adopte toutes les routes, hors celle qui conduit au bien. Ayant un vaste ramas de lois, car chaque parti vainqueur a fait la sienne en passant, il ne distingue plus les vraies des fausses; il se prosterne, déchu, devant des milliers de volontés et de maximes, sans distinguer quelles sont les bonnes, et sans savoir où il en est. Son plus grand fléau, c'est lui-même. La fortune publique, en proie aux dilapidateurs, est, en quelque façon, jouée au dé par les ministres de la majesté parvenue; et, toute pliée sous les opprobres, la nation s'affaisse et périt.

» — Il n'en sera pas ainsi de la Flandre, interrompt Bertrade avec force. Elle se relevera plus grande que jamais de sa chute momentanée : son jeune sauveur n'est pas loin.

» — Dieu vous entende ! dit le prêtre. Il ne me semble pas cependant que les mauvais jours soient encore arrivés à leur terme. Il y a parmi nous guerre civile morale. Le sang répandu est stérile. On ne s'éclaire point, on s'aveugle; on ne réfléchit point, on s'irrite; et l'usurpation, joyeuse des discordes qui la servent, opprimant à la fois le bien et le mal, frappant le crime et la vertu, se jouant du vrai comme du faux, élève insolemment sur les débris de l'ordre social sa balance révolutionnaire, niveau de tyrans et d'athées.

» — Quittons au plus tôt cette ville, a dit Wenemare à Bertrade. Le Brabant est fidèle à ses princes ; vous y trouverez un refuge, à moins que les agens du Reward n'y soulèvent quelques révoltes.

» — Ils l'ont essayé, répond Van Hulein ; mais la révolution flamande, avec ses extravagances, ses turpitudes, ses crimes et ses malheurs, ne tente plus les peuples voisins. C'est l'esclave ivre que Lacédémone montrait aux enfans pour les dégoûter de l'ivresse. Elle n'est plus en progrès ni en marche ; elle est devenue cul-de-jatte. Il lui reste, à la vérité, une grosse voix ; mais les jambes lui ont manqué. Aussi, faute de ne pouvoir doter les autres nations de son malaise et de son immoralité, n'ayant nul autre à flageller, la malheureuse, à qui il faut absolument une proie, se ronge et se dévore elle-même. »

L'entretien eût continué ; mais l'ecclésiastique a pensé que les fugitifs devaient s'occuper avant toute chose des moyens d'échapper aux recherches d'Artevelle. Les emprisonnemens arbitraires, les dénis de justice, et les visites domiciliaires sont les habitudes de la tyrannie qui ne se fait jamais scrupule, au besoin, d'appeler la terreur à son aide. Van Hulein ne négligera aucun moyen pour sauver la célèbre veuve ; Dieu lui prêtera son secours.

—

XIV.

La ville de Jules-César (1) avait reçu sous ses murailles le souverain de la Grande-

(1) Il est des auteurs qui soutiennent que la ville de Gand fut fondée par Jules-César après la soumis-

Bretagne; et l'ancien château des comtes de Flandre, bâti par Beaudoin Bras-de-Fer, était devenu la demeure du royal étranger (1). Édouard, las du bruit et des fêtes, s'est retiré dans ses appartemens. Il est sombre et préoccupé. Il a fait mander Artevelle.

« — Reward! dit le monarque anglais, nous partirons demain pour l'armée. J'ai promis aux députations de Bruges, de Damme, d'Ypres et de Courtrai, de nom-

---

sion des Gaules. D'autres, au contraire, ainsi que je l'ai déjà dit, en font la cité des Vandales.

(1) On nommait ce château *le Vieux-Bourg* (*Oudenburg* ou *'s graevensteen*). En 1180, Philippe, comte de Flandre et de Vermandois, y fit élever, pour servir d'entrée principale, la porte percée de meurtrières et couronnée de creneaux, telle qu'on la voit encore aujourd'hui.

breux envois de laines d'Angleterre (1). Je suis satisfait de l'accueil des Flamands. Occupons-nous maintenant de nos ennemis extérieurs ; et de Gand, marchons sur Paris.
» — Il y a loin, répond Artevelle.

» — La route aura plus d'un obstacle, reprend Édouard d'un ton sévère ; mais l'esprit de révolte, soufflé devant nous à l'avance, et sillonnant les terres françaises, y peut préparer nos succès. L'heure est passée pour vous de tâtonner avec les hostilités du dehors. Frappez Valois à coups de peuple.

» — Si la Flandre blâmait la guerre....

» — Eh ! qui lui demande son avis ! Il ne s'agit plus aujourd'hui, messire Artevelle, de faire patte de velours aux insubordonnés

---

(1) Van Praet, *Hist. de Flandre*, t. 2. — Dewes' *Hist. générale de la Belgique*, t. 3. — Mézerai. — Daniel, et les auteurs déjà cités.

du pays. Il faut que vos serremens de mains se changent en pressions de menottes.

» — Sire ! j'obéirai sans doute aux ordres de votre grâce ; mais permettez-moi quelques observations. J'ai fait entendre aux Flamands les paroles de la liberté : ces paroles-là, je le sais, ne sont, en quelque sorte, que de vieux haillons sales et dorés, qu'on secoue sur une nation pour lui donner, par un effet magique, l'accès de folie dont on a besoin ; mais néanmoins ces paroles une fois lancées, il ne faut arriver que par gradation à tenir le langage inverse. Brusquer un coup, c'est le manquer. Je hais autant et plus que vous ces masses stupides, à affections sanglantes, qui s'étendent dans une révolution comme la gangrène dans des plaies ; mais il serait imprudent et maladroit de les fouler trop tôt sous les pieds. Patience ! j'y arriverai.

» — Je vais vous parler sans détour, répond le prince d'outre-mer. J'ai beaucoup vu, beaucoup écouté, depuis mon débarquement en Flandre ; et mes idées sur vous ont changé. Il ne me paraît plus possible que vous conserviez long-temps encore parmi vos compatriotes la puissance des souverains. De même que vos principes de révolution ont battu en retraite devant vos intérêts de monarque, la moralité publique a reculé devant la démagogie couronnée. Reward ! excusez ma franchise ; vous ne me semblez pas de taille à lutter à la fois contre le géant populaire qui vous menace, la monarchie légitime qui vous attaque, et l'ordre social qui vous repousse. »

La majesté bourgeoise a pâli. Sur sa physionomie moitié arrogante et moitié pateline, la peur s'est donné l'air du dédain. Il a répliqué d'un ton grave.

« — Qui oserait toucher à mon sceptre?

» — Un fils de roi.

» — Le comte de Male ?

» — Non, la nation l'a proscrit.

» — La nation ! répète ironiquement Artevelle. Cela peut se débiter sérieusement à la tourbe ignorante et crédule, dont le mensonge est l'aliment, et l'aveuglement le destin ; mais à moi !... facétie oiseuse.

» — Abdiquez ! continue Edouard. Il faut être né roi ou génie pour imposer une volonté d'airain à une nation turbulente. La populace à barricades, en appétit de destructions, a juré guerre au commerçant comme à l'écusson du seigneur ; les propriétaires ne leur semblent plus que des gérans de circonstance, et les autorités que des poupées de passage. Jacque ! ouvrez les yeux ! gare à vous. Si le peuple

s'essaie encore, demandant du sang et des têtes, à marcher dans sa majesté, que serez-vous ? la proie de ses gloires.

» — Poursuivez ! reprend froidement le Reward ; quel est le sauveur sur qui votre grâce a jetté les yeux pour gouverner en mon lieu et place ? Quel est le grand homme ?....

» — Mon fils (1).

» — Le Prince-Noir ?

» — Un jeune héros. »

Le Brasseur Roi a laissé courir sur ses lèvres un sourire oblique et railleur. Le front de l'hypocrite est serein.

« — Le Prince-Noir ! a-t-il répété. Eh ! mais y pensez-vous, noble sire ! Ce serait un usurpateur comme moi. Si un pouvoir,

---

(1) Voyez toutes les chroniques de Flandre. — Froissard. — Mézerai. — Daniel. — Anquetil.

ainsi que vous le pensez, ne peut durer que lorsqu'il a, pour le maintenir, quelque chose d'antérieur à lui et d'au-dessus de la volonté générale, tel que la consécration des temps et le principe de la légitimité, la monarchie créée par la conquête tomberait aussi vite en poussière que la royauté née de la révolte. Gare à vous aussi, prince anglais! Qui veut trop saisir, mal embrasse. Vous convoitez la France et la Flandre : pourquoi pas encore l'Allemagne!... Vous n'aurez ni Paris ni Gand. »

Ces mots ont été proférés avec une solennité glaciale. L'Anglais ne s'en est point offensé. Il continue ainsi l'entretien.

« — Reward! mon fils réunira en sa personne tout ce qui impose aux nations : naissance, renommée, talens, jeunesse, beauté, puissance, génie. Qui pourrait

lui arracher la couronne de Flandre, une fois qu'il l'aurait sur sa tête? L'Europe? elle tremblerait devant la volonté de l'Angleterre : l'esprit de rébellion? il s'évanouirait devant la vaillance de son épée : les princes légitimes? ils disparaîtraient devant la réprobation nationale. Puis, vous seriez l'appui de mon fils, le premier de tous après lui : vous choisiriez le titre qui conviendrait le mieux à votre haute position : vos trésors s'accroîtraient encore : vous n'auriez ni chute à craindre ni rivaux à redouter : vous assureriez à jamais le repos du royaume : votre nom grandirait, immense, dans le présent et dans l'avenir : le rôle est digne d'Artevelle.

» — Passer le sceptre à l'étranger! répond Jacque avec amertume; vous jugez ce rôle digne de moi! Je ne veux pas être digne de lui.

» — Songez-y bien, poursuit Édouard, la noblesse et la haute propriété ont juré votre perte en Flandre; car elles sentent, non sans raison, qu'où il n'y a plus de devoirs invariables, il n'y a plus de sûreté commune. Les dernières classes de la société qui, de leur côté, savent par expérience qu'il y a toujours chance de succès, ne fût-ce que pour trois jours, pour les plus folles infamies, songent à se donner le divertissement d'un nouveau changement de chef, dans l'espoir de gagner au trouble. Quant à la bourgeoisie boutiquière, qui battra des mains à toute promotion donnant essor au commerce, elle commence à acquérir la conviction que ce n'est pas l'enfant des émeutes qui peut être le père de l'industrie(1). Or, en pareilles circonstances,

(1) Les commerçans, après avoir été dévoués à Ar-

le Prince-Noir offre des garanties à tout le monde. Gentilhomme, il défendra les droits de la noblesse; guerrier, il relevera la gloire de l'armée; élu du royaume, il maintiendra les franchises du peuple; négociant insulaire, il fera prospérer le commerce. Hésitez-vous encore, Artevelle?

» — Je n'ai pas le droit de décider seul des destinées de mon pays. Consultez le peuple flamand.

» — Vous riez-vous de moi, noble chef! Ne savons-nous pas tous deux ce que signifie, derrière le rideau, la bouffonnerie politique qu'on nomme *vœu de la nation!* Est-ce qu'une nation a jamais eu un vœu librement exprimé! On lui fait savoir ce

---

tevelle, se soulevèrent contre lui. Van Praet, *Histoire de Flandre*, t. 2.

qu'elle a brisé, ce qu'elle a refait, ce qu'elle a détruit, ce qu'elle a fondé : on lui déclare avec emphase qu'elle a été glorieuse dans ses renversemens, et sublime dans ses réédifications : la taupinière remuée se croit montagne créatrice : on l'enfle pour mieux l'aplatir; puis tout s'éparpille, et l'on règne.

» — Vous voulez donc, reprend Artevelle, que je proclame, au nom de la Flandre, qu'on veut ici pour roi votre fils?

» — Mettez-y des formes, Reward. Nul ne sait mieux que vous séduire les individus, et en imposer aux masses. On réunit des assemblées, on y verse l'or à grands flots, on parle, on paie, et l'on triomphe.

» — Il faut d'abord vaincre la France. »

Le roi d'Angleterre a cru voir s'affaiblir la résistance de Jacque. Le succès de ses plans lui paraît assuré. Un profond silence

a régné quelques instans entre les deux puissances inquiètes. Édouard l'a rompu le premier.

« — Reward ! ai-je eu vous un ami ?

» — Oui, sire, un ami dévoué.

» — Livrez-moi vos pensées secrètes.

» — Vous le désirez, les voici. J'ajourne vos desseins sur la Flandre. Ce qui doit préalablement vous occuper, c'est la conquête de la France. Qu'est-ce que Gand auprès de Paris ! Brisez le sceptre des Valois comme j'ai brisé celui des Nevers ; et, dès aujourd'hui, par avance, proclamez-vous roi des Français (1) !

---

(1) *Hist. générale de la Belgique*, Dewes, t. 3, p. 17. — Rymer, *Act. pub.* t. 2. pars. 3 et 4, p 64, 83. — Froissard. — Van Praet, *Hist. de Fl.*, t. 2. — Mézerai, p. 36. — Daniel. — Velly. — Anquetil. — Meyeri. — Oudegherst. — Levesque, *la France sous les Valois*, t. 1, p. 443.

» — Roi des Français !

» — Oui, sire, ici même. Je vous ferai reconnaître à ce titre par toutes les provinces flamandes : j'en ai les moyens et la force. Mon armée vous saluera avec transport comme héritier des lis, héritier quasi-légitime. Cette manifestation hardie aura des retentissemens lointains ; ce sera un choc au trône attaqué : la capitale des Valois en ressentira les secousses. Puis, une victoire à Tournai, et je vous vois monarque à Paris (1). »

Le visage d'Édouard a brillé de tout l'éclat d'une grande espérance. Il sourit au chef démagogue.

---

(1) Discours historique. Voyez Froissard. — Mézerai, t. , in-fol. — Daniel, in-4, t. 5. — Rymer, *Acte du 22 juillet* 1338. — Manifeste d'Édouard, daté d'Anvers 8 fév. 1339. — Levesque, *la France sous les Valois*, t. 1, p. 443.

« — Et mon fils?

» — Qu'il gouverne à Londres. On peut se contenter de la France. Deux couronnes! chacun la sienne.

» — Jacque! vous voulez la troisième?

» — Ce serait justice.

» — Allons combattre.

» — Roi des Français! gloire à vos armes.

» — Prince flamand! succès aux vôtres.

» — Marchons! Que vos soldats nous secondent!

» — C'est votre avenir, Artevelle, qui va se jouer aux champs d'honneur. Si je n'ai Paris, je veux Gand.

» — Mais le droit?

» — Le droit! c'est la force.

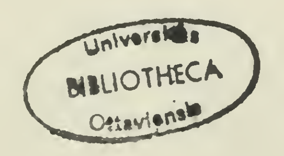
» — En ce cas, nous voilà égaux.

» — Que voulez-vous dire?

» — Je règne. »

XV

Les tisserands, les foulons, les tondeurs et les teinturiers de la manufacture d'Hamstède, étaient réunis en cercle dans une des vastes salles de Réthelsée. C'était à l'heure de midi.



« — Savez-vous la grande nouvelle? dit un chef d'atelier aux cardeurs qui l'environnaient; le prince des laines anglaises a mal tissé sa toile à batailles. Les damerets de la fleur de lis ont désarroyé les champions de la navette. Le Valois a épluché aussi lestement les rangs du Gantois qu'un cardeur la toison d'une brebis. Notre roi tondeur est tondu.

» — Où s'est-on battu?

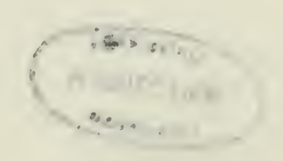
» — A Tournai.

» — Compère! a repris un foulon, qu'a fait le Reward?

» — Piètre mine. Ses gens étaient à la picorée du côté d'Arques; et là on en a d'abord escofié cinq mille (1). Puis le *truand* (2) à cape royale s'est enchepé dans

(1) Mézerai, *Hist. de France*, in-fol., t. 1, p. 774.

(2) *Truand*, homme de la lie du peuple.



sa déconfiture, à ne plus savoir où mucher sa vaillantise. Bref, la majesté bourgeoise a besogné en boutiquière couarde; elle a troussé bagage en grande hâte (1).

» — Ouais! c'est décevance peut-être, murmure un partisan d'Artevelle. Quoqueteur se plaît aux craqueries. Notre marchand de bière n'a pas été pour rien débitant de fromages et valet de fruiterie (2); Ses circuits d'un métier à l'autre, et ses pérégrinages ici et là, l'ont bouté à même

---

(1) Meyeri, *Ann. ad annum* 1341. — Oudegherst. — Froissard. — Mézerai, t. 1. in-fol., p. 774. — Daniel, et tous les historiens. Denys Sauvage dit que Jacque perdit un monde immense.

(2) Il fut nommé, à la cour de France, *valet de fruiterie.* — Denys Sauvage, p. 143. — Froissard, t. 1, p. 34. — Nangii, continuat. — Spicileg., t. XI, p. 788 — Jean Petit, t. 1, p. 273. — Auguste Voisin, p. 19. — Kluit, *Hist. comitatus Holland.*

de savoir se dépêtrer habilement de toute malencontre. Il s'est maintes fois déblayé des méchiefs qui l'ahurissaient. J'ai d'autant plus fiance à ce renard qu'il a su s'accoler d'un lion. Il montera haut....

» — A la potence! interrompt un vieux tisserand.

» — Tête-Dieu! réplique un foulon; il aura bien mérité l'élévation dont le chanvre aura tout l'honneur. Que ne restait-il à ses cuves! Ce n'est pas au chien de tournebroche à vouloir faire l'office du noble levrier. Qui paie les pots cassés? le pays.

» — Assez, reprend un dégraisseur. Qu'on couronne ou qu'on pende Jacque, ce n'est pas notre affaire à nous. Maître Hamstède nous a pris à gages pour labeurer sur de la laine, et non pour gloser sur des sceptres.

» — C'est vrai, dit un garçon teinturier. Hablons gaudrioles! compaings. Il y a ici un damoisel blessé, joli garçonnet, par ma foi! Que diable en veut faire notre patron! il le festoie ni plus ni moins que s'il était héritier de princes. J'en suis maint ébahi pour ma part.

» — C'est quelque étudiant peut-être, réplique un maître cardeur, quelque clerc à la façon de ce *Pétrarque* (1) tant fêté à Gand par nos pères, quelque barbouilleur de *papier-padoue* qu'un cama-

---

(1) « En 1274, le tendre Pétrarque vint soupirer » sur les bords de la Lys et de l'Escaut, quelques-unes » de ses immortelles *canzoni*. Il admira la population » manufacturière et industrielle de la ville de Gand, » qu'il trouva supérieure en prospérité à toutes les » cités qu'il avait parcourues depuis son départ de » l'Italie. » — Aug. Voisin, *Notice historique sur Gand*, p. 15.

rade aura estocadé par vindication (1). Cette année, au rapport des échevins, il y a eu 14,000 meurtres (2).

» — C'est taquinant pour la justice. Il y a pourtant des lois.

» — Par millions. Mais ces éternelles menteuses avec leur pompeux enjôlage, aident les forts à exterminer les faibles : Voilà tout. C'est un vieil usage ! Qu'y faire? il en pleut sur nous de tous les côtés : vrai déluge, on s'y engloutit.

» — As-tu vu le gars moribond? demande un foulon au teinturier.

» — Non, c'est comme un saint dans sa châsse; n'approche pas qui veut de la niche.

» — Nous fera-t-on baiser ses reliques ?

---

(1) C'est à cette époque que le *papier* fut inventé à *Padoue*.

(2) *Gand sous Artevelle*, Aug. Voisin, p. 27.

» — Ça ne te regarde pas : cancanier !

» — Aux ateliers ! » crie une voix.

C'était celle de maître Hamstède.

Les ouvriers sont retournés à leurs travaux. Un cavalier venait de s'arrêter en ce moment à une des barrières d'entrée de la manufacture. L'oncle de Néolie va à sa rencontre. L'étranger était Wenemare.

Le vieillard l'aborde avec calme.

« — Jeune homme ! nous vous attendions.

» — En quel état est le blessé? demande Urbin, fronçant le sourcil.

» — Presque guéri ; répond Hamstède.

» — Menez-moi vers lui.

» — Pas encore.

» — Refuserait-il de me recevoir ?

» —Non; mais, avant de vous introduire auprès de lui, j'ai à vous entretenir en secret.

» — Je vous écoute.

» — Notre prince...... »

Urbin a fait un geste de surprise. Le vieillard sourit et reprend :

« — Je sais tout; soyez sans alarmes. L'héritier des comtes de Flandre n'a pas voulu que l'on continuât à me cacher sa naissance et son nom; il a senti qu'il y avait moins de danger à parler qu'à se taire : il s'est livré avec abandon et confiance à la loyauté d'un hôte hospitalier; et je le connais assez maintenant pour être sûr que s'il a eu raison de compter sur moi, je n'aurai pas tort de compter sur lui. Les temps vont changer pour tous deux. Me comprenez-vous?

» — A merveille. »

Urbin a reconnu Hamstède. L'astucieux vieillard prévoyait l'avenir; il était trop habile pour ne pas avoir jugé long-temps à l'avance que l'usurpation n'était pas chose facile à acclimater sur une terre noble et loyale. L'étoile d'Artevelle ayant pâli, l'oncle de Néolie s'était dévoué avec transport à l'astre naissant qui promettait de le couvrir un jour de ses rayons protecteurs ; et le comte Louis de Male n'avait pas alors dans toute la Flandre un plus chaud partisan qu'Hamstède.

« — L'usurpateur, poursuit le vieillard, m'avait trompé comme tant d'autres : je lui avais cru des vertus, et ce n'étaient que des calculs. Nuisible à tous, utile à lui seul, son illégitimité, cancer brûlant, dévore au cœur la nation; tant qu'il aura vie, tout mourra. »

Hamstède, au hameau de Ridervode, tenait un tout autre langage : Wenemare se le rappelle.

« — Votre glaive a frappé le prince, a repris le marchand de laines ; mais Louis a vu vos remords, et son grand cœur a pardonné.

» — Me parlez-vous ici par son ordre ?

» — Point d'interrogations inutiles.

» — En ce cas, plus de mots ; au fait.

» — Vous ne serez admis près du prince qu'après une promesse formelle...

» — Une promesse !.... de quel genre ?

» — Je sais avec quel scrupule vous remplissez vos engagemens. Celui que vous prendrez envers moi n'aura rien que l'honneur n'approuve ; ce sera même un devoir pour vous d'y souscrire. Si vous vous y re-

fusez, je vous fermerai ma demeure. Qu'avez-vous à m'objecter ?

» — Rien.

» — Acceptez-vous mes conditions ?

» — Détaillez-les, puis on verra.

» — Vous avez aimé Néolie. »

Le front d'Urbin s'est plissé d'épouvante. On eût dit que le dard d'une bête venimeuse venait de se glisser dans ses chairs. D'horribles souvenirs lui reviennent distincts, crus, tranchés, palpitans ; et les plaies de son cœur se sont ouvertes, à l'improviste, comme pour saigner toutes à la fois.

« — Pourquoi ce nom ? s'est-il écrié. A quoi bon toucher ce fer rouge ! Remords, désespoir, anathème, tout est là..... dans un nom !.... Arrière !

» — On ne guérit une blessure, répond l'astucieux commerçant, qu'en l'habituant

à être maniée. J'ai à vous parler de ma nièce : vous m'entendrez de gré ou de force. L'objet de vos premières amours, Néolie....

» — Vieillard!.... Achevez. »

Et la voix rauque d'Urbin, sortant de ses lèvres tremblantes, semblait déchirer sa poitrine au passage. Il parvient néanmoins à se maîtriser. Il se tait et n'interrompt plus.

« — Néolie, continue Hamstède, a été trompée par un lâche. Son malheur fut irréparable; mais infortune n'est pas crime. Vous et elle vous êtes en ce moment les deux moitiés d'un arbre brisé par la foudre : c'est sans remède, passons outre. »

Le négociant fait une pause. Sa parole, à laquelle Urbin s'était fait, n'était plus pour lui qu'un bruit monotone et fatigant. Il pressentait néanmoins, mais d'une

manière confuse, que tout ce qui lui était là adressé, préparait peut-être encore à son avenir quelque chose de violent et de funeste. Il croise les bras, et attend.

« — Vous n'aimez plus Néolie, poursuit le perfide tuteur. Je ne vous en fais aucun reproche : ce serait injustice ou folie. Mais je vous crois le cœur assez généreux pour ne pas désirer que mon infortunée nièce soit à tout jamais avilie. N'abusez donc pas des aveux qu'elle a cru devoir faire à l'homme d'honneur qui l'aima. Sa faute et la déloyauté de Philippe Artevelle sont des secrets cachés au public : qu'ils restent ensevelis dans votre sein. Promettez-le-moi, je l'exige. Il serait odieux, jeune homme, de se complaire à la dégradation d'une femme. Pareille infamie ne convient qu'à ces monstres couronnés qui, pour se consolider à la façon d'Artevelle, se font parure de l'op-

probre. Urbin, Néolie vous implore.... . Que lui répondrai-je?

» — Où est-elle?

» — Que vous importe, Wenemare! Plus rien de commun entre vous. Elle m'a raconté le dernier entretien que vous eûtes ensemble à la chapelle d'Oudenbourg : il vous a séparés pour jamais. Si vous vous rencontriez dans le monde, ayez à peine l'air de vous reconnaître. Tout rapprochement est impossible : ce serait une honte pour vous, ce serait un supplice pour elle.

» — Sans doute, a répondu Urbin. »

Et son regard morne, profond, imperturbable, était mystérieusement fixé sur quelque vision de sa pensée. Sa distraction était lugubre.

« — Néolie a changé de nom, reprend l'impassible vieillard. Elle vit dans une re-

traite absolue. Ceux qui l'entourent l'appellent *Elberge*. Ne la trahissez pas, Wenemare!

» — La trahir!.... j'en suis incapable.

» — Promettez-moi de ne jamais révéler à personne qu'*Elberge* a été *Néolie*, et fut autrefois votre amante. Promettez-le-moi devant Dieu.

» — J'en prends l'engagement solennel.

» — Votre main dans la mienne.

» — Soit!

» — Entrez maintenant sous ces murs. Ma maison vous est ouverte. Je compte sur la foi jurée. »

Le neveu de Gérard Denys ne s'est pas fait répéter la permission si impatiemment attendue. Il s'est élancé vers les appartemens de l'auguste blessé ; il est en présence du prince.

Louis de Male, étendu sur une sorte de lit de repos, était enveloppé d'une longue robe brune fourrée de petit-gris. Sa tête était coiffée d'un chaperon mi-partie vert et blanc. Ses charmans cheveux blonds s'arrondissaient en boucles autour de son cou; et ses beaux yeux bleus brillaient de toute la sérénité de son âme.

Un léger cri de surprise, tenant à la fois de l'inquiétude et de la joie, lui est échappé à l'aspect de Wenemare. Il a été sur le point de lui tendre la main; mais il s'est tout à coup retenu. Sa peau blanche et légèrement colorée est devenue d'une extrême pâleur : on eût dit une figure de cire éclairée d'un rayon de lune.

Un long silence suivit.

Les idées d'Urbin tourbillonnaient dans son cerveau; ce n'était pas de celles dont

il est facile de se débarrasser en les mêlant à celles d'autrui. Tout était, en lui comme hors de lui, flottant, confus, brisé, perdu. Entre Louis et Wenemare, il y avait un fer et du sang.

« — Te voilà donc! dit le fils des rois. »

Son émotion l'a empêché de continuer. Mais, au doux accent du jeune comte, le cœur d'Urbin, jusque-là si horriblement comprimé, a repris dilatation et vie.

« — Pitié! mon prince! répond-il; trop de bonté..... cela me tuerait. N'oubliez pas si vite mon crime. Je fus si cruellement abandonné de Dieu, des hommes et de la nature entière, lorsque mon poignard...O pardon! Ce n'est pas cela qu'il faudrait vous rappeler; je ne dis pas là ce que je devrais dire. Hélas! j'avais pourtant pré-

paré mes paroles.... Mais je défaille à votre vue. »

Une larme brûlante a roulé dans ses yeux.

« — J'ai pourtant bien souffert, reprend-il, ah ! bien souffert, je vous l'assure ! Le remords... et puis mon serment... C'était horrible, inexplicable. Je vous aimais cependant de toutes les forces de mon âme ; cela, voyez-vous, c'est étrange. Ne m'ouvrez pas vos bras...... non, mon prince : je ne m'y jetterais point.... j'aurais honte. C'est que je suis un misérable. Imposez-moi d'abord une expiation, n'importe laquelle. Oh ! le sang que j'ai versé a formé, de vous à moi, un ciment indestructible qui lie nos deux destins corps à corps. Il n'y a plus pour moi sur la terre ni femme, ni amour, ni gloire,

ni fortune ; il n'y a qu'un sentiment et qu'un être : vous seul, oui, vous seul, rien autre chose. Il ne m'est resté qu'une idée saine debout au milieu des tempêtes morales qui ont tout renversé chez moi : *mourir pour vous*, voilà cette idée. Et cela sera ! il faut que cela soit ! Je vous vengerai d'Artevelle, je l'ai juré sur votre sang ; je vous verrai roi.... j'y serai. Puis, à mon sépulcre, deux mots : *Sujet fidèle ;* et pas de larmes. Vous ne me comprenez point, n'est-ce pas ? Je parle tant.... je déraisonne. Il est une telle quantité de choses que je voudrais expliquer ! mais je les confonds, je les mêle. Et d'ailleurs, des mots ! pourquoi faire ? je ne puis excuser mon crime. Oh ! qu'il est lourd, là, sur mon cœur ! je l'ai mérité, qu'il y reste. »

Il cache sa tête dans ses mains. Tout en

lui était ineffable de douleur, de persuasion et de désordre. Sa voix, d'une pénétrante tendresse et d'une douceur suppliante, faisait vibrer à la fois toutes les cordes du cœur. Il ne cherchait pourtant point à plaider sa cause ; il semblait s'efforcer de justifier autre chose que lui-même. Il s'était comme mis de côté dans tout ce qui émanait de son âme. Le remords, se déployant avec une expansive énergie, avait pris en lui tout le grandiose de la vertu. Le meurtrier était sublime.

Louis de Male, pendant cette longue explosion de dévouement et de délire, n'avait pu contenir son attendrissement; l'oppression de sa poitrine, le mouvement involontaire de ses lèvres, l'expression de ses gestes, tout était tendresse et pardon. Urbin, indigné contre lui-même, en re-

poussait les témoignages ; mais son ascendant sur le prince n'en avait pas moins repris toute sa force. Le prestige impérieux qui enveloppait cet être extraordinaire, l'investissait d'une puissance irrésistible sur l'âme dont il s'était emparé. C'était à la fois pour Louis un esclave et un tyran, les ténèbres et la lumière, abîme et montagne, homme et Dieu. Ce composé fascinateur subjuguait son imagination ; et le fils de Flandre, prêt à se courber encore sous le joug mystérieux de Wenemare, y semblait renaître au bonheur.

Gérard Denys, pendant l'absence de son neveu, avait raconté au prince les circonstances qui avaient précédé et suivi la sanglante scène d'Oudenbourg, celles du moins qui étaient parvenues à sa connaissance. Ces récits, loin de nuire au meur-

trier, avaient commencé sa justification. Le comte de Male, en outre, se rappelait parfaitement les actes et paroles d'Urbin, la nuit de l'enlèvement du cloître : il sentait qu'un pareil caractère, une fois dévoué à lui sans réserve, était un de ces rares trésors qui valaient un royaume entier. Il se livrait avec enthousiasme à la pensée de l'attacher pour jamais à sa personne. C'était toute une armée qu'un tel brave.

Il a essayé de changer le cours des idées de son ancien camarade de guerre.

« — Urbin ! qu'est devenue Bertrade ?

» — Elle est auprès du duc de Brabant.

» — Et le duc va s'armer pour nous. Gérard Denys, parti pour Bruges il y a trois jours, doit s'y concerter avec plusieurs suzerains flamands restés fidèles à notre cause. La défaite de Jacque et d'Édouard

réveille le peuple abattu. Bientôt de nombreuses troupes se lèveront, l'étendard national en main. Je compte me mettre à leur tête.

» — Me permettrez-vous de vous suivre?

» — C'est le droit d'un compagnon d'armes. »

La reconnaissance chez Urbin était une chose violente comme la douleur, la vengeance et l'amour. La faculté de sentir à demi était refusée aux habitudes de sa nature; sa vie n'avait pas été arrangée dans ce système. Mais cette fois, aux mots de Louis, son émotion reste immobile. Point de démonstrations chaleureuses. Des larmes furtives, restées jusqu'alors cachées sous sa paupière, coulent silencieusement le long de son pâle visage. Son attitude humble et timide contrastait avec la farouche âpreté de ses traits. Rien n'était

plus expressif que l'impétuosité secrète qui jaillissait pour ainsi dire de sa tranquillité brûlante. Le prince l'écoutait penser.

« — Urbin! reprend-il tout à coup, une horrible révélation me fut faite.... à moi seul... la nuit... par toi-même... alors que, nu.... sur la bruyère.... je n'avais plus ni gestes ni voix. C'était à la clarté des étoiles... Moi! la fièvre.... toi! à genoux. Je me souviens de tout, Wenemare. Néolie..... était-ce bien vrai? »

La physionomie d'Urbin a changé brusquement d'expression; une sombre fureur y éclate. Le souvenir de ses amours a passé rapidement devant lui, non comme une lumière dorée, mais comme une vapeur mortuaire.

« — Néolie!... a-t-il répété. Oui, dans un moment de démence.... j'ai dit.... quoi!

vous l'avez entendu! Ah! parmi mes actions coupables, c'est une iniquité de plus. La jeune fille était un ange.... un ange avant ma fuite hors de Flandre. C'est mon affreuse destinée qui était de tout briser, de tout perdre. Le secret que j'ai divulgué.... n'y croyez pas, oubliez-le; qu'il retombe dans la nuit éternelle. L'amour, au printemps de ma vie, a été pour moi comme l'amitié, il s'est fait crime et désespoir.

» — Tout sera oublié, je le jure. Mais, Wenemare, explique moi......

» — O non! assez de feux dans mon cœur : n'y jetez pas de nouveaux charbons. De l'eau plutôt, de l'eau sur ces braises! Ne me parlez plus d'elle... jamais! Les mystères de l'amour, ses joies, ses délices, où sont-ils?... On m'a tout flétri. Ce que je croyais angélique est descendu des hautes

sphères; c'est toujours beau, mais c'était vide, et cela jouait avec mon cœur comme s'il pouvait passer, lui, de main en main, comme s'il n'y avait pas, au fond de ses sentimens, de l'éternel et de l'inexorable. Oh! comment savoir ce qui a passé ou passera dans l'imagination d'une femme!.... Mais laissons là un passé qui me brûle. Néolie, c'est tombé, c'est mort. Ne la condamnez pas néanmoins : elle vous a vengé en me frappant. C'était sa tâche : pourquoi pas? De grâce! silence sur elle. J'ai dit adieu à tous les amours; il n'est plus de femme pour moi. Vous voyez que je parle là doucement, sans passion, sans ironie, sans fiel. Il n'est désormais sur la terre que vous de vivant à mon âme, que vous de distinct à ma vue; j'ai jeté le reste au chaos. »

Ses paroles tombaient saccadées, amères,

haletantes; elles révélaient ses secousses intérieures; le prince en a pris compassion.

« — Je le promets encore, répond-il; le nom de celle qui te charma ne sortira plus de ma bouche; ses secrets mourront dans mon sein. Mais je vais t'étonner peut-être. Sache qu'au moment où tu renonces à l'amour, je m'y livre, moi, tout entier. J'aime aujourd'hui comme tu aimais autrefois : avec transport, ivresse, délire.

» — Vous aimez! répéte Urbin d'une voix lamentable. Et Marguerite de Brabant?

» — Je chéris celle-là, Wenemare, comme une véritable sœur.

» — Et l'autre?

» — Comme une tendre amante.

» — Où l'avez-vous donc vue?

« — Ici même. A peine étais-je entré sous ce toit hospitalier, qu'elle s'offrit à mes regards. Cet instant changea tout mon être. Marguerite est belle sans doute; mais qu'est Marguerite auprès d'Elberge !

» — Elberge ! »

Et cette exclamation fulminante, poussée par l'impétueux soldat, a retenti autour du prince comme un cri de malédiction.

Urbin reprend :

« — Vous aime-t-elle ?

» — J'ai lieu d'en concevoir l'espérance.

» — Et vous croyez ?...

» — Je crois à son cœur. »

La tête de Wenemare est tombée sur sa poitrine, comme si un maillet l'eût frappée. Son silence est devenu si sauvage, que Louis s'est arrêté devant avec effroi, et n'a osé le heurter du choc de sa parole.

« — Voilà donc, se disait Urbin, l'explication du dernier entretien d'Hamstède ! Je comprends maintenant le piége où il m'a fait tomber. Encore de fatales promesses ! Ma destinée se continue. Je ne puis plus éclairer le prince. Oh ! c'est quelque intrigue de l'odieux vieillard, qui, assuré des charmes de sa nièce, a peut-être conçu l'espoir... L'infâme ! et m'en rendre complice ! Ah ! le vrai séjour des réprouvés, c'est cette terre de forfaitures. Vie humaine, c'est damnation. »

Le comte de Male, accoutumé aux bizarreries d'Urbin, ne s'est point étonné du changement inexplicable opéré tout à coup dans ses manières. Il a saisi sa main doucement, l'attire à lui, l'assied à ses côtés, et, d'un ton caressant, s'adresse en ces mots à son cœur.

« — Pourquoi mon aveu t'effraie-t-il ?

Faut-il, parce que je suis prince, que l'amour me soit interdit! Hélas! s'il en était ainsi, mieux vaudrait être né vassal! Si tu connaissais mon Elberge! et tu la connaîtras, je le veux; oh! c'est la plus belle des vierges, c'est la plus pure des mortelles! Rappelle-toi les jours d'ivresse où tu aimais: j'ai un cœur comme était le tien. C'est mon premier élan passionné, c'est mon début dans le bonheur, ne trouble pas les joies de mes premières amours! laisse-moi m'abreuver en paix à cette coupe de parfums et de délices! Ce serait mal, bien mal, je t'assure, de m'empoisonner ce nectar céleste du bel âge qu'on boit si peu de temps dans la vie. L'amitié n'aura nullement à en souffrir. Elberge n'absorbera point à elle seule toutes mes facultés de sentiment; je n'en serai pas moins prince et monarque. Amour et gloire marchent ensemble.

Une plainte douloureuse a répondu à ce naïf langage. Les grands yeux noirs de Wenemare, plongeant dans le cœur de l'enfant royal, semblaient y jeter d'invisibles larmes, comme pour chercher à y éteindre les feux de l'amour. Urbin, craignant de se trahir, n'osait se fier à sa voix. Il articule enfin quelques phrases.

« — Oui, j'ai aimé.... éperdument; mais c'est précisément par cette raison que je frémis de vous voir suivre mon exemple. Une femme, je l'ai éprouvé, c'est une vision de printemps, une magie, une extase, un ciel; l'amour, c'est le plus fanatique des cultes; et tout cela, entré dans le cœur, ne s'en arrache pas, il est vrai, comme des plantes qu'on déracine de terre : mais ce qui est facile à séduire, est plus habile encore à tromper. Cette fatale impulsion des

sens qui demande délire pour délire, n'est-ce pas une poussée vers l'abîme!.... Savez-vous si chacune de vos joies ne seront pas éteintes dans les déceptions! et si, grâce à d'impures ivresses, il ne vous faudra pas bientôt porter le deuil de votre jeunesse, comme d'une chose flétrie et morte! Oh! j'ai appris ce qu'était cet élysée du sentiment, où il n'y a à l'entrée que des sourires, et où il n'y a au fond que des larmes! et ces larmes, on peut en mourir! ou bien.... et j'en sais quelque chose.... on peut les sécher dans du sang! »

Louis de Male a frissonné. La passion dans Wenemare avait quelque chose de si communicatif, qu'il y avait impossibilité de se raisonner contre sa puissance.

« — Urbin! répond-il, d'un accent plein de douleurs et de reproches; ce n'est donc

pas assez d'avoir été mon meurtrier physique, tu te fais mon bourreau moral. Tu ne me pardonnes pas mon amour: et moi! je t'ai bien pardonné ton crime. Crois-tu qu'on se sépare d'Elberge! Ah! la vie se séparerait plutôt de moi. Eh! pourquoi me ravaler plus bas que l'humanité, en flétrissant en moi, par avance, tous les enthousiasmes de l'âme et toutes les espérances de la terre! Je veux croire aux anges d'ici-bas, aux visions du ciel, à Elberge. Être inconcevable! Qui es-tu? Quelle est donc la fatalité qui m'attache si cruellement à ton destin de dévouement et de destruction, à tes mouvemens de tendresse et de fureur, à ta vie de haine et d'amour! Ce que je pense de toi dans un moment, se perd dans ce que j'en pense l'instant d'après. De quel droit prétends-tu venir peser en maître sur mes affections? Ne plus aimer Elberge!

impossible ; ton ascendant ne va pas jusque-là. Tu vas en juger par toi-même : Elberge est ici, qu'elle vienne.

» — Oh ! non ! non ; ne l'appelez pas, s'écrie Wenemare hors de lui. Qu'elle reste, c'est moi qui pars. Mon seigneur, mon prince, aimez-la ; je cesse de m'y opposer. Mais n'oubliez pas cet entretien ; ne m'adressez pas un jour des reproches injustes. J'ai dit, sans manquer à l'honneur, tout ce qu'il m'était possible de vous dire. S'il advient malheur par la suite, il n'y aura rien de ma faute, rien. Ne m'imposez pas sa présence. Qu'amour l'emporte, mais.... se cache ! »

Urbin s'était levé pour sortir. Le fils de Flandre l'a retenu par ses vêtemens ; il avait un de ces rares caractères qui allient

la douceur à l'énergie, et la force à la sensibilité. Son accent est devenu ferme.

« — Demeure! a-t-il dit, je l'ordonne. »

Et, s'emparant d'un sifflet d'argent posé sur une table auprès de lui, il en tire un son prolongé.

« — Elberge va venir, poursuit-il. Je veux étudier ton âme dans toutes ses contradictions et ses singularités; je veux m'initier à ses brûlans secrets de torpeur et d'enthousiasme. J'ai besoin d'apprendre à juger les hommes, puisque je suis appelé à gouverner des peuples. Ose être inflexible et barbare, quand la jeune fille sera là. Défends-moi l'amour devant elle. Il faut qu'Elberge te connaisse; je n'exige pas qu'elle te comprenne. Tu lui parleras..... La voici. »

Néolie, prévenue par Hamstède du re-

tour de Wenemare, s'était préparée à l'affreuse entrevue qui l'attendait. La cruauté du soldat d'Artevelle, lors de la scène d'Oudenbourg, avait élevé entre elle et lui une barrière désormais infranchissable. Elle ne pensait plus à lui qu'avec une irritation..... qui peut-être, néanmoins, s'imprégnait de trop de haine pour ne pas tenir encore de l'amour.

Elle s'est avancée lentement, blanche, mélancolique, à demi voilée, et semblable à ces figures d'innocence pensive dont la poésie peuple les régions fabuleuses. Sa parure était simple, mais gracieuse; son regard était calme, mais triste; ses mouvemens avaient de l'élégance, mais de l'abattement. Une émotion comprimée, un tremblement invisible, répandaient sur toute sa personne un charme suprême de désordre

et de mystère. Vêtue de gazes légères, entourée de parfums suaves, elle était pâle, diaphane, et pour ainsi dire aérienne. On l'eût prise, aux bords des lacs écossais, pour une des filles de Fingal. Mais, à la juger par je ne sais quelle vague souffrance empreinte sur sa physionomie, c'était bien une ombre enchanteresse, mais ce n'était pas une ombre heureuse.

Le neveu de Gérard Denys a, d'abord, eu le courage de la regarder en face comme une inconnue. Mais bientôt, à l'aspect de l'éblouissante image dont il osait braver les prestiges, des lueurs confuses se sont croisées devant ses yeux. La terre eût croulé sous ses pas qu'il n'eût, en ce moment, rien senti.

« — Elberge! dit le comte de Male, je

vous présente Urbin Wenemare, mon compagnon d'armes en France. »

La nièce d'Hamstède a salué profondément. Un léger incarnat a coloré ses joues; mais son œil froid reste baissé.

Le prince les observait attentivement. Il a remarqué quelque chose de si étrange et de si peu naturel dans le maintien d'Elberge et d'Urbin, que son cœur en a palpité.

« — Vous vous connaissiez! » s'écrie-t-il.

Wenemare revient à lui.

« — Cette femme m'est étrangère. »

Mais il a prononcé ces mots avec une rudesse si brutale et une respiration si farouche, qu'on eût dit qu'il n'y avait plus assez d'air dans la salle pour suffire aux besoins de sa poitrine.

« — Et vous? » dit le comte à Elberge.

Un sourire caressant de l'orpheline a préludé à sa réponse.

« — On m'a tant parlé de lui, mon seigneur, qu'il ne pouvait m'être inconnu. Je me l'étais ainsi représenté. Vous me l'aviez peint tel qu'il est. »

Il y avait dans son accent un mélange d'insouciance et d'ingénuité qui, là, étudié à l'avance, était poignant au cœur qu'il frappait.

« — C'est pour moi un ami, un frère, reprend Louis avec chaleur; j'exige qu'il devienne le vôtre.

» — Vos volontés, messire! seront les miennes. Puisque vous l'appelez votre frère,.... il pourra me nommer sa sœur.

» — *Ma sœur!* répète Wenemare avec

violence; non, pas plus de sœur que d'amante! Point de femme, approchée de moi, sous aucun nom, sous aucun titre! »

Louis s'est tourné vers Elberge.

« — Urbin, reprend-il, a aimé.... »

Mais Wenemare l'interrompt.

« — Je n'aime plus, » s'est-il écrié.

Et ces paroles, renfermant de l'irrévocable, ont été jetées brusquement à l'orpheline comme un arrêt de justice éternelle. « *Je n'aime plus* : » tout un mystère de passé et d'avenir était là. Néolie, le front penché comme sur une urne funèbre, n'est plus qu'à ses premières amours. Urbin a fait vibrer une corde fatale; Elberge a oublié le prince.

La situation était violente : Hamstède avait dû le prévoir; il se hâte d'y mettre un

terme. Il entre ; et, s'approchant du comte, il lui remet une dépêche.

« — Mon seigneur ! le ciel vous seconde. Le lion britannique a vainement déployé ses griffes pour défendre la navette couronnée : l'usurpation est en pleine déroute; et ses troupes, battues à Tournai, n'ont pu se rallier nulle part. Voici plusieurs messages pressés. Une armée Flamande, toute à vous, s'organise aux environs de Bruges. Il faudrait en prévenir le duc de Brabant, et qu'il vînt lui-même à votre aide. Qu'un envoyé sûr se rende auprès de lui : choisissez quelque ami fidèle.

» — Il est tout choisi, dit le prince.

» — Et tout prêt, répond Wenemare.

» — Dès ce soir ? demande Louis.

» — A l'instant. »

Urbin est parti.

XVI

Hamstède, après avoir livré sa pupille à Philippe Artevelle lors de la révolution de Gand, s'était flatté de voir un jour Néolie princesse souveraine. Mais une alliance avec des maisons royales était l'ambition du

Reward; et le fils de Jacque avait persuadé au vieux commerçant qu'un mariage secret était chose indispensable pour arriver, par gradations, à obtenir le consentement paternel. Il avait appuyé ses raisons de sommes d'argent considérables. Le marchand de Ridervode avait été joué; mais du moins il s'était enrichi; et l'or le consolait de la honte.

Le Brasseur Roi, connaissant l'amour de son fils pour la nièce d'Hamstède, avait non-seulement conseillé l'enlèvement de Néolie, mais y avait présidé dans l'ombre. Un semblable événement le mettait à même d'armer, au gré de ses vœux, la jalouse rage d'Urbin contre la dynastie déchue, en attribuant cette iniquité à quelque puissant favori du comte de Flandre. Il s'était donc décidé, de concert avec Philippe, à

tenir la victime captive, à l'abuser par un faux hymen, et à cacher ses destins au monde. Fanatisant ensuite Wenemare, il lui avait fait d'un meurtre un devoir.

Néolie, d'abord désespérée d'une union imposée par la violence, puis résignée à son destin d'épouse, avait vu s'affaiblir de jour en jour l'amour passionné de son ravisseur. Quelques soupçons s'étaient élevés dans son esprit sur la validité de son mariage; et la vérité tout entière avait fini par lui être connue. L'orpheline, s'échappant alors de la demeure où elle était retenue, et poussée par d'artificieux conseils, avait été se jeter aux pieds du Reward. L'hypocrite couronné, qu'elle était loin de croire le complice de Philippe, et qui s'attendait à sa démarche, l'avait accueillie avec les témoignages du plus touchant intérêt. C'était peu de

jours avant Pâques. Jacque, méfiant comme le sont tous les fourbes, avait pris ses sûretés pour ne pas récompenser l'assassin sans avoir les preuves palpables du meurtre; et, avant de rendre Néolie à Urbin, il avait exigé pour être sûr de la mort de Louis, que le cadavre lui fût remis. Oudenbourg attendait le monstre.

La douleur égarait les esprits de l'orpheline. Jacque était arrivé à son but. Son plan ne rencontrait nul obstacle; il profita de ses succès. Néolie, abattue et consternée, obéit aveuglément au perfide qui se déclarait son protecteur. Par quelle inconcevable séduction put-il la déterminer à se rendre à la funeste chapelle où elle retrouva Wenemare?... Comment s'y laissa-t-elle entraîner?... Nul ne pénétra ce mystère; il ne fut jamais révélé.

Mais, néanmoins, aucune des volontés d'Artevelle n'avait été suivie par Néolie à sa réunion avec Urbin. Le tyran avait espéré qu'elle se tairait sur son déshonneur, et que, dans l'intérêt de sa destinée, elle chercherait à abuser Wenemare par les faux récits qu'il lui avait habilement préparés : l'orpheline, trompant cette fois toutes ses prévisions, avait préféré (selon ses propres mots à la chapelle) « *les dégradations avec la vérité, au bonheur avec les mensonges* ».

Lorsque Urbin l'eut abandonnée, évanouie et presque mourante, sous les parvis du temple isolé, elle sut retrouver quelque force; et Hamstède revit sa nièce. Qui peindrait la rage du vieillard aux longs récits de Néolie!... Il ne rêva plus que vengeance.

L'orpheline changea de nom. Son désir

était de disparaître à jamais de la scène du monde : Hamstède s'y opposa. Alors, à Réthelsée, devant elle, apparut l'héritier des rois... Mais revenons à Wenemare.

Le messager du comte de Male a déjà traversé la frontière flamande; il est aux portes de Bruxelles.

Plusieurs missions lui ont été confiées. Il engagera d'abord le duc de Brabant à envoyer au jeune Louis plusieurs cohortes dévouées pour seconder ses plans d'attaque; il se rendra ensuite dans les états du comte de Hainault pour en obtenir des renforts; et, de là, retournant à Bruges auprès de Gérard Denys, il y donnera le signal du grand soulèvement préparé. Puis enfin il reviendra chercher le prince à Réthelsée

pour le conduire au camp national ; et Louis marchera sur Gand.

Toutes ces combinaisons, approuvées par le comte de Nevers, ont été communiquées à Philippe de Valois. Il a été convenu entre eux tous que l'armée française n'envahirait la Flandre que dans le cas où la nation n'aurait pas de moyens suffisans pour se débarrasser par elle-même du joug de l'usurpateur. Édouard est reparti pour l'Angleterre, où il est allé lever de nouveaux bataillons (1). Le Brasseur Roi, découragé, rallie les débris de son armée jadis si formidable ; mais, en dépit de ses efforts, les calamités vont pour lui de l'avant, et la couronne lui échappe.

---

(1) Van Praet, *Hist. de Fl.*, t. 2. — *Hist. gén. de Belg.*, t. 3.

Les docteurs politiques, appelés en consultation, et venus pour étudier l'état du royaume malade, lèvent les yeux au ciel, et s'en vont. Ils savent le remède sauveur, mais il leur est prescrit de le taire.

La monarchie bourgeoise est à la veille d'une chute; le ministère boutiquier est en face d'une banqueroute. Artevelle a pris son parti; il passera son diadème au Prince-Noir. L'empirique, à cet effet, appelant le peuple autour de son char de déceptions, haranguera villages et villes. Il flattera les commerçans, il corrompra les députés; et, n'ayant pu assurer le trône à sa race, il le vendra à l'étranger. Edouard et Jacque sont d'accord (1).

(1) Voyez à cet égard tous les historiens.

Urbin est chez le duc de Brabant. Une nouvelle fâcheuse l'y attendait. Le prince, parti de Bruxelles, s'est rendu en Autriche, où plusieurs souverains d'Allemagne se sont donné rendez-vous; et le prompt secours que venait solliciter Wenemare ne saurait lui être accordé : point de souverain, point de troupes.

Le neveu de Gérard Denys a demandé la faveur d'entretenir un instant la princesse Marguerite. Urbin était de ces hommes qu'une femme ne rencontre pas impunément sur son passage, comme défenseur et comme guide. La fille du duc de Brabant n'avait point oublié le jeune et beau soldat d'Everghem. Elle l'a accueilli avec une bienveillance affectueuse; et la situation hasardeuse du comte Louis de Male lui a été rapidement exposée.

« — Donnez un grand exemple à la terre! lui dit le messager dévoué. Le fils de Flandre est en péril : c'est votre fiancé, noble dame. Armez quelques cohortes fidèles, et accourez vous-même à son aide. Que la beauté lui rende le trône : qu'il doive à l'amour le bonheur.

» — Mais, dit Marguerite ébranlée, l'autorisation de mon père......

» — Vous est assurée par avance. Quel est le souverain qui ne voulût avoir une héroïne pour fille! Le comte de Male est l'époux que le ciel vous a destiné. Accomplissez, en venant soutenir ses droits, un grand acte de dévouement, de courage et de vertu. Apparaissez à ses regards comme un bouclier de salut, comme une étoile de victoire! »

Ces mots ont produit un effet magique

sur la belle héritière du Brabant. Son imagination adoptait avec enthousiasme tout ce qui était grand et sublime; mais il n'y avait malheureusement d'ardent et de ferme en elle que le désir et l'intention; le reste était langueur et faiblesse.

« — Le duc de Brabant, noble dame! continue le fidèle Urbin, a laissé ici, pendant son absence, au timon des affaires publiques, un parent valeureux et sage, un ministre habile et prudent. Vous avez confiance à cet homme; prenez ses avis ce soir même. Ne perdez point un temps précieux à envoyer quérir en Autriche un consentement qui arriverait trop tard à Bruxelles. Bertrade est ici, près de vous; elle vous suivrait, j'en suis sûr. Ah! si j'osais, en outre, vous découvrir toute ma pensée!... Pourquoi hésiterais-je!.... Ecoutez. L'au-

guste proscrit, dans sa retraite actuelle, est entouré d'écueils de tout genre. Vous seule seriez en position de l'arracher aux séductions qui le perdraient ; vous, si magnanime ! si belle ! vous pourriez être la lumière allumée dans l'ombre, sur sa route, pour lui montrer les précipices. Oh ! ce devoir est grand, il est saint. Le ciel vous crie : « *Louis vous attend !* » Croyez-moi, Dieu le veut, partons. »

Le regard du soldat, tout farouche qu'il était, rayonnait d'une grâce singulière. Son éloquence, où il y avait conviction intérieure, grandissait de tout le dévouement qui s'y montrait empreint. Marguerite était subjuguée.

Elle a congédié Wenemare. Elle a consulté les ministres de son père, les princi-

paux membres de sa famille, et sa célèbre amie Bertrade. Aucune voix n'a combattu la proposition du frère d'armes de Louis. Le plan d'Urbin est adopté. Bertrade accompagnera Marguerite.

L'envoyé du comte de Male, admis chaque jour au palais, y portait néanmoins la sombre tristesse qui le dévorait continuellement. Ses lèvres avares de paroles ne s'ouvraient que par nécessité impérieuse; et, à voir son irritation, ses combats, sa gêne au sein des plaisirs de la cour, on eût dit qu'il luttait contre sa jeunesse, comme on se défend d'un ennemi.

Le train ordinaire de la vie paraît chose mesquine et plate aux mouvemens orageux d'une âme passionnée. Wenemare essayait de se persuader que les événemens qui se

succédaient autour de lui, ne traversaient son âme et ses sens que comme des cendres de volcan passant sur une ville détruite; mais il n'en était nullement ainsi. Sa vie, qu'il ne croyait autre chose qu'une espèce de témoin impassible, dressé en factionnaire secourable devant celle du fils de Flandre, était tout ardente, au contraire, d'espoir, de désirs et d'audace. Il se disait en vain que le monde n'avait plus d'illusions pour lui: il se trompait à la fois sur lui-même et sur le monde. Rien encore n'avait véritablement usé ce cœur impétueux et vaste, pas plus le malheur que le crime. Il se flattait que son imagination s'était éteinte dans la souffrance ; elle n'avait fait que s'y étendre.

Le neveu de Gérard Denys a revu la veuve d'Éverghem. Elle l'a questionné sur le sort

de la nièce d'Hamstède; il a refusé de répondre. Son départ pour le comté de Hainault ne peut plus être retardé; il prend congé de Marguerite.

La belle héritière du Brabant, lui donnant sa dernière audience, l'a reçu dans son oratoire. Elle était assise auprès d'une croisée donnant sur des jardins embaumés. Le soleil se couchait, en ce moment, sur un lit de nuages violets, bordés d'un large cercle d'or. Le reste du firmament était tout azur; et les derniers rayons du grand astre se reflétaient avec splendeur sur les hauts clochers de la ville.

La princesse, pâle et silencieuse, se préparant à son voyage de Flandre, sourit tristement au soldat. L'heure d'agir était venue. Son front d'albâtre semblait plier

douloureusement sous de vagues inquiétudes. Sa faible et languissante nature se révélait dans l'expression de son regard plaintif et fatigué. Une lutte prolongée s'était établie entre sa volonté d'héroïne et ses défaillances de femme. Le morose et sauvage Urbin la regardait avec une admiration naïve : ses charmes l'ont fait tressaillir.

« — Qu'avez-vous? lui dit Marguerite; auriez-vous quelque fâcheuse nouvelle à m'apprendre? Il y a de l'effroi sur vos traits. »

Wenemare a balbutié quelques mots insignifians.

« — Vous partez ce soir? » reprend-elle.

Et, insouciante à sa question, elle ajoute d'une voix lente :

« — Où est maintenant Artevelle? »

Ce nom a réveillé le soldat.

« — Il court de ville en ville, princesse. Il sent aujourd'hui qu'il n'est plus à même de commander aux hommes qui se sont révoltés pour ne pas obéir ; et le perfide a convoqué des assemblées pour transmettre au Prince-Noir le diadème auquel il renonce (1). Il se dispose à pérorer la nation tout entière pour la faire entrer dans ses vues. Chaque village aura sa part dans le bavardage platement officiel et pompeusement bourgeois qu'il distribuera sur sa route, avec l'emphase citoyenne et le geste patriotique.

» — Applaudit-on à ses harangues ?

» — On en fait risées, noble dame. Mais maintenant il ne s'embarrasse pas plus d'un

---

(1) Froissard. — Mézerai. — Daniel. — Anquetil. — Van Praet. — Dewes, et tous les chroniqueurs.

surcroît d'humiliations que d'un supplément d'infamies. Quand on parle des turpitudes de son règne, chacun se demande : *Laquelle?* On s'y perd, il y en a eu tant !

» — Et ses partisans?

» — Le dénigrent eux-mêmes. Jacque a pourtant tout mis en œuvre pour réveiller leur enthousiasme éteint ; il a même été, à cet effet, jusqu'à simuler un horrible attentat contre sa personne ; mais le quasi-meurtre a fait rire ; et, assassin comme assassiné, on a tout hué à la fois.

» — Comment finira-t-il? Wenemare.

» — Comme toutes les idoles révolutionnaires. Les sentimens de la tourbe en révolte ne marchent qu'avec les échafauds. La grande cité flamande donnera nécessairement en spectacle à la terre le scandale de ses libertés furibondes et sans pitié ; mais la conscience nationale ne sera pas

plus solidaire des vengeances de la populace qu'elle ne l'a été des crimes de l'usurpation.

» — Gand se tait, poursuit la princesse.

» — Oui, mais ce silence est menace, car il est dédain. Le Brasseur Roi a beau se faire aujourd'hui humble et petit, comme pour se faire pardonner de n'avoir pu naguère être illustre et grand, il faut que son destin s'accomplisse. Ce sera un exemple terrible.

» — Ah! plutôt que Dieu lui pardonne!

» — Là-haut, soit. Ici-bas, jamais.

» — Vous le haïssez donc bien? Wenemare.

» — Qui dévora ma vie?.... Artevelle.

» — Je le sais, répond Marguerite avec une douceur affectueuse. Vos funestes égaremens..... Bertrade a cru devoir m'en instruire. Vous en avez assez souffert pour en

être lavé devant Dieu. Quant à l'opinion de vos semblables, oh! le monde n'est inflexible et rigide que pour les erreurs étroites et communes; il pardonne aux fautes éclatantes; et, pour lui, à son tribunal, là où il y a eu grandeur d'âme, il n'y a pas eu dégradation.

» — Le monde, il est vrai, dit Urbin, méprise assez généralement ce qui rampe effrayé devant lui. Souvent ce qui le brave, il l'absout. Mais que me fait son jugement! J'ai été un monstre ici-bas; et pourtant, même au sein du crime, je n'étais pas découragé de la vertu, je la sentais au fond de mon cœur, je poussais vers elle un cri sourd. Non, je n'ai encore renié aucune des nobles impulsions de l'âme, hormis une seule.... l'amour.

» — L'amour! répète la princesse.

» — Heureuse, interrompt le soldat,

heureuse l'âme insouciante des passions qui se remuent autour d'elle ! Ne m'interrogez pas sur la femme que j'ai aimée, je vous affligerais peut-être. Et pourtant je ne changerais pas mon amour éteint et flétri pour une passion vierge et novice ; je ne serais plus de force aujourd'hui à recommencer les supplices du sentiment. Hélas ! je n'ai traversé les écueils de cette mer orageuse, qu'en y laissant les débris de mon navire ; et, naufragé honteux de sa course, je suis au port ; mais je m'y cache.

» — Quoi ! dit Marguerite attendrie, vous renonceriez à aimer ?

» — Oui, pour me reposer de souffrir. C'est mon vouloir irrévocable, rien ne parviendrait à le changer ; manier l'air ou saisir le vide serait tentative plus facile. Eh ! qui pourrait faire tomber pièce à pièce mes vieux souvenirs d'amour devant de

nouvelles affections ! Je ne crois plus au cœur d'une femme. Pardon ! ce langage est farouche; mais, chose inconcevable ! princesse : je frémis devant la beauté. Plus une femme est ravissante, et plus son aspect m'est pénible : il me rappelle Néolie.

» — Et le sort vous a séparés ?

» — Non pas le sort, madame : le crime.

» — Elle était belle ?

» — Comme vous. »

Marguerite a détourné la tête avec embarras. Wenemare continue :

« — Elle avait le regard d'un ange ; eh bien ! maintenant lorsqu'il s'en offre à moi de semblables, il me semble que l'œil d'un démon me fixe. Tout ce qui est pur et gracieux, je le vois trompeur et sinistre. C'est sans doute injuste, odieux ; et vous

tenir un pareil langage, cela est grossièreté, démence : mais le malheur rend insensé; et puis, je l'avouerai, noble dame! je ne serais pas fâché qu'un mot de vous, sévère et glacé, me chassât de votre présence. Pourquoi? qui le sait?..... je l'ignore.

» — Urbin! » adieu! dit la princesse.

Marguerite s'est retirée.

XVII

Wenemare a rempli avec succès sa mission auprès du comte de Hainault. Il est reparti pour la Flandre. La renommée aux cent voix lui a porté d'inquiétantes nouvelles. Les différentes assemblées convoquées par

le Reward dans une partie de ses provinces, ont accueilli ses propositions avec transport. Les députés de Lille, de Gand, de Dourberg, de Neuport, de Cassel et autres pays, ont proclamé souverain le Prince-Noir. C'est l'Angleterre qui triomphe (1).

Le Brasseur Roi parcourt le royaume ; et seul, sans suite, sans escorte, il poursuit sa grande entreprise. Urbin, à peu de distance d'Ypres, s'est arrêté dans une hôtellerie écartée où l'on attendait secrètement Artevelle la nuit même. Wenemare veut lui parler.

Un seul homme accompagne Jacque : c'est Everard de Falkemont, un ami d'enfance d'Urbin.

---

(1) *Kronyke Van Vlaenderen*, t. 1. — Meyeri, *ad ann.* 1345. — Oudeghërst. — Froissard. — Anquetil.

Les deux voyageurs descendent, inconnus, d'un modeste *whirlecote* (1), à la taverne de Steden. Le neveu de Gérard Denys tire à part Falkemont, s'en fait reconnaître et l'embrasse. Il supplie son ancien compagnon de jeunesse de l'introduire auprès du Reward. Il lui jure sur l'honneur que ses intentions sont droites et loyales. Falkemont se rend à son vœu; et le Brasseur Roi, seul dans sa chambre, voit tout à coup Urbin devant lui.

Le chef révolutionnaire était vêtu d'un justaucorps de drap couleur d'ardoise. Une ceinture de cuir suspendait à son côté une longue rapière et une forte dague. Ses bottes étaient armées d'éperons. Un capuchon doublé d'hermine tombait sur ses

---

(1) Petite voiture de l'époque, à deux chevaux. — Power, *Kings secret*, t. 2.

épaules; et son bonnet, enfoncé sur ses sourcils, cachait ses cheveux grisonnans. Sa barbe était épaisse et longue (1).

A l'approche de Wenemare, son premier mouvement a été de porter sa main sur sa dague. Les paroles du meurtrier d'Oudenbourg retentissent à sa mémoire. « *Tu me verras un jour face à face, et tu* » *seras à ta dernière heure.* » Il s'est levé avec effroi; mais le front d'Urbin ne présentant rien de menaçant, il s'est rassuré peu à peu; et, s'environnant de cette perfidie caressante et fardée qu'on nomme aux salons politesse :

« — Vous ici! dit-il. Pourquoi faire?

» — Pour te parler.

» — De quoi?

(1) Power, *Kings secret*, t. 1.

» — De la Flandre.

» — Assieds-toi : je t'écouterai. »

Urbin prend place auprès d'Artevelle. Une longue pause, un de ces froids silences qui précèdent les grandes décisions humaines, tient leurs facultés en suspens. Jacque, l'œil obliquement baissé, cherchait sans doute quelque faux-fuyant pour se dérober le plus promptement possible à sa pénible position. Wenemare, pâle et vivement ému, regardait l'idole de ses premières années avec un trouble inexprimable. La vieille habitude de soumission qui jadis courbait son front à sa vue, n'était point encore assez détruite en lui pour laisser pleine liberté à son intelligence. Il est des ascendans magiques. Urbin se retraçait Néolie ; il songeait à Louis de Male ; et, pour vaincre le sortilége, il appelait à lui le remords.

« — Reward! dit-il enfin d'un ton grave, nulle haine, aucune vengeance, ne m'ont poussé à ta rencontre. Il ne sera question entre nous ni de Néolie ni de Bertrade. Je suis, moi misérable individu, trop peu de chose ici-bas pour faire entrer en rien mes sentimens personnels dans les hauts intérêts publics dont j'ai à t'entretenir. Aimes-tu ton pays, Artevelle?

» — En chef prêt à mourir pour lui, répond froidement le despote.

» — En ce cas, rends-lui le bonheur; rends-lui ses princes légitimes; et, quelles que soient tes erreurs passées, tu peux encore, aux yeux de l'Europe, t'élever au rang des grands hommes.

» — Urbin! réplique le Reward; il y a entre tes idées et celles des patriotes flamands une révolution et des siècles. Crois-tu qu'on manie la multitude comme on se

joue d'une arme d'enfant? Ce n'est pas moi qui l'essaierai.

» — Tu l'as déjà fait pour le mal; ne l'oserais-tu donc pour le bien! Que parles-tu de patriotes? Entends-tu par-là ces hommes d'insurrection qui ne veulent que sang et ruines? Ne trouves-tu dignes de ce nom, que ceux qui méritèrent la corde (1)? Prends-y garde, Jacque Artevelle! ces hommes, loin d'être une principale part de la nation, ne sont qu'un vil rebut du royaume. Les soulever, ce fut audace; s'appuyer sur eux, c'est démence. Ils te briseront comme ils t'ont créé. Compterais-tu sur leurs sermens? Hélas! pour n'être pas un

---

(1) Fréron disait, en 1793, à Toulon : « *Il n'y a » ici de patriotes que les galériens!* » Et Dubois-Crancé fit la proposition de ne regarder comme *patriotes* que ceux qui *avaient mérité d'être pendus*.

parjure, il faudrait une conscience. Quant aux masses qui t'ont couronné : un roi, camarade des traîtres, peut-il leur demander sérieusement une promesse loyale et sainte? Il faut avoir foi à l'autorité devant laquelle on jure : qu'est-ce qui croit à ta royauté usurpée? Personne : ni grands, ni petits, pas même ceux qui l'ont improvisée. Reward! ce moment est solennel. Quelque chose me crie que si tu repousses mes vœux et fermes l'oreille à ma prière, ta fin, dont je pressens l'approche, épouvantera la Flandre et l'Europe. Le feu que tu as allumé te brûlera. Je te vois d'ici déchiré par ce peuple féroce dont tu aiguisas les dents, et qui, ayant appris de toi quelle était sa force, voudra la déployer sur toi-même. Oh! quand je te demande grâce et pitié pour la nation que tu gouvernes, c'est ton salut aussi que j'implore. »

Le regard et les paroles acérées de Wenemare étaient lancés si droit au tyran, qu'il a porté involontairement la main à sa poitrine, comme pour parer un coup de poignard.

« — La nécessité, balbutie Jacque, m'a seule placé sous la pourpre. Je me suis sacrifié à la Flandre en prenant les rênes de l'État. J'aurai fait du bien, Wenemare. Mon règne marquera dans l'histoire. Ce n'est pas le peuple qui me remit la puissance souveraine; ce sont les députés des provinces.....

» — Ils étaient nommés par la fraude, et ne représentaient que le mensonge, interrompt vivement Urbin. Le député, tel que l'a fait l'usurpation et tel qu'il s'est vendu au despotisme, délibère sans méditer, et se décide sans comprendre; il part

en ressort mécanique, et vote en automate exercé; c'est une fabrique législative qui, faisant des institutions à la course, et essayant en vain de placer de l'ordre dans du gâchis et du solennel dans de l'ignoble, se brise en voulant se serrer, puis renverse en croyant construire. Jacque! dis-le-moi franchement, qu'as-tu gagné aux horreurs qui t'ont fait monarque? Oh! tu as perdu à ramper devant la populace, et à gémir sous la couronne, plus de force et de génie qu'il ne t'en aurait fallu, par la route du devoir, pour monter à l'immortalité. Avoue-le : tu as trouvé au fond de tes grandeurs plus d'angoisses que de jouissances. Que d'heures affreuses t'ont accablé! Que de terreurs t'ont assailli! Tu as souffert..... beaucoup!...... et pourquoi? Pour porter le nom de *Reward*, pour avoir un sceptre et des gardes, pour dormir sous

le royal velours!..... Que dis-je! dormir! As-tu pu reposer en paix sur ta couche usurpée?.... Le remords, aux griffes de fer, ne t'a-t-il pas tenu douloureusement éveillé dans les palais ravis au vrai maître?... N'as-tu pas vu parfois, du milieu des ténèbres, resplendir de loin l'étoile vengeresse qui doit un jour sauver le royaume? Il est une justice divine, et son épée est flamboyante. Reward! le droit revient..... Range-toi! »

Le chef a changé de visage. On eût dit qu'aux paroles brûlantes d'Urbin, il avait fait froid dans son cœur.

« — Tu as beau, continue Wenemare, te faire peuple avec la multitude, boutiquier avec le commerçant, militaire avec le soldat, et gentilhomme avec les nobles, toutes ces classes te repoussent: les unes

par l'insouciance et le mépris, les autres par l'indignation et la haine. J'eus autrefois, à ton école, autre opinion, autre langage; ta révolution et ton règne ont dessillé mes yeux à jamais. Je me suis guéri, à ton triomphe, de mes fièvres démocratiques. Où sont les libertés promises? Tu n'en as distribué que des semblans, qui se sont immédiatement fondus dans le despotisme et la servitude. Je t'ai connu heureux naguère; on t'estimait, on te fêtait, ton visage était serein, ton existence était brillante. Que tu es changé aujourd'hui! Ta figure est jaune et sillonnée; ton corps est usé, alourdi. Quand tout afflue au pouvoir du maître, que vient-il au bonheur de l'homme? Tu donnes en vain à tes appuis, en échange d'un peu d'affection et de reconnaissance, une part des trésors que tu dilapides et des honneurs qui te dégradent:

leur intérêt est le seul mobile qui les guide; ce n'est qu'eux, en toi, qu'ils soutiennent. Les lâches, au jour de ta chute, t'écraseront la tête du pied pour courir plus vite, l'encensoir à la main, au devant de ton successeur. Quant aux monarques tes voisins, la peur d'une révolution universelle leur a fait légitimer, en apparence et pour un moment, une révolution particulière; mais ce moment aura son terme. Tu marches entouré de volcans. Arrête! il y a du sang sur ta route. Un pas encore.... et tu es perdu. »

Le Brasseur Roi se leve effrayé. Urbin se jette à ses genoux.

« — Un mot de plus!... un mot!.. le dernier. Me voici à tes pieds, Reward. Écoute, laisse-toi attendrir : ne vends pas ton pays à l'Angleterre; rends le diadême à nos prin-

ces, et je te pardonne tout, mes malheurs, mes crimes, tes fautes, mes remords, Néolie, Bertrade, tout. J'ai juré ta mort, tu le sais : eh bien ! loin d'armer mon poignard, je te défendrai, s'il le faut. J'irai, pieds nus, jusques à Rome, m'y faire relever de mon vœu. J'irai seul, s'il en est besoin, achever ma vie pénitente dans quelque solitude déserte. Rien ne me coûtera sur la terre, ni souffrances, ni châtimens, ni humiliations, ni tortures, pourvu qu'en revanche, à l'écart, je sache mon pays heureux, et toi, grand parmi les plus grands. Génie que saluait ma jeunesse ! allons ! un effort magnanime ! et, aux acclamations de l'Europe, la Flandre reconnaissante se prosternera devant toi comme je le fais en ce moment. Ne peux-tu sourire à ce tableau ? N'as-tu pas une âme, Artevelle ?

» — Laisse-moi, de grâce! dit Jacque; laisse-moi! j'y réfléchirai. Déjà peut-être il n'est plus temps. Ma promesse au roi d'Angleterre.....

» — Peut se rétracter, elle est nulle; qui l'a ratifiée? aucun pouvoir. Le pays t'aura fait la loi. Le pays veut l'ordre et la paix, c'est dire *le roi légitime*.

» — Assez! interrompt le Reward. Lève-toi! je repars pour Gand.

» — Y changeras-tu de plans et de vœux?

» — Je m'y rappellerai tes paroles.

» — Adieu! j'ai rempli un devoir. Mais si tu trompes mon attente, malheur à toi, Jacque Artevelle! mon serment me rejettera de nouveau sur ton passage.... et le fer vengeur à la main. Alors, quand tu me reverras, quand je te dirai : *me voici!* ton arrêt sera prononcé, tout sera fini pour

toi dans ce monde ; tu seras à l'heure suprême. Oh ! ne me fais pas crier : *me voici* ! »

Et Urbin, sorti de la salle, a repris la route de Bruges.

—

XVIII

Le messager du comte de Male a retrouvé Gérard Denys à Bruges, où les députés du choix d'Artevelle appelaient un prince anglais au trône. Le pays flamand, dégradé par le passage de l'usurpation, se

laissait alors passer d'un maître à un autre avec un lâche hébêtement. Les meneurs de la destruction l'avaient tellement deçu et joué depuis son prétendu affranchissement, ils avaient si bien broyé grain à grain les deux pierres angulaires de l'édifice social, la royauté et la religion , que le peuple, à demi éteint, semblait végéter, enchaîné, hors la loi des nations et de l'église.

Gérard Denys a conduit son neveu au milieu des assemblées secrètes, où se préparait avec art le rétablissement de l'autorité légitime. Nobles, magistrats, commerçans, tout repoussait d'un commun accord la domination étrangère.

Peu de jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée d'Urbin à Bruges. Un courrier du gouvernement y apporte des nouvelles d'Ypres. Cette ville, par l'organe de ses députés,

présidés par Jacque lui-même, a suivi l'exemple de Lille, et décerné la couronne au Prince-Noir (1). Le Reward, fier de son triomphe, s'est dirigé vers Oudenarde.

C'en est fait : plus d'illusions ; le fourbe a trompé Wenemare. L'usurpation poursuivra jusqu'au bout sa carrière de forfaitures. Elle se figurera que les attentats se rendent respectables quand ils peuvent se faire immenses ; et, frappée d'aliénation, elle ne verra de chemin praticable pour elle que la route du précipice.

« — Il faut que je te parle à cœur ouvert, dit un matin Denys à Urbin. Le fils de Flandre, séduit par les charmes d'une or-

(1) Voyez tous les historiens.

pheline qu'Hamstède a recueillie chez lui, semble ne plus exister que pour elle. L'amour qui l'aveugle l'endort. Il faut le séparer d'Elberge. As-tu vu cette jeune fille?

» — Oui, à Réthelsée.

» — Qui est-elle?

» — Je ne m'en suis pas informé.

» — On la dit parente d'Hamstède.

» — Je ne lui ai connu qu'une nièce.

» — Ah oui! Néolie : qui est morte. Son oncle, et je le tiens de lui-même, en a acquis la certitude. Mais cette séduisante Elberge....

» — Louis va revoir Marguerite, interrompt Urbin d'un air sombre. La belle princesse de Brabant reprendra ses droits sur son cœur.

» — Est-elle aussi belle qu'Elberge?

» — Oh! je ne veux pas les comparer.

» — Mais tu les connais toutes deux.

» — Qui jamais connut une femme !

» — Marguerite, poursuit Gérard, est arrivée sur les frontières de Flandre à la tête de quelques troupes. Dès que j'en ai eu connaissance, j'ai communiqué par écrit à Bertrade mes craintes sur les séductions de la jeune fille de Réthelsée ; et j'ai engagé la noble veuve à hâter par tous les moyens possibles la réunion de la princesse de Brabant et du fils de Flandre. N'ai-je pas bien fait, Wenemare ? »

L'amant de Néolie s'est troublé.

« — Vous fûtes témoin, reprend-il, des feux naissans du comte de Male. Elberge aime-t-elle le prince ?

» — Belle question ! répond Gérard. Quelle femme ne l'aimerait !

» — Si Elberge eut d'autres amans !.... Si un premier amour !...

» — Je l'ignore. Sa vie m'est totalement inconnue ; mais ce que je puis affirmer, c'est que si elle a eu un premier amour, elle en a maintenant un second, et qu'elle est tout entière au dernier. Quant à nous, tâchons d'y mettre ordre. »

Urbin a soupiré et s'est tu.

Tout est prêt pour le soulèvement de Bruges. Cœur-d'Acier, l'un des capitaines de compagnies franches les plus dévoués à Gérard Denys, est parti en hâte pour Gand. Urbin doit aller l'y rejoindre.

Mais la présence de Louis de Male est indispensable à Bruges pour y lever tout à

coup avec éclat et succès le véritable étendard de l'affranchissement national. Wenemare est député vers lui pour lui porter les prières instantes de ses zélés partisans. Il faut que l'héritier des Nevers apparaisse à la tête des siens. Il est jeune, vaillant et beau : sa personne vaudra une armée.

Urbin, muni d'importantes dépêches, franchit comme un trait les distances. Le temps presse, il vole, il arrive.

Nul ne l'attendait à Réthelsée. Le fidèle messager, redoutant quelque nouvel artifice d'Hamstède, s'est introduit presque furtivement, et sans se faire annoncer, jusque dans l'appartement du comte. Louis de Male y était seul.

« — Prince! lui dit Urbin, la Providence m'a aidé à remplir la mission que

vous m'aviez confiée. La fortune nous est propice. Le Brabant et le Hainault embrassent votre cause: la nation, revenue de sa funeste erreur, se tourne vers ses princes légitimes qu'elle rappelle à son secours. L'heure de la justice a sonné. Vos braves et loyaux défenseurs n'attendent plus à Bruges que vous; voici leurs dépêches : lisez. »

Le comte de Male a coupé le ruban de soie qui servait d'enveloppe à l'importante missive, et auquel était suspendu un grand sceau de cire jaune. Il a lu attentivement l'écrit qui lui était adressé. A peine a-t-il regardé Wenemare. Son accueil est peu amical.

« — Je partirai demain! s'écrie-t-il, en mettant la main sur son glaive; que mes

amis comptent sur moi! Je marcherai moi-même à leur tête.

» — Marguerite de Brabant, reprend le soldat fidèle, ne s'est pas contentée d'envoyer un secours de troupes à son auguste fiancé; elle vient en personne à son aide; et, sublime dans son courage, dévouée aux comtes de Flandre, elle est non-seulement aujourd'hui la plus belle des princesses, mais la plus admirable des femmes.

» — Marguerite!..... en personne!..... à mon aide!.... interrompt en pâlissant le fils de Flandre; c'est imprudemment s'exposer. Pourquoi ne l'avoir pas détournée de cette entreprise périlleuse! Tu aurais dû t'y opposer.

» — En avais-je le droit; mon prince! Lorsque Marguerite cédait à l'impulsion de son noble cœur, était-ce à un soldat obscur

à essayer d'éteindre un enthousiasme sublime. Vous me l'eussiez ordonné que mon dévouement pour vous m'eût peut-être défendu d'obéir. J'admirais, et je me suis tu. »

Un geste d'impatience a trahi le mécontentement intérieur du comte de Male; il s'est mordu les lèvres de dépit. Puis il reprend d'un air ironique :

« —Et la comtesse de Hainault, veut-elle aussi guider son armée? La verrons-nous combattre en personne?

» — La comtesse est épouse et mère. Vous ne lui êtes qu'un allié, tandis que Marguerite.....

» — Il suffit. »

Ces deux mots prononcés d'un ton ferme et rude n'ont point étonné Wenemare : il a lu dans le cœur du prince.

« — Et que devient Jacque Artevelle? dit Louis après une pause.

» — J'ai voulu le voir, et je l'ai vu, répond le messager sans détour. Si j'avais pu le déterminer à rendre volontairement le sceptre à son maître, j'aurais arrêté toute effusion de sang, et cette idée m'avait souri. J'ai fait un appel à son âme: j'ai eu tort, car j'ai échoué. Artevelle, habituellement si verbeux, n'a pas daigné cette fois confier ses pensées à ses lèvres. Cuirassé contre les supplications de la justice et de l'honneur, il n'a laissé échapper de ses yeux et de sa bouche que de l'applicable à toute chose, de l'inaccentué, du vague, rien de senti ni d'ébranlé, rien d'un cœur allant à un cœur. Il m'a repoussé, moi qui lui tendais une main de salut!..... Que sa destinée s'accomplisse!

» — Le misérable! dit Louis. Insolent

devant le pays! devant l'étranger à plat ventre! Urbin, un bouclier et des armes; il faut qu'on nous voie en présence, et que la Flandre nous compare!

» — Demain vous partirez : à quelle heure? »

L'héritier des rois s'est levé. Son agitation s'est accrue. Sa langue, embarrassée, frémissante, semblait craindre de laisser échapper d'imprudens aveux. Il prend la main de Wenemare.

« — Dois-tu me suivre?

» — Non, mon prince.

» — Pourquoi?

» — La capitale m'appelle. Le grand coup, le coup mortel et décisif, doit frapper l'usurpateur sur le théâtre même de ses triomphes. C'est à Gand que la vengeance céleste s'appesantira sur le crime,

et je suis l'instrument qu'elle a choisi pour l'exécution de ses arrêts. Oui, je le suis, c'est écrit là-haut. Il y a eu serment solennel, serment ratifié cette fois. J'ai déjà vu de loin dans ma pensée Artevelle déchiré par la populace, Artevelle effaré, sanglant..... Je voyais des chairs en lambeaux, des mains jointes, des os brisés; et, pendant l'horrible spectacle, une voix implacable, une voix de meurtre et de malédiction, me criait : *Urbin! tu seras là!*

» — Mais, répond Louis alarmé, ta vie.....

» — Ah! que m'importe ma vie! Elle a eu la pitié, et je lui en sais gré, de m'inspirer pour elle aversion et dégoût. Il est des destinées, marquées à part, pour aller vite et finir jeunes. Quand vous serez au trône, mon prince, ma tâche sera accomplie.

» — Pas de sombres pressentimens! réplique le comte attendri. Tu m'es cher, Urbin, tu le sais. Quand on a pu dire: *J'ai un ami!* qu'il doit être affreux ce mot: *Je l'ai eu!*..... Écoute: je m'étais promis de te cacher ici mes secrètes intentions, de t'accueillir avec froideur; mais ton puissant aspect me désarme; ta voix touchante me domine. Oh! si je perdais mon frère d'armes, s'il venait à mourir pour moi, que je n'aie pas du moins à me reprocher envers lui un instant de dissimulation! J'aime Elberge, je te l'ai dit. Eh bien! ce soir même.... en secret.... Wenemare, ici, je l'épouse. »

Urbin recule épouvanté.

« — Terre et ciel! Que viens-je d'entendre!...... Elberge!...... Vous l'épouseriez?

» — Rien ne saurait y mettre obstacle, répond Louis d'une voix ferme. C'est chose promise et conclue. L'autel est préparé pour l'hymen. »

Wenemare pousse un cri lamentable, un cri semblable à celui du condamné des siècles modernes, qu'un bourreau marque du fer rouge. Il veut marcher, la force lui manque; il veut parler, sa bouche se serre. Son attitude avait l'immobilité du désespoir et la solennité de l'horreur.

« — Il nous faut, continue le prince, plusieurs témoins à la chapelle. Tu seras le mien.

» — Le vôtre! jamais. Ce mariage!.... il est impossible. »

Le comte de Male regardait Urbin avec une anxiété croissante.

« — Ami cruel! s'est-il écrié; tu me

traîneras donc toujours de mystères en mystères, de terreurs en terreurs, de supplices en supplices! C'est un poignard vivant qu'un tel frère! Forcené! tue-moi encore; et cette fois ne me manque plus: mets de l'humanité dans ta rage! »

Wenemare, debout, hors de lui, a serré convulsivement sa tête comme pour y retenir sa raison. Le bruit de sa respiration entrecoupée portait à son oreille un son étrange et de noirs présages. Son âme abattue cherche en vain à se raidir contre l'épreuve.

« — Exécrable destinée! reprend-il. Je pourrais d'un mot déchirer le voile, justifier ma conduite, et il faut que je me taise! Mon prince, votre œil m'examine: vous me trouvez horrible, insensé: mes traits, n'est-ce pas? vous effraient! Hélas!

c'est que le ciel n'a pas mesuré mon courage à ma souffrance, c'est que j'approche de ma fin. Amour, amitié, vaillance, gloire, tout cela sera bientôt effacé de ma vie orageuse de vingt-cinq ans, et jeté au vent comme la feuille sèche des hivers. Tant mieux! juge suprême, merci! Je n'ai plus en moi de quoi me débattre avec violence, soit pour vivre, soit pour mourir. Je ne tenterais aucun effort, ni pour souffrir un jour de moins, ni pour m'éteindre une heure plus tard. Vous m'avez aimé, dites-vous! oh! s'il est vrai, ayez foi à mes dernières paroles : on ne ment pas un pied dans la tombe.

« — Parle! dit le prince accablé. Quand je te vois... quand tu es là... je ne sais plus où en est mon cœur avec l'amour et l'amitié. Tu désordonnes tout mon être. »

Urbin a redressé sa poitrine; un vague espoir l'a ranimé.

« — Je vais..... c'est mon devoir, fils de Flandre !... enfoncer la mort dans votre âme. Elberge !... elle est belle sans doute... je conçois qu'on ait pu l'aimer.... Vous n'avez qu'à étendre la main pour dire : *Elle est à moi.* Eh bien ! prince ! je le déclare, Elberge ne peut être à vous.

» — Tu mens ! crie le comte en fureur. Sors d'ici !

» — Un instant encore ! »

Urbin a joint ses mains suppliantes.

« — Nous allons bientôt, reprend-il, être séparés pour toujours. Les mots que vous venez de m'adresser sont des mots d'insulte et de sang ; je les accepte, le front bas, comme dégradation solennelle. J'ai mérité l'humiliation et l'opprobre, il faut

que mes crimes s'expient. Cherchez encore dans vos pensées quelque flétrissure nouvelle à me jeter en guise d'adieu : je m'interdirai le murmure, je subirai tout en silence. »

Ses dents étaient contractées; ses lèvres blanches tremblaient comme s'agitent des herbes mortes au souffle de la bise. Le fils des rois lui tend la main.

« — J'ai eu tort. Pardon, Wenemare! »

Et il a détourné la tête.

« — Louis! dit Urbin attendri; laissez-moi.... par pitié pour vous.... laissez-moi vous parler d'Elberge!

» — Non, répond le comte de Male, à moins que tu n'aies quelque secret à me révéler qui puisse anéantir ma flamme. L'orpheline de Réthelsée serait-elle indigne

de moi? Connaîtrais-tu sa vie passée?..... Franchise et vérité, ou vas-t'en! »

Wenemare se frappe le front.

« — Adieu, mon prince! adieu pour jamais! »

Il s'éloignait; Louis s'y oppose.

« — Pourquoi ce mot : *jamais?* L'avenir.....

» — Mon avenir! interrompt Urbin; c'était vous, vous seul ici-bas : je n'ai nulle ambition à l'âme, et nulle femme dans le cœur; votre gloire, votre bonheur, voilà les uniques pensées qui m'attachaient à l'existence : vous les faites fuir devant moi, laissez-moi fuir aussi devant elles.

» — Reste! je le veux et l'ordonne! Le trépas est peut-être à Gand.

» — Urbin n'y courra que plus vite. »

La porte s'ouvre.... Qui se présente? l'orpheline de Réthelsée. Son costume gracieux est celui des jeunes vierges qu'attend le prêtre au pied des autels pour la cérémonie nuptiale. Des dentelles, des fleurs, des pierreries... Elberge était éblouissante.

Elle s'avance d'un pas timide. Sur son front à demi baissé, se confondaient l'innocence et la coquetterie, l'inquiétude et la confiance, la pudeur et la volupté. C'était un merveilleux assemblage de séductions indéfinies : cela étourdissait la raison. On eût dit, en regardant cette beauté fatale, qu'elle tirait à la fois son charme des ombres magiques de la terre, et des clartés pures du ciel.

« — Regarde-la! murmure Louis.

» — Je la vois, répond Wenemare.

» — Qu'oseras-tu encore me dire?

» — Les mêmes paroles : *Point d'hymen !*

» — Elberge ! entendez-vous cet homme ? Qu'a-t-il dans sa pensée contre nous ? Pourquoi vous poursuit-il de sa haine ? »

L'orpheline a souri avec effort. Quelque chose de douloureux et d'amer s'empreint dans sa réponse évasive.

« — Je ne suis point née sous la pourpre : il me croit indigne de vous. »

Louis s'est tourné vers Urbin.

« — Est-ce-là ta pensée ?

» — Non, mon prince. »

Le soldat s'approche d'Elberge.

« — Madame, il est le fils de nos rois, lui dit-il d'un ton solennel. Vous, l'épouser !... est-ce possible ? Songez que Dieu là-haut nous regarde. N'est-il ici que moi de coupable ? »

L'orpheline se croit perdue. Le désordre est dans ses esprits. Elle s'élance vers le prince; et, se pressant contre son sein, elle s'entoure de ses bras.

« — Sauvez-moi, j'ai peur ! » s'écrie-t-elle.

Et ses membres étaient tremblans; son œil était fixe et hagard.

« — Mon Elberge ! ma douce amie ! répond le passionné jeune homme ; ne crains rien, je suis là, je t'aime. Que me font les divagations de cet insensé ! que peut sa haine contre toi ! Tu seras dès ce soir mon épouse, malgré le monde entier, malgré lui. Entends-tu, Urbin? *mon épouse !* elle est déjà parée pour la fête. O Elberge ! que tu es belle ! et ce roc, hérissé de dards, ose se dresser entre nous ! Loin d'ici ce cœur de sépulcre ! Il a les amours en horreur !

vengeons la jeunesse et l'amour, en lui offrant le spectacle des délices du sentiment! Que nos transports soient son martyre! Je suis ton amant, ton époux. Dis-moi : *Louis! je t'aime :* il écoute. Dis-le cent fois ; et moi, devant lui... je répondrai : *Elberge! je t'aime.* »

La nièce d'Hamstède, presque défaillante entre les bras du beau prince de Flandre, ne repousse point ses caresses. Elle obéit machinalement au protecteur qu'elle a imploré ; et, sans bien comprendre ses paroles, elle balbutie tout bas : *Je t'aime.*

Urbin, témoin muet de la scène, était brûlé comme en enfer. Ce qu'il éprouvait en ce moment, c'était une de ces fièvres du sang où l'on entend des mots qui n'ont jamais été d'aucune langue, et où l'on voit ce qui n'est ni ne sera. Rien ne se reflétait

cependant sur sa figure, ni douleur, ni dédain, ni rage. C'était calme.... C'était affreux.

Bien que l'amour, en sa fougue exclusive, pousse l'indifférence jusqu'à la férocité pour tout ce qui s'agite hors de sa sphère, néanmoins le comte de Male s'est senti saisi de pitié pour l'état horrible de Wenemare, inexplicable à sa raison. Il suspend avec effroi les brûlantes démonstrations de la tendresse devant le froid silence du désespoir. Il n'ose continuer la torture.

« — Urbin ! dit-il d'un ton bref et saccadé, tu souffres ; moi aussi : finissons. Plus de tromperies entre nous : tu as beau affecter la tranquillité, et moi feindre le bonheur, nous sommes tous deux au supplice. Ne reste plus ici, pars pour Gand ;

mais garde-toi d'exposer tes jours : mon frère d'armes m'est nécessaire. Pars, j'y consens ; mais promets-moi.... »

Le fougueux soldat l'interrompt. Les derniers mots du prince, le réveillant de sa torpeur, se sont croisés avec sa pensée comme deux fers rivaux en présence.

« — *Promettre encore !* répète-t-il avec violence ; non, non, plus de folles promesses. Vous venez de toucher l'infernale plaie sous laquelle se tord et se débat ma funeste existence. *Promettre !* ah ! c'est pour avoir fait des promesses que j'ai tout perdu dans ce monde : repos et vertu, âme et corps. Jadis, c'est pour avoir fait des promesses que mon poignard vous a frappé ; aujourd'hui, c'est pour avoir fait des promesses que je vous laisse épouser cette femme ; demain, c'est pour avoir

fait des promesses que, à Gand, j'aurai un meurtre à commettre. *Promettre encore!* Oh non! c'est assez : à moins pourtant que je ne jure....

» — Ne jure plus! je te le défends, interrompt Louis terrifié; il n'y a que mort dans tes promesses. Non, mon frère, non, mon ami, plus de sermens! je t'en conjure. »

Un bruit extraordinaire et confus retentit soudain au dehors; le hennissement des chevaux s'y mêle au cliquetis des armes. Un des serviteurs de Hamstède accourt vers Louis à la hâte.

« — Monseigneur! la princesse de Brabant!

» — Marguerite! s'écrie le comte.

» — Marguerite! a répété douloureu-

sement Elberge; elle et Urbin! je suis perdue! »

Le fils de Flandre, se levant avec précipitation, s'est dirigé vers la fenêtre. Sa perplexité va croissant. Il a entendu le cri lamentable de sa bien aimée; il revient droit à Wenemare.

« — Ceci est un coup préparé, lui dit-il d'un accent lugubre : me prenez-vous pour votre dupe? Marguerite a été instruite par vous de ma tendresse pour Elberge; vous vous êtes entendu avec elle; le mot et l'heure étaient donnés. Oui, je suis joué, je le vois. Mais pense-t-on que, malgré moi, l'on puisse essayer impunément de me plier sous un joug quelconque! Et de quel droit prétendriez-vous fouler mes sentimens à vos pieds, comme on le fait de choses immondes! Me veut-on mettre à la

lisière ! L'enfant prouvera qu'il est homme. Marguerite aura plus d'une fois à se repentir de son inconvenante démarche. Un guerrier à la conquête d'une femme : cela se conçoit, c'est dans l'ordre; mais une femme en quête d'un époux ! c'est honteux, c'est hors de coutume. Qu'elle entre ! appelez-la, je l'attends. Plus on veut ta ruine, Elberge ! et plus on accroît mon amour. Je la hais, cette Marguerite. Le moment sera décisif : que tout s'y explique et s'y juge! »

Elberge se lève égarée.

« — Je veux sortir d'ici ! s'écrie-t-elle, point d'explications, point de juges. Par pitié ! laissez-moi sortir ! »

Mais Wenemare a saisi sa main. Sa voix est âpre et laconique.

« — Non; vous resterez, répond-il. »

Et il l'a retenue avec force.

« — Pourquoi?.... dans quel but?.... que veut-on?... reprend l'orpheline égarée. Marguerite vient, laissez-moi. Je veux fuir.... ma tête se perd. Oh! ce serait une scène horrible! Grâce! grâce! ouvrez-moi la porte! »

Elle était tombée à genoux. Elle étend ses bras supplians. Louis s'élance et la relève.

« — Toi à mes pieds!.... toi l'œil en pleurs! Non, le front haut, le maintien fier. L'abaissement te convient-il! S'il y a quelqu'un ici qui doive s'épouvanter d'avance des paroles qui vont retentir, ce n'est pas toi : monte à ta place. Reçois Marguerite en femme de roi! Tu es la princesse de Flandre. »

Le tumulte augmente au-dehors. Wene-

marc a fait quelques pas vers une des salles voisines : Louis le retient à son tour.

« — Ni vous non plus! a-t-il repris; ne bougez pas! »

Urbin obéit.

Le prince est resté quelques instans plongé dans une méditation pleine d'anxiété; puis, secouant sa blonde chevelure avec un air franc et décidé, il interroge ainsi Wenemare :

« — Que vient faire ici Marguerite?

» — Vous secourir et vous défendre.

» — Pas autre chose?

» — Je l'ignore.

» — Lui aurais-tu parlé d'Elberge?

» — Ce n'était pas là ma mission.

» — Aurais-tu trompé ma confiance? As-tu vraiment juré la perte de celle que

j'aime? N'es-tu qu'un perfide et qu'un traître? »

Le farouche soldat s'est tu.

« — Parle! au nom du ciel! continue le fils de Flandre avec une émotion profonde. Hâte-toi; ne me laisse pas dans cette incertitude odieuse! elle pourrait être funeste à tous, à Marguerite, à toi, au royaume. Hélas! mon aveugle amitié pour toi ne demande encore qu'à être abusée. Réponds-moi quelque chose, Urbin! fût-ce une imposture! réponds!

» — Je vous l'affirme sur l'honneur, dit Wenemare avec une froide dignité: je n'ai pas prononcé une seule fois le nom d'Elberge devant la princesse de Brabant. Si votre amour lui est connu, ce n'est pas par moi.... La voici. »

Marguerite, entourée de chevaliers et de

gardes, est à la porte de la salle. Son maintien est majestueux. Elle a congédié d'un geste sa valeureuse escorte ; et Bertrade seule est demeurée auprès d'elle.

Le comte de Male avait oublié dans les tribulations de l'exil sa noble et belle fiancée : il reste interdit à sa vue. L'éclat imposant qui l'entourait l'a frappé d'admiration. La charmante tête de Marguerite, gracieusement penchée comme celle de la déité chasseresse des temps antiques, semblait lasse de la puissance, et désireuse de la solitude. Son œil était brillant et triste. Ses pieds délicats, ses mains effilées, la souplesse de ses membres, le goût de sa parure, son abandon et sa pâleur, tout portait en elle cette empreinte de beauté élégante et supérieure qui n'appartient généralement qu'aux hautes classes de la société.

Elberge a regardé Marguerite, et les deux femmes ont pâli.

« — Puissante dame! dit le prince, comment vous exprimer ma reconnaissance!.... Quoi! vous-même, hors du sol natal, exposer pour moi votre vie! Tant de bontés me rendent confus : je ne les avais pas méritées.

» — Votre cause est celle des rois, a balbutié Marguerite. Les liens unissant nos familles..... »

Elle n'a pu continuer. Ses regards attachés sur Elberge avaient percé plus d'un mystère. Les vêtemens de la nièce d'Hamstède étaient ceux d'une mariée. Louis, troublé, se trahissait. La princesse, le cœur glacé, s'appuie en tremblant sur Bertrade.

Tromper n'est plus chose possible. Le fils de Flandre a pensé qu'en pareille cir-

constance, il était plus digne de lui de s'expliquer avec rudesse que de feindre avec perfidie. Il fait asseoir sa fiancée. Il lui adresse ces paroles :

« — Vous avez une âme magnanime : je serais un monstre à mes propres yeux si je ne vous éclairais à l'instant sur moi, sur Elberge, et sur vous. Me pardonnerez-vous, Marguerite? je vous ai oubliée, trahie ; je n'étais pas digne de votre amour. Une autre.... ici même, ce soir.... une autre sera mon épouse! »

A cet aveu sincère, mais brusque, la princesse a paru près de défaillir. Sa nature faible et languissante n'avait aucune défense à opposer contre le coup inattendu. L'humiliation était complète. Ses pensées se heurtent et se mêlent dans son esprit. Une lueur rougeâtre a passé sur sa vue. Des sons

aigus tintent à son oreille. Elle est sans parole et sans larmes.

Louis s'est jeté à ses pieds.

« — Marguerite ! s'écrie-t-il, première compagne de ma jeunesse ! comment ai-je pu ne pas vous conserver ma foi !... Je vous regarde et ne me comprends pas. Vous, si ravissante, si pure ! et j'ai porté ailleurs mon amour !... J'étais fou, je suis sans excuse ; mais, malheureux ! que vous dirai-je ! Elle est bien belle aussi, mon Elberge ; et puis, vous étiez loin de moi... Je n'ai que dix-huit ans, Marguerite. Ah ! du moins vous serez ma sœur ! ma vie entière vous sera consacrée. Acceptez le frère, l'ami. Hélas ! je sens au fond de mon cœur un regret que je ne puis approfondir sans courir le risque d'un double remords. Compassion pour moi, Marguerite ! »

La veuve d'Everghem s'approche; et, relevant le comte de Male :

« — Je suis Bertrade, lui dit-elle. »

Ces simples mots, en ce moment, ont comme étendu autour d'elle un cercle de respect et de crainte. Urbin, à l'écart, droit et pâle, semble un roc taillé en statue.

La veuve a repris d'un ton grave :

« — Votre future épouse! où est-elle?

» — La voici, dit le fils des rois.

» — Vous appelez cette femme *Elberge?* »

La nièce d'Hamstède, à cette question, s'est sentie saisie de vertiges, comme l'aéronaute dont le ballon s'est crevé dans les airs, et pour qui les champs de l'espace ne sont plus que des gouffres tourbillonnans, où la mort est avant le fond. Un cri sourd part de sa poitrine. Elle se lève à moitié folle; et, tendant les bras au hasard :

« — Laissez-moi sortir ! » s'écrie-t-elle.

Bertrade a fermé le passage.

« — Comte de Male ! reprend-elle, cette femme eut un autre nom.

» — Lequel ?

» — Néolie.

» — *Néolie !* Quoi ! l'amante de Wenemare !....

» — Elle a encore été autre chose ; la proïe de Philippe Artevelle.

» — O horreur ! monstruosité !... Urbin ! Urbin ! dit-elle vrai ? »

Point de réponse, pas un geste.

« — Grand Dieu ! s'écrie le prince accablé, je me souviens de la forêt....... d'Urbin se roulant à mes pieds...., je le vois, je l'entends encore.... La concubine d'Artevelle ! et j'allais en faire ma femme ! Quoi ! Urbin !.... elle ! si coupable !......

» — Regardez-la ! dit Wenemare.

» — Oh ! je la vois, répond Louis. »

Et tous deux, en prononçant ces mots, se rappelaient l'accent que, l'instant d'auparavant, ils avaient pris, là même, chacun, en se les adressant l'un à l'autre. C'était, pour la malheureuse orpheline, comme un double écho de la foudre.

« — Et moi, neuf et crédule, auprès d'elle, se disait le prince atterré, j'épuisais mon âme à l'aimer ! »

Urbin demeurait immobile.

Néolie, retombée presque mourante sur un siége, confirmait, par l'expression de sa figure, les révélations de Bertrade. Marguerite, oubliant ses propres souffrances, et poussée par un mouvement involontaire de commisération, a voulu lui porter secours.

« — Non, non, lui dit la nièce d'Hamstède : je n'ai nul besoin d'assistance. J'accepterais sa pitié, à lui; mais la vôtre! je la repousse. »

Elle a retrouvé quelques forces; et, se dirigeant vers Bertrade, elle a pris sa main dans les siennes.

« — Vous avez bien fait, reprend-elle, j'ai souffert qu'il m'offrît son cœur, j'ai mérité l'affreux châtiment. Moi! sa femme!... un bonheur si grand!... cela ne pouvait advenir. Je l'ai trompé, ce noble prince. Oui; mais je m'abusais moi-même. Lui, persuadé que j'étais sans tache, il ne m'adressait aucune question sur ma vie; et moi! n'osant me flétrir de ma propre bouche, il me semblait que son amour naïf et pur me ramenait à l'innocence. Et puis je me rappelais la chapelle où, quand je révélai mes malheurs, on m'écrasa sur

le pavé. Risquer l'épreuve de nouveau, était-ce une chose possible? O Bertrade! quel jour de honte! il ne me reste qu'à mourir. Le monde et ses lois me réprouvent; mais vous, sainte fille du ciel! n'abandonnez pas la coupable! Si j'ai encore des heures à vivre, priez, priez pour moi ici-bas! Que Dieu et Louis me pardonnent! »

Son attitude était suppliante.

Un bras l'a tout à coup saisie. Une voix farouche, celle d'Urbin, porte ces mots à son oreille :

« — *Que Dieu et Louis te pardonnent!* Ils le pourront peut-être : ainsi soit. Mais moi!... Oublies-tu que j'existe?

» — Vous oublier! répond Néolie. Oh! non! je sens encore ma dépouille inanimée

rouler sous le pied de Wenemare.... qui lui criait : *Morte ! tant mieux !* »

Urbin se redresse égaré. Son rire a l'apparence d'un râle. Il a fait un bond en arrière ; puis, à travers un grincement de dents, il jette ces dernières paroles :

« — ADIEU TOUS ! »

Et il s'est enfui.

« — Marguerite ! dit le comte de Male d'une voix lente et sépulcrale, on m'attend à Bruges.

» — Partons.

» — Quoi ! répond Louis, interrogeant son auguste fiancée, vous pourriez oublier mes erreurs ? Vous daigneriez m'absoudre et me suivre ? oh ! dites-moi !.....

» — Ailleurs, pas ici, répond-elle.

N'avez-vous pas aimé Elberge? Point de barbarie : elle est là. »

L'orpheline, suffoquée par les larmes, était sur le sein de Bertrade, qui, lui ayant ouvert ses bras, cherchait à ranimer son courage. Le fils des rois détourne les yeux. Il sortait : Néolie l'arrête.

Elle est à genoux devant lui.

« — Un seul mot! dit l'infortunée. Philippe Artevelle m'avait conduite à l'église, et je me croyais son épouse ; mais un faux prêtre était à l'autel. Je suis une femme flétrie, je ne fus point une prostituée. Oh ! ce n'est point pour me relever à vos yeux, Louis ! ni pour réveiller une passion éteinte que je vous adresse ce langage : non, vous voudriez, si cela était possible, me rendre votre cœur, que j'aurais maintenant horreur d'être aimée. Je ne suis plus qu'un

rebut de la terre, et je veux m'envelopper de mes flétrissures pour m'isoler à jamais des hommes. Mais la pauvre créature, tombée en un instant du sommet des félicités au dernier degré des misères, ne mérite-t-elle pas un geste de pitié, un regard de consolation !... Elle est là, délaissée, en pleurs, le front courbé sur la poussière, et, pour ajouter à ses tortures, dans ses vêtemens d'amour et d'hymen. Un mot ! ne fût-ce qu'un soupir !.... mais rien.... rien.... c'est pis que la mort. »

Sa tête se penche.... elle tombe. Le ciel a suspendu ses douleurs.

XIX

L'excès de la souffrance, comme celui de la joie, est chose trop violente pour être durable. Le cœur de l'homme, assez fort pour aller aux extrêmes, mais trop faible pour y rester, ne peut supporter qu'une certaine

mesure de jouissance et de désespoir. Néolie, plus calme en reprenant ses sens, a vu Bertrade à ses côtés.

« — Et le prince? murmure-t-elle.

» — Il est parti.

» — Et Marguerite?

» — Ils ont pris la route de Bruges.

» — Les suivrez-vous?

» — J'attends votre oncle. Je ne pouvais vous laisser seule.

» — Les cruels!...... Ne parlons plus d'eux. Vous, vous m'avez plainte, Bertrade!

» — Je vous plains encore, pauvre fille!

» — C'est vous pourtant qui m'avez perdue!.... c'est vous!.... Des reproches! pardon! Vous êtes émue, cachez-le moi: je ne voudrais plus répandre de larmes.

Après m'avoir fait tant de mal, Bertrade! vous me faites du bien. Mais eux!.... où était donc leur cœur? Ils m'ont vu pleurer d'un œil sec. J'étais, je crois, à terre, mourante. Son pied m'a-t-il aussi repoussée?

» — Il vous a relevée dans ses bras.

» — Dans ses bras!

» — *Ne parlons plus d'eux* : vous l'avez dit vous-même.

» — C'est vrai. Qui donc l'a forcé de partir?

» — Moi.

» — Vous !

» — C'était son devoir.

» — Toujours un devoir contre moi!... et vous toujours là pour ma perte !... Dieu ! je respecte cette femme; elle a eu raison, je le sens : j'en conviens; que veut-on de plus! Faut-il encore que je la remercie! »

Son sourire était déformé ; son ironie n'avait rien d'âcre. Elle a poussé un gémissement plaintif; puis, changeant brusquement de ton :

« — Où est mon oncle? reprend-elle.

» — Il n'est pas de retour encore.

» — Ah oui ! continue l'orpheline, retombée dans ses souvenirs, et d'un son de voix déchirant ; il était parti ce matin pour les apprêts du mariage. Il va me rapporter des parures. Des parures ! je n'en veux qu'une : celle de la tombe, un suaire.

» — Lorsqu'il reviendra, dit Bertrade, je partirai sans qu'il me voie. Proscrite ici, je suis sans défense ; et votre oncle....

» — J'entends ses pas. »

Bertrade a quitté Néolie. Quelques guerriers l'attendaient à peu de distance de Réthelsée. Elle a rejoint le comte de Male.

—

Hamstède est auprès de sa nièce. Il vient d'apprendre les événemens qui se sont succédé en son absence, et son irritation ne saurait se peindre. Il a vu crouler en un instant le palais de gloire et de puissance élevé par son intrigue et ses artifices. « *Néolie, princesse de Flandre* : » Il s'était répété vingt fois avec orgueil ces paroles enivrantes; et, c'en est fait à tout jamais! plus de couronne pour sa nièce!

Il marche à grands pas dans la salle. Oh! comme il hait aujourd'hui ce Louis qu'il adorait hier!.... Ses yeux brûlent, sa bouche écume.

« — Qu'il périsse! » murmure-t-il.

Et cette hideuse pensée, ce fruit de sa rage, loin de se dessécher dans son cerveau, s'y agrandit, s'y développe, et, dans un

avenir rapproché, s'y montre comme un fait accompli.

« — Oui, qu'il périsse! a-t-il répété; et puissent les démons se charger de son âme, la seule chose en lui que la vengeance humaine ne puisse anéantir! Sais-tu ce que je te dis, Néolie? Songes-tu encore à ce traître?

» — Moi! dit lentement l'orpheline: je ne songe plus, je ne sais plus. De qui parliez-vous?

» — Du comte de Male. Il faut qu'il meure.

» — Lui! pourquoi?

» — Tu l'as aimé! continue Hamstède sans remarquer l'égarement de sa nièce. Eh bien! jette ton amour dans ma vengeance pour qu'elle soit plus complète. Je lis ton désespoir sur tes traits: qu'il y reste empreint devant moi comme un flam-

beau pour éclairer ma rage. Le fils de Flandre se croit au moment du triomphe; qu'il tombe sous le fer de la haine! Puis, gisant sur la poussière, quand il étendra les bras pour appeler au secours, qu'il entende le rire des furies lui répondre du fond des enfers, et qu'il s'éveille réprouvé! M'entends-tu?

» — J'écoutais, mon oncle. »

Et l'infortunée, séparant ses longs cheveux sur son front, redresse la tête et sourit. Tout bruissait autour d'elle, même ses propres paroles, comme un choc de vents et de vagues sur le bord d'une mer houleuse; il n'y avait là ni mots, ni accens.

« — L'aimerais-tu toujours? dit Hamstède.

» — Je ne sais, répond Néolie. Faites-lui la même question. Mais non... je me sou-

viens... il est parti. C'est Marguerite qui l'emmène, Marguerite, princesse de Brabant; l'avez-vous vue, mon oncle? elle est belle: beaucoup plus que moi, n'est-ce pas? il m'avait pourtant préférée. »

Son air était indéfinissable; le timbre de sa voix était clair et sec. Hamstède cherchait vainement en elle une corde qu'il pût faire résonner; pas un écho ne lui répondait. Caresses, fureur, raison, prières, tout échouait contre ce désespoir ras et glacé, sur lequel il n'y avait aucune prise, et qui, ne faisant nulle résistance, ne permettait aucun succès.

Une idée brûlante a tout à coup traversé son âme, comme un stylet perce une poitrine.

« — Je n'ai plus personne qui m'aime, dit-elle d'une voix sépulcrale : je n'étais

plus Néolie, je ne suis plus Elberge : ai-je un nom quelconque aujourd'hui? »

Son visage était impassible. Ses divagations continuent :

« — N'ai-je pas entendu une voix... qui disait ici tout à l'heure : *la concubine d'Artevelle?* O mensonge! horrible mensonge! N'est-il pas vrai, mon oncle?... Et Urbin! Oh! celui-là, c'est pire encore; il m'a frappée du pied comme on écrase une vipère. Quels souvenirs de feux! et j'y vis! Il m'eût fallu cependant, à moi, née avec une âme douce et tendre, une destinée de calme, de vertu, de silence et d'amour. Qu'ai-je eu au lieu de tout cela? dégradation, tempêtes et crimes. Eh bien! vous le voyez, on s'y fait; je n'ai perdu ni forces, ni grâces; j'ai conservé attraits et jeunesse. Regardez! je suis encore belle. »

Et elle riait en elle-même; et l'insupportable clarté de son regard fixe épouvantait le vieil Hamstède.

Il sent l'inutilité de ses efforts sur la raison troublée de sa nièce. Il ouvre une croisée, il suffoque. Une troupe de cavaliers, franchissant les barrières de Réthelsée, se dirigeait vers sa demeure; il en a reconnu le chef. Un cri de surprise lui échappe.

« — Néolie!... Philippe Artevelle! »

Ce nom a arraché l'orpheline aux fascinations fiévreuses qui, déployant dans son cerveau les plus bizarres fantasmagories, couraient devant son intelligence comme de funèbres nuées. Peu d'instans se sont écoulés: le fils du Reward est près d'elle.

Le vieillard les a laissés seuls; mais il n'est pas loin, il écoute.

« — Néolie! dit Philippe Artevelle, je

suis bien coupable envers vous; me justifier serait impossible. Je vous ai lâchement trompée, je suis indigne de pardon; mais il est des crimes qui peuvent se réparer, et le mien sera de ce nombre. »

L'orpheline, enfoncée dans un vaste siége, et la tête cachée entre ses mains, a fait un geste de surprise. Le fils du Brasseur Roi continue :

« — Je n'ai aimé que vous sur la terre. La volonté paternelle a pu seule me pousser à la fatale déception dont je vous ai rendue victime. Vous m'avez fui avec horreur en découvrant la vérité: vous aviez raison, Néolie! Mais aujourd'hui les temps sont changés. Le sceptre échappe aux mains de mon père; les alliances souveraines qu'il avait ambitionnées pour moi sont des rêves évanouis, et la liberté m'est rendue. Me

voici donc encore à vos pieds. Je ne vous offre point un diadème et des provinces, mais un dévouement véritable et une affection épurée. Vous porterez le nom d'Artevelle: il sera célèbre dans l'histoire. Filleul de la reine Philippine, j'ai un appui et des trésors en Angleterre (1); vous n'aurez nul revers à craindre; et peu de femmes sur la terre auront un plus haut rang que la mienne. »

Néolie n'a rien répondu; mais cette fois elle a compris.

« — Objet de mes premières amours! reprend-il avec passion: reviens à moi! reviens au bonheur! Oh! je t'entourerai désormais de toutes les délices de la vie! Je

(1) La reine d'Angleterre avait tenu sur les fonts de baptême Philippe Artevelle, fils de Jacque. — *Gand sous Philippe Artevelle*, par Auguste Voisin, p. 31.

te rendrai divin le présent pour me faire absoudre du passé! Pardonneras-tu, Néolie?»

La nièce d'Hamstède a passé sa main dans les anneaux de sa chevelure ; et, l'œil agrandi par la peur de son propre langage, elle lui répond en ces termes :

« — Voyez ma parure, Philippe! J'allais me marier ce soir même, et avec le comte de Flandre. Je ne veux plus abuser personne ; je dirai tout : j'aimais le prince. Oh! je l'aimais avec passion ; son âme était si belle et si pure, son humeur si calme et si douce! Il ne m'a, lui, ni trompée, ni avilie. Chez lui nul poignard, nul faux prêtre. On lui avait caché mes infortunes... On l'a tout à coup éclairé : il m'a connue... il s'est enfui. Je suis restée seule, flétrie, à demi folle, presque morte. Que feriez-vous d'une pareille compagne? Elle a votre père en hor-

reur, elle a votre nom en mépris ; les fortunes honteuses l'indignent. Ne ramassez pas dans les humiliations où elle est tombée, une femme dont le cœur vous repousse. Elle n'a été qu'à vous, il est vrai ; mais elle n'en est pas moins déchue, rejetée ; et, du fond de sa bassesse, cette chose misérable qui s'est séparée de vous, frémirait de descendre encore, en retournant au fils d'Artevelle. Que dites-vous de cela, Philippe ? »

Il y avait dans son accent et ses paroles autant d'effroi que d'ironie, autant de calme que de démence. Philippe tombe à ses genoux.

« — Infortunée ! s'écrie-t-il ; si ce n'était un élan de l'amour qui me ramenait à toi, ce serait une loi du devoir. C'est moi qui t'ai précipitée où tu es : je te prends telle que je te retrouve. Tu me redoutes, je le

conçois; mais tu m'aimeras, j'oserais l'affirmer; je te rendrai la vie si heureuse! Allons! que tes bras s'ouvrent pour moi! ils m'ont serré jadis sur ton cœur! Néolie! rends-moi mes beaux jours.

» — Près de moi, répond gravement l'orpheline, il n'est plus de beaux jours possibles. Levez-vous, messire Artevelle! placez vos joies, vos regrets et vos espérances, partout où vous voudrez, mais pas chez moi: elles y mourraient dépaysées. Des pleurs coulant à mes pieds, des bras supplians levés vers moi, des paroles d'amour jetées à mes pensées de mort, tout ce deuil bruyant m'importune. »

Philippe demeure atteré. Il lui semblait que la beauté de Néolie resplendissait d'une nouvelle lumière, bien qu'elle ne brillât plus pour lui.

« — C'est moi, barbare que je suis ! reprend-il ; c'est moi qui l'ai plongée dans cet état de morne égarement et de sauvage apathie ! Elle, autrefois si douce et si tendre, la voilà farouche, implacable ! C'est mon ouvrage à moi, misérable ! Hélas ! j'ai tenu un moment le bonheur, et je l'ai laissé m'échapper ; j'en ai joui, et je l'ai perdu. »

La nièce d'Hamstède se lève. Il se passait en elle une de ces luttes invisibles qui épuisent et qui tuent.

« — Il faut que je m'en aille, dit-elle.

» — Et où ? s'écrie le fils du Reward.

» — Où l'on ne me parlera plus d'amour. Pourquoi me regarder ainsi ? parce que vous voyez que je souffre ? Ah ! gardez-vous de prononcer le mot *consolation !* ce serait du venin sur mes plaies. Il est une certaine compassion de soi-même, qui charme en

partie la douleur aux premiers beaux jours du printemps : je ne l'ai pas, moi ; tout m'a manqué. Vous voyez que je parle avec réflexion. Je ne suis pas folle, je raisonne. Laissez-moi ! je veux être seule.

» — Non, je ne vous quitterai pas ! interrompt Philippe avec énergie ; vous avez été mon épouse devant Dieu, puisque vous étiez à l'autel de bonne foi ; vous la serez aussi devant les hommes, car il faut que l'iniquité se répare. Venez ! je cesse de prier ; j'ai le droit d'ordonner, j'ordonne. »

Il a saisi le bras de l'orpheline. Elle pousse un cri de terreur ; et, fuyant au fond de la salle, elle se cramponne à un vieux meuble. Elle est accroupie et tremblante.

« — Quelle obstination ! reprend-elle. Ne vous ai-je donc pas dit que je n'avais pour

vous aucune tendresse, et que j'aimais le comte de Male ? Je suis d'ailleurs aux portes du tombeau ; on va me les ouvrir, j'en suis sûre : et ce sera pour tous un bonheur. Je n'ai cependant pour vous nulle haine, Philippe ; je vous pardonne même tout le mal que vous m'avez fait ; je prierai pour vous, qui plus est, soit en ce monde, soit là-haut. N'est-ce déjà pas beaucoup de ma part ? Que voulez-vous de plus ? ma personne ? Eh ! que feriez-vous d'un reste de jeunesse, d'un débris de beauté qui de jour en jour va s'éteindre ? Oh ! vous seriez bientôt fatigué de la créature lamentable que vous traîneriez dans la vie comme un poignant reproche attaché à vos destins. Ce n'est ni blâme ni menace, ce que je dis là : c'est charité, c'est prophétie ; les mourans, dit-on, voient de loin. Le beau jour que celui où, pour répondre aux questions sur

ma destinée, il ne faudra qu'un seul mot : *Morte !*

» — Assez! répond le fils d'Artevelle ; suivez-moi.

» — A l'aide ! au secours ! »

Et l'infortunée, repoussant Philippe, se débat contre lui avec le peu de forces qui lui restent.

« — Louis!.... Urbin!... quelqu'un!... au secours! Oh ! maintenant je vais vous haïr. Quel destin ! mon Dieu!..... Quoi personne !

» — Haïssez-moi! je l'autorise, a répliqué Philippe avec une sorte de fureur. La haine est un stimulant qui peut ranimer, qui fait vivre : j'accepte de vous la haine, le mépris, l'horreur, tout, plutôt que cette torpeur glaciale qui change un corps

vivant en sépulcre. Haïssez-moi, mais qu'on me suive!

» — Lâchez-moi! s'écrie Néolie. Vos mains sont des tenailles de fer. Vous déchirez mes membres, Philippe. Lâchez-moi! je ne ferai plus de résistance. Faut-il que j'aille à de nouvelles tortures morales, à l'autel, à vous, aux démons, à tout ce qui a le droit de la force: je céderai, mais c'est atroce. Je vous suis, allons! je suis prête! »

Hamstède, à ces mots, se présente. Il est violemment agité. Le commerçant ambitieux, s'adressant au fils du Reward, lui tend une main amicale.

« — Philippe! j'ai tout entendu. La noblesse des sentimens que vous venez de déployer rachète vos coupables erreurs. J'oublie un funeste passé. Néolie vous sera

rendue. Je représente ici son père, et je la remets en vos mains. »

Puis, s'étant tourné vers sa nièce :

« — C'est votre époux, reprend le vieillard.

» — C'est mon bourreau ! dit Néolie.

» — L'honneur vous prescrit de le suivre.

» — L'honneur ! répète l'orpheline ; que ce mot ici sonne mal !

» — Il vient de m'arriver d'importantes nouvelles, continue Hamstède, en tirant Philippe à l'écart. Votre père retourne à Gand ; mais d'affreux malheurs l'y attendent. La population de la grande cité, poussée par le génie des révoltes, est au moment de se soulever contre le souverain de son choix. Marchons à l'aide d'Artevelle ! Il faut que ce grand homme triomphe ; sa

cause est la cause des peuples. La révolution flamande est le phare de salut, dont toutes les âmes patriotiques doivent attiser la flamme sacrée. Haine et mort à ces éternels ennemis du royaume qui voudraient aplatir de nouveau l'intelligence humaine sous la funeste paix, la liberté trompeuse et le perfide bonheur que donnent les pouvoirs légitimes ! Gloire éternelle à la souveraineté populaire, principe de destruction fécondante et de tempêtes créatrices ! A bas les rois ! vive Artevelle ! »

Les yeux du marchand de laines étincelaient de haine et de vengeance. Néolie, bien que se rappelant les discours si différens qu'il tenait la veille encore, le regardait avec une tranquille insouciance qui ressemblait à une inattention stupide.

« — Et Louis de Male ? dit-elle.

» — On le couronne à Bruges, le traître (1). »

L'orpheline a étendu la main d'une manière insignifiante et vague; puis, d'une voix dépourvue d'accent, elle a répliqué :

« — Ah! tant mieux!

» — Êtes-vous sûr de vos nouvelles? demande Philippe au vieillard.

» — Un messager m'arrive de Gand.

» — Auriez-vous des lettres de Bruges?

» — Un archer du Reward, qui vient de passer sous ces murs, m'a conté qu'à la vue du prince le peuple brugeois soulevé......

» — Partons! la foudre est sur nos

---

(1) Van Praet, *Hist. de Flandre*, t. 2, p. 73.

têtes, interrompt le fils d'Artevelle. O mon père ! mon pauvre père ! »

Et toutes les souffrances de son âme se résumaient dans l'expression troublée de sa physionomie.

« — Auriez-vous peur qu'il ne succombât ? a repris Hamstède alarmé. Lui, l'élu de la nation et l'idole de la populace ! Lui, la révolution vivante et la liberté couronnée !....

» — Vous prononcez là son arrêt, s'écrie Philippe avec horreur : qu'est-ce qu'une révolution par le peuple ? des malheurs, du sang, de la honte. Qu'est-ce que la liberté par les révoltes ? un rêve, le désordre, des crimes.

» — Jeune homme ! vous m'épouvantez.

» — Vieillard ! ne vous attachez point

à la cause de mon père, si vous croyez à la constance de la fortune, et à l'attachement des peuples. Adorateur de tous les pouvoirs! vous avez pris mauvaise route. Votre nièce ne sera pas reine. »

XX

Cinq heures sonnaient à l'horloge de Saint-Jean (1). La matinée commençait à

(1) Aujourd'hui Saint-Bavon.

peine ; et pourtant une multitude immense encombrait déjà les rues de la grande cité flamande. Le Reward allait arriver (1).

Était-ce une ovation joyeuse qui attendait le chef démagogue ? Étaient-ce les préparatifs d'une entrée triomphale qui avaient mis sur pied toute la populace de Gand ? Non. Les rassemblemens, formés çà et là, se rencontrant, se heurtant, et se roulant de côté et d'autre par colonnes menaçantes, ne présageaient rien moins qu'une fête. Les symptômes d'une révolution inévitable se manifestaient sur le visage des héros de la rébellion. Une hideuse cohue se ruait des quatre coins de la ville vers la grande porte du Nord, comme une écume hors d'un pot bouillant. Des propos féroces,

(1) Le 17 juillet 1345.

mêlés de plaisanteries obscènes, et entrecoupés de chants patriotiques, allaient grossissant dans les airs comme les mugissemens de la mer que va soulever la tempête. Les Gantois, décidés au meurtre, assurés de leur proie, et maîtres de leur vengeance, procédaient avec une sorte de lenteur satanique au soulèvement général. Les cannibales semblaient occupés à se poser commodément pour savourer à l'aise, plus tard, les joies du crime et de la mort (1).

Les partisans du Brasseur Roi, mêlés dans la foule, écoutaient avec une perplexité croissante les sanglans appels de l'é-

---

(1) Tous les détails de l'horrible catastrophe qu'on va lire sont d'une exacte vérité. Ils ont été puisés dans les vieilles chroniques du temps, et dans les diverses histoires de l'époque. — Voyez Meyeri, *Ad. ann.* 1345. — *Kronyke Van Vlaend.* — Oudegherst. — Denys Sauvage. — Jean Petit, *Chroniques de Hol-*

meute. Le ciel était pur et serein. L'azur calme du firmament, comme une raillerie de la nature, contrastait d'une manière sinistre avec les mouvemens désordonnés et les regards sans merci des *glorieux* de la capitale. Ces hommes, armés présentement contre le pouvoir usurpateur, étaient les mêmes qui naguère avaient renversé l'autorité légitime. Ils avaient chassé la justice, ils allaient terrasser le crime. Mais ce n'étaient point des braves revenant à la vertu; ce n'étaient que des monstres changeant de bannière. Il n'y avait là ni foi, ni raison : horreurs et forfaits, voilà tout. Et

---

lande. — Butkins, *Guerres de Brabant.* — Lemire. — Divâeus. — Froissard. — Nangii, continuat. — *Hist. de la Flandre*, Van Praet, t. 2. — *Hist. de la Belgique*, t. 3. — Mézerai. — Daniel. — Velly. — Anquetil, etc. — Levêque, *la France sous les Valois*, t. 1, p. 489.

néanmoins, alors comme auparavant, comme au passé et à l'avenir, on appelait ces brutales figures de la destruction : « *les Enfans de la liberté.* »

Les passions étaient en présence. Mais déjà l'opinion, ne formant presque plus qu'une voix, prononçait la condamnation d'Artevelle. On eût dit un arrêt national : car, au *Forum* de la révolte, plus de cent mille bouches votaient.

Quel dialogue étrange et heurté ! C'est celui de la multitude. Il y a leçon : prêtez l'oreille.

« — Il tarde bien à venir, le traître !

» — Il nous a vendus à l'Anglais !

» — On lui compte son argent peut-être.....

» — Et ses poches qui sont si larges!... il faut des heures pour les remplir.

» — Nous n'en mettrons pas tant à les vider.

» — Il apporte des tonneaux pleins de cordes qu'on lui a expédiés de Londres. On les charge : ça prend du temps.

» — Pourquoi donc faire ces cordes ?

» — Pour pendre bourgeois et vilains (1).

» — *La danse des sorciers* l'amuse (2).

» — Il ouvrira le bal.

» — Qui ?

» — Le tyran.

» — Ho ! hé ! Ne poussez pas si fort : vous m'écrasez.

» — Beau malheur ! la vieille !

» — Canaille !

» — On dit qu'il entrera à cheval.

---

(1) Van Praet, *Hist. de Flandre*, t. 1, p. 95.

(2) *La danse des sorciers* : on appelait ainsi la mort d'un pendu.

» — Porté dessus? ou tiré derrière?

» — Balayer les rues est urgent.

» — Aura-t-il diadème au front?

» — Oui, en guise de bonnet de nuit.

» — Et nous crierons : *Bonsoir, camarade!*

» — Il tient le sceptre encore.... mais ça hoche.

» — Il faut le lui clouer à la main.

» — Paix donc, vous autres! Quel tumulte! Que fait-on là-bas?

» — On s'étouffe.

» — La rue est si étroite.

» — Archer! prenez donc garde! On me tue.

» — Ce serait bien dommage, la belle! Un baiser pour ma peine!...

» — Au secours!

» — Sais-tu ce qu'on dit, échevin?... qu'il a fait pacte avec le diable.

» — Je n'y étais pas.

» — Je m'en moque.

» — C'est ce qui fait qu'il a pu occire impunément tous ses proches, et empiler leur or dans ses coffres.

» — Ouais! On devrait lui couler cet or tout fondu dans les entrailles! Joli roi, que nous avions ramassé là au coin des rues!

» — Pourquoi choisir aussi dans l'ordure!

» — Est-ce qu'on sait jamais ce qu'on fait quand les meneurs viennent mettre le nez dans les justices populaires! J'aimais nos princes.

» — Moi aussi.

» — Moi aussi.

» — Et moi tout de même.

» — Mais vous les avez exilés!

» — Nous! pas du tout.

» — Qui donc l'a fait?

» — Artevelle et un tas de lâches.

» — Quant à moi, je puis l'affirmer, je ne voulais pas pour roi de cet homme.

» — Ni moi.

» — Ni moi non plus.

» — Ni personne.

» — Et qui l'a couronné?

» — Qui? le diable.

» — Puisqu'on vous dit qu'il y a un pacte.

» — On connaît leurs agens.

» — Des gueux!

» — Des infâmes!

» — Des scélérats!

» — Silence! un peu de calme. Quelle heure?...

» — Six coups ont sonné.

» — Gare! gare!

» — Qui se sauve là?...

» — Au voleur! au voleur! il m'a pris ma montre.

» — Tais-toi, bonhomme! tu nous étourdis.

» — Je vous dis qu'il m'a pris ma montre.

» — Qu'est-ce que ça me fait!

» — Montre en or.

» — Vieillard! on reste au logis à ton âge. Qu'as-tu besoin ici?

» — Le voilà! le voilà!

» — Qui? Le Reward?

» — Non : le larron.

» — C'est tout comme : espèce pareille.

» — Aurons-nous des poignées de mains? Cette fois, il mettra des gants.

» — Plus de *Gand* pour lui (1)!

---

(1) Charles-Quint a rendu célèbre un jeu de mots à peu près semblable. Il disait, dans son admiration pour la vaste étendue de la capitale flamande : « Je » mettrais Paris dans mon *gant.* »

» — Le farceur !

» — Pas de jongleries : des raisons.

» — Jacque a voulu se faire héroïque : il a sacrifié la paix à la gloire.

» — C'est tout le contraire, l'ami : il a sacrifié la gloire à la paix.

» — Il a tué l'ordre pour donner la liberté.

» — Dis plutôt qu'il a tué la liberté pour donner l'ordre.

» — Ce n'est pas cela : il a tout mis à mort à la fois, gloire et paix, ordre et liberté.

» — Admirable moyen d'accord !

» — Une paix armée jusqu'aux dents !... une gloire traînée dans la boue !...

» — Et un ordre qui est la confusion !

» — Et une liberté qui est l'esclavage !

» — A mort le traître !

» — Au gibet le cancre !

» — Il n'est pourtant pas sans mérite.

» — Non certes, il pend fort bien les vieillards.

» — Il dépouille au mieux l'orphelin.

» — Il sait incarcérer les veuves.

» — Cette majesté à jaquette se fait donc traîner par des bœufs, pour être en route si long-temps! C'est impoli de faire tant soupirer après elle; nous sommes pressés.

» — Oh! très-pressés. Messieurs, l'air me manque... on m'étrangle.

» — Tant pis pour toi, mon garçonnet! il fallait te dépêcher de grandir, rien qu'un pied de plus.

» — Faites place!

» — Ah! ah! Cette petite est gentille. Tu pleures, mignonne!

» — Je ne veux pas qu'on me touche. Finissez!

» — Elle m'égratigne.

» — C'est un agneau qui a des griffes.

» — Rangez-vous!

» — La maison empêche.

» — Rasons Gand!

» — Quelle barbe à faire!

» — Il y a d'abord une tête à couper.

» — Mais quand commencera donc le divertissement promis? c'est ennuyeux jusqu'à présent.

» — Le vent est tout-à-fait à l'orage; c'est presque du feu.

» — Jacque aura chaud.

» — Christ et Marie! on m'assassine. Arbalêtrier! tes coudes sont des pointes de fer.

» — Je n'en ai pas de rechange. »

Une nuée d'étudians traversaient en ce moment la grande rue du bourg, et se di-

rigeaient vers le *Steen-dam* (1). Les chefs de la troupe agitaient une espèce de drapeau à couleurs bariolées, sur lequel étaient écrits ces mots : *Liberté ! Ni trônes ! ni rois !* Des filles de porchiers, des fripières et des ribaudes les suivaient en battant des mains. Les juremens et les quolibets, les rires et les menaces se croisaient tumultueusement au milieu de la bagarre. La plupart des écoliers étaient à moitié ivres, et sortaient d'une orgie nocturne. Les uns, mendians déguenillés, hurlaient des cantiques d'église ; les autres, vagabonds à rapière, se prenaient des airs belliqueux. Ils avaient tous des piques et des dagues ; et leur file effrayante, semblable à des anneaux de serpent, tournoyant d'un quartier à un autre, offrait en vingt lieux à la

---

(1) Où est actuellement le pont Saint-Georges.

fois les têtes innombrables d'une hydre. Ces benoits clercs, vomis des écoles, et brûlés de la fièvre révolutionnaire, n'avaient que des sourires de sang et des paroles de destruction. Hiboux, ils couraient aux ruines; vautours, ils sentaient un cadavre.

Leurs discours valaient ceux du peuple.

« — Hé ! dis donc, théologien ! Par l'âme de mon père! s'il en avait une, on assure que la peste est à Gand.

» — Mort Dieu ! Je le crois bien : tu y es.

» — Pourquoi pas dire : *nous y sommes*.

» — Soit. Et joignons à cela une belle et bonne excommunication du Saint-Père. On jurerait, foi de capuchon ! que notre grande cité appartient à l'antechrist.

» — C'est possible : elle est au Reward.

» — Son avènement fera bruit : on va le festoyer ce matin.

» — Messire Jacque y rira peu.

» — Tu pues le vin du Rhin, camarade!

» — Pas d'insolence! ou des coups de hart. Je n'écume pas du moins à ta façon, comme un sanglier des Ardennes. Harpailleur! éponge ta bave.

» — Ho! ho! des cavaliers! Où vont-ils?

» — M'est avis qu'ils montent des rosses.

» — Tiens! Celui-là, j'affierais que c'est Jean Michel, le frère de Gérard Denys. Un casque! des brassards! une cuirasse! Le voyez-vous, ce gros et gras manant qui veut faire de la chevalerie comme Artevelle de la royauté! A l'abattoir et non en lice!

» — Tais-toi! braillard! C'est un des nôtres.

» — Au diable les nôtres qui lui ressemblent!

» — Il nous nargue avec ses hoquetons et ses gantelets. A bas les riches ! A bas les superbes !

» — Si je le tenais, ce Crésus ! je lui ferais un trou dans la gorge à y fourrer dix chaperons à queue, quand bien même il s'agirait, en l'épargnant, de tirer tous mes ancêtres du Purgatoire.

» — Est-ce que tu en as, des ancêtres ?

» — Ça ne te regarde pas, toi ! bâtard !

» — C'est vrai. Ne remuons pas le fumier.

» — D'ailleurs, rappelons-nous nos principes : les distinctions sont une insulte à l'égalité. Il faut abolir les ancêtres.

» — Moi, d'abord, j'abolis mon père. »

Les fenêtres de la ville s'ouvraient de distance en distance. Des figures effarées y alongeaient furtivement le cou. Quelques

banderoles s'y déployaient, et l'on y remarquait ces devises. « *Plus de faux monarque! Un vrai roi. Point de Prince-Noir! Plus d'étrangers!* » Quelques applaudissemens partaient çà et là de l'intérieur des maisons; mais il y régnait néanmoins plus d'anxiété que d'enthousiasme. On tremblait que la révolution, qui s'était ouverte par des sophismes, ne vînt à se clore par des massacres. Il y avait, dans les rues et dans les faubourgs, des pourvoyeurs de la tombe et des massacreurs d'habitude qui couraient aux renversemens, dans le seul but de jouer avec les meurtres, dussent-ils rouler avec les décombres. Que leur importait, au bout du compte, et monarchie et liberté! Ils ne voyaient dans la tempête que le désordre et le pillage. A eux le fait; à d'autres les phrases.

Des corporations de tisserands, de tail-

leurs et de forgerons, s'étaient réunies sur plusieurs points de la ville. Gérard Denys, arrivé la nuit même de Bruges où triomphait le comte de Male, avait organisé leurs phalanges; ils marchaient, armés, en bon ordre. Plusieurs d'entre eux étaient à cheval. On y voyait briller quelques lances.

» — Allons, forgerons! battons le fer tandis qu'il est rouge : j'y veux gagner des éperons d'or.

» — A nos dépens peut-être? Pas vrai!

» — Il ne pense qu'à la gloriole.

» — Et vous autres?

» — Qu'à la vengeance. Artevelle n'a-t-il pas fait escofier un beau jour tous les tisserands, courtiers et foulons, qu'il appelait, peu auparavant, ses bons camarades (1)!

---

(1) Van Praet, *Hist. de Flandre*, t. 2, p. 40.

Le brigand! Notre tour arrive. C'est aujourd'hui qu'on règle ses comptes.

» — Et qu'on additionne ses crimes. Que de chiffres!

» — Nous ferons la soustraction : il sera rayé du livre des princes.

» — Parle mieux : du livre des hommes.

» — Était-ce un homme, ce mécréant?

» — Et nos députés! qu'est-ce qu'ils sont?... Ceux de Gand n'ont-ils pas été déclarer, je ne sais où, que nous demandions à cors et à cris pour souverain *le Prince-Noir!*

» — Ils ont bien osé proclamer jadis que Jacque était le roi de notre choix.

» — C'est que ça ne leur coûte rien, et qu'au contraire çà leur rapporte gros. Ces farces-là se payent fort cher.

» — Fameux métier!

» — Métier de Judas.

» — Et qui fournit l'argent?... c'est le peuple.

» — Bruges a enfin commencé l'affranchissement du pays. Gand va revoir le fils de Flandre.

» — Son père est déjà à Bruxelles. Des envoyés de nos grandes villes ont été se jeter à ses pieds (1). Le roi d'Angleterre, présumant sa cause perdue, lui a fait offrir son secours pour recouvrer sa couronne, moyennant qu'il fît la guerre à la France, et qu'il lui jurât foi et hommage. Le noble prince a refusé (2).

» — Quoi! l'Anglais trahit Artevelle?

» — Ce pays-là trahit tout le monde, sans distinction, l'un après l'autre.

---

(1) Voyez les auteurs cités au commencement du chapitre.

(2) *Hist. de Flandre*, t. 2, p. 57, et les auteurs déjàcités.

» — Gérard Denys m'a rapporté qu'Édouard avait déjà offert sa fille à notre beau prince Louis. Le jeune homme a répondu : *Non* (1).

» — C'est brave.

» — Il arrive ! il arrive !

» — Qui ? le Brasseur ?

» — Jacque Artevelle. Il a ses Anglais pour escorte, et un écu flanqué d'armoiries, avec friperie d'écarlate, surcot blasonné de velours...

» — Tudieu ! va-t-il y avoir brouhaha !

» — Est-elle ridicule cette royauté parvenue, se donnant de grandes manières pour faire oublier son origine de truande !

---

(1) Meyeri, *Ad. ann.* 1346. — *Kronyke Van Vlaend.*, t. 2. — Oudegherst. — *Hist. de Flandre*, t. 2, p. 64.

Fi ! la tricherie touche à son terme. Tucurs et *pastoureaux* (1) ! en besogne !

» — En avant !

» — Aux armes ! Vengeance !

» — Vraie liberté ! roi légitime ! »

Ces cris tumultueux ne parvenaient point encore jusqu'au Reward. Sa petite troupe approchait néanmoins avec inquiétude et méfiance. L'aurore se levait radieuse.

Un cavalier pâle et haletant est sorti d'une des portes de la ville à la rencontre d'Artevelle. C'est un des partisans de l'usurpation. Son visage peint les alarmes.

« — Rebroussez chemin ! ou vous êtes perdu. La capitale est soulevée.

» — Moi fuir ! dit le chef démagogue.

» — La mort est en face de vous. Reculez !

---

(1) Horribles bandes de brigands ainsi nommées.

» — La mort est derrière.

» — Serait-ce donc vrai ! La ville de Bruges ?....

» — Est au pouvoir du comte de Male (1).

» — Et Ypres ?

» — Est en pleine révolte.

» — Oudenarde?

» — J'y suis trahi.

» — Eh quoi! la perfidie partout !

» — Entrons à Gand.

» — Gardez-vous-en. On y traque vos amis dans les rues comme des bêtes fauves. Le peuple y rugit déchaîné.

» — J'ai quelque empire sur ce peuple.

» — En peut-on avoir sur des tigres !

» — J'ai des amis.....

» — Qui vous renient.

---

(1) *Hist. de la Flandre*, t. 2, p. 73.

» — Je parlerai.

» — On ne vous écoutera pas.

» — Mais Gand m'a fait roi!

» — Gand vous tuera. »

Le Reward a courbé la tête. Il a réfléchi quelques instans sur sa position désastreuse. Aucune fuite n'est possible. Nulle retraite : point de refuge. L'insurrection, semblable à un vaste incendie, étend de toutes parts ses flammes. Il n'y a de chances de salut pour lui que dans un effort téméraire, une résolution désespérée. Il se flatte que sa présence, saluée jadis avec tant d'enthousiasme par la grande cité flamande, imposera encore à la populace. Il affecte la confiance; et, relevant son front avec une fermeté factice, il poursuit sa route vers Gand.

« — J'ai une étoile, disait Jacque. »

L'étoile venait de s'éteindre.

Artevelle a franchi la porte du Nord ; il est sous les murs de la capitale. Les bandes furieuses des faubourgs, composées de truands forcenés, de prostituées dégoûtantes et d'enfans déguenillés, s'avançaient à sa rencontre en brandissant leurs piques, et en s'étourdissant eux-mêmes de leurs imprécations. Un cri d'atroce bonheur est parti de leurs rangs à sa vue, un cri tel que le poussent les démons, quand une ame abandonnée du Ciel est jetée à leurs lacs de feu. C'était pour le Reward un premier coup de cloche de mort, un premier tintement d'agonie. Le cœur faillit au Brasseur Roi.

Avancera-t-il encore?.... il s'arrête. Face à face avec l'anathème populaire, il n'avait plus dans les veines une seule goutte de sang qui ne frissonnât. Mais il n'était plus temps de revenir sur la décision prise. Il fallait

marcher droit au malheur. L'audace était nécessité.

« — Du courage, braves lanciers! Serrez vos ceinturons! haut les armes! »

Les soldats anglais ont répondu par des acclamations à l'ordre du chef démagogue. Ils n'étaient qu'au nombre de cent; mais, par leur courage indomptable, ils valaient, eux seuls, une armée.

Ils défilent à pas comptés. Quelques bourgeois, amis d'Artevelle, lui faisaient, de leurs croisées, des signes d'alarmes pour l'empêcher d'aller plus loin. D'autres individus, du haut de leurs balcons, le montraient du doigt avec dégoût. Les clameurs allaient grossissant. Le Reward, l'œil fixé sur les hordes lointaines, hérissées de poignards, à travers lesquelles il lui fallait s'ouvrir un passage, voyait clair dans la

nuit d'horreurs qui s'étendait autour de lui. Les huées arrivaient à son oreille; le rire des furies s'y mêlait. Les spectateurs avides de meurtre, qui se ruaient avec transport à la suite des hommes de sang, avaient des figures sépulcrales : on eût dit des cadavres convoqués de leur fosse pour une orgie des fils de l'abîme.

« — Jacque! dit une voix ironique partie d'une fenêtre voisine, qu'elle est *sublime* et *glorieuse* cette populace affranchie! Voilà les héros de ta quasi-gloire, les piliers de ton quasi-trône! Admiration et respect! Découvre-toi donc, et salue! »

Un sourire de courtoisie amère a répondu à l'ironie vengeresse. Vis-à-vis de Jacque est un pont. De l'autre côté de ce pont est une place publique, au milieu de laquelle est une gigantesque potence; et sur cette

place est réunie la délirante cohue qui, poussant des hurlemens sauvages, s'apprête à déchirer la victime.

« — Place au Reward ! crient les archers. »

L'intrépidité de ces braves a confondu la multitude.

Cependant des milliers de bras levés montraient l'effroyable potence. Les vociférations redoublaient.

« — Mort aux Anglais !
» — A bas le Reward !
» — Point des libertés du tyran !
» — Il nous a vendus et livrés !
» — Qu'il nous rende l'or qu'il a pris !
» — Pas de Prince-Noir !
» — Plus de traîtres !
» — Vivent à jamais les comtes de Flandres ! »

Les traits d'Artevelle étaient renversés ; ses yeux se dilataient d'épouvante ; ses sourcils, violemment tirés par une souffrance inouïe, s'étaient horriblement écartés. Des instrumens de torture se dressaient sur la place pour mettre ses membres en lambeaux avant de les suspendre au gibet. Il voyait dix genres de mort à traverser avant d'en être à la dernière. Il entendait les éclats d'allégresse furieuse et de moquerie féroce qui partaient du volcan populaire en éruption. Il se sentait pris de vertiges.

Le moment était décisif. La misérable idole de Gand avait franchi le terrible pont placé devant elle, et qui, semblable à celui de Satan, jeté sur le chaos, s'ouvrait d'un bout sur les enfers. Il n'y avait pas de résistance possible ; il fallait, sans opposition, laisser faire à la rage les prépa-

rations à l'homicide. Jacque, au milieu de la foule, hagard, terrifié, livide, étendait un bras, puis un autre, vaguement et à l'aventure, comme implorant un geste d'ami. Là pourtant naguère des milliers de mains avaient été par lui pressées; aucune d'entre elles aujourd'hui n'eût voulu toucher la sienne autrement qu'avec des griffes ou des tenailles. Sa raison commençait à se perdre; à force d'angoisses, il était sans souffrance. Il lui semblait qu'au sein du chaos il roulait vers la réprobation éternelle, de précipice en précipice, au bruit des anathèmes vengeurs, rien sous les pieds, rien sur la tête..... mais dans du feu, des cris, et du sang.

La multitude sans pitié, telle que la bête féroce qui se garde de tuer tout de suite sa proie, pour folâtrer avec les palpi-

tations de son agonie ; la multitude, heureuse et béante, se fût alors battue pour qu'on respectât le Brasseur Roi. Il lui fallait une série d'émotions sanglantes, une progression de supplices variés, de longs spectacles dans le meurtre. Là, pour tout ce peuple assemblé, la mort ne devait pas être purement et simplement le dernier soupir d'un condamné ; elle devait être, pendant la journée entière, la fête et les jeux de la ville.

« — Place au Reward ! Place au Reward ! »

On répétait le cri des archers.

Ces derniers, arme au bras et tête levée, formaient à l'entour d'Artevelle un rempart d'airain et de fer. Quelques pierres et quelques flèches avaient été dirigées contre eux à la descente du pont ; mais les chefs

de la révolte s'étaient opposés à ces attaques ; et les valeureux Anglais, décidés à se battre jusqu'au trépas, continuaient à fendre la masse bruyante qui se refoulait sous leurs lances, comme plient les épis de blé devant le souffle des tempêtes.

Le brillant hôtel du Reward s'élevait à l'extrémité de la place. Là déjà, dans les facéties, on entendait le meurtre approcher.

« — Oh ! comme il est pâle !

» — Le lâche !

» — Ses dents claquent.

» — Il a l'air fou.

» — Il sera moins laid à la potence.

» — Eh ! Reward ! fortifie la ville. Où sont tes maçons ?

» — Il est sourd.

» — Bonjour Brasseur ! un flacon de bière !

» — Je parie que Messire a soif : il a le gosier sec.

» — Il brûle.

» — Oh ! ce sera bien pis tout à l'heure.

» — C'est Barrabas!...

» — A la passion.

» — Du feu ! du vinaigre ! un gibet !...

» — Et ce sera comme pour le Christ. »

Artevelle, par un mouvement presque involontaire, s'est dressé sur ses étriers. L'infortuné veut en finir : il a mis l'épée à la main.

« — Ma maison est là ! s'écrie-t-il ; sonnez, cors et clairons !... une charge! »

Les soldats de la Grande-Bretagne ont obéi. Ils couvrent du son des fanfares les rugissemens de la rébellion. Leurs destriers essaient le galop. De toutes les rues aboutissant à la place, débouchaient en ce mo-

ment les corporations armées et la population des écoles. Ces légions furibondes, se précipitant à un centre commun, et exaspérées de n'y être pas arrivées les premières, tourbillonnaient sur elles-mêmes, et, comme une trombe impétueuse, renversaient tout sur leur passage. Du milieu de cette épouvantable mêlée partaient de longs cris de détresse. Des femmes écrasées, des enfans étouffés, des vieillards foulés aux pieds, périssaient engloutis dans le gouffre révolutionnaire où bouillonnaient tant de perversités humaines. Des chefs de métiers à cheval, flottant çà et là au-dessus des courans dévastateurs, comme les restes d'un vaisseau sombré, finissaient par s'abîmer et disparaître sous les vagues vivantes qui les emportaient. La Lys et l'Escaut chariaient des monceaux de cadavres jetés à l'eau du haut des ponts, et dont se

déchargeait la cité. C'était le beau idéal des libertés insurrectionnelles, les magnificences de la destruction.

Les archers anglais, profitant de la confusion générale, ont traversé la place publique. Mais, à la porte du Reward, des nuées de flèches les assaillent ; des bâtons et des pierres les atteignent ; une forêt de piques les entoure. Des ouvriers armés de faux coupent les jarrets de leurs coursiers. Ils tombent ; les rangs s'éclaircissent.

Artevelle est parvenu néanmoins à renverser tous les obstacles. Mais il n'est rentré sous les murs de son hôtel qu'avec un tiers de sa cohorte : soixante braves ont péri.

Il n'a reçu aucune blessure. La grande porte de sa demeure s'est promptement

refermée sur lui ; mais son salut n'est point assuré ; sa maison, entièrement cernée, n'a ni secrète issue, ni défense. Le fond de sa cour donne sur un canal ; et les deux côtés de cette même cour sont fermés par de hautes murailles, derrière lesquelles s'amasse une foule assiégeante. Aucune voie ouverte à la fuite.

Le Brasseur Roi, franchissant le vestibule de son hôtel, monte rapidement le grand escalier qui conduit à ses salles d'apparat ; et, par une des hautes croisées qui dominent une partie de la cité, il porte ses regards au-dehors. Tableau hideux ! spectacle atroce ! une espèce d'ordre a succédé à la désastreuse bagarre ; la férocité publique, un instant détournée de son cours par l'échauffourée des étudians et la bataille des archers, s'est reportée sur le Reward avec

une intensité nouvelle. Des milliers d'assassins l'appellent.

Un soleil de révolution, un brûlant soleil de juillet (1) s'élevait aux champs de l'azur, sur un firmament sans nuage. Jacque, immobile et glacé, regardait attentivement l'ovation de mort que lui préparaient les bourreaux. La haute potence, dressée en face de son habitation, avait trois branches au bout desquelles pendaient des cordes à nœuds coulans attachées à des anneaux de fer; un chevalet et une roue, destinés à repaître les spectateurs des convulsions d'un supplicié, étaient à côté du gibet. Non loin s'élevait un bûcher sur lequel étaient placées des chaudières, et qu'attisaient des forgerons à l'aide d'un énorme soufflet; on y rougissait des tenailles.

(1) 17 juillet 1345.

Les cannibales, réunis sur ce point, chantaient des hymnes patriotiques, et, se prenant par les mains, dansaient en rond autour du brasier. Ils avaient allumé des torches de poix qu'ils secouaient dans les airs; et une fumée noire s'en élevant, ils continuaient, sous les vapeurs, leur ronde ardente de démons.

Plusieurs archers anglais sont accourus vers leur chef.

« — Reward! on enfonce les portes. »

Les yeux d'Artevelle s'éteignaient dans leurs orbites; le bourdonnement de son cerveau empêchait les paroles les plus distinctes d'arriver à son intelligence. Il avait la main sous ses habits; et, avec une rage de brute, il se déchirait la poitrine avec ses ongles.

« — Que devenir!... tout est perdu!...

criaient les serviteurs du logis. Entendez-vous les coups de hache? »

L'écroulement soudain d'une des murailles de la cour a fait trembler l'hôtel tout entier. Les acclamations de la rue ont salué la détonation triomphante : les massacreurs sont à la brèche.

« — Reward! nous défendrons l'escalier, s'écrient les archers indomptables; vous! tandis que nous combattrons, essayez de parler au peuple.

» — Et où? dit Artevelle.

» — Au balcon. »

Le Brasseur Roi s'y est traîné. Il entend à quelques pas de lui les hurlemens féroces des assaillans. Ses fidèles gardes, rangés au haut de l'escalier, vont tous périr jusqu'au dernier. Il apparaît sur le balcon.

Des applaudissemens ironiques éclatent à sa vue. Jacque a fait signe qu'il voulait parler; ses genoux étaient chancelans; ses mains, convulsivement serrées, s'accrochaient au fer du balcon pour tâcher de s'y maintenir debout. Il saluait de droite et de gauche par une sorte d'instinct machinal, semblable aux bêtes fauves en cage que la peur dresse à ce manége. Sa gorge brûlante laissait à peine passage à quelques paroles inarticulées que couvraient des huées frénétiques. On voyait, du dehors, ses mains s'agiter, ses yeux reluire: voilà tout. Un rire de hyène accueillait chacun de ses mouvemens. Le roi né de l'insurrection, déjà violet comme un cadavre, essuyait avec le calme de la stupidité les déchaînemens de la malédiction maternelle. La terreur qui brisait ses reins tordait violemment ses entrailles; ses nerfs, tirés et corrodés comme un parchemin roulé

dans le feu, contractaient ses membres brûlans. Il y avait là enfer et damné.

Mille exclamations se croisaient.

« — Laissez-le parler !

» — Non.

» — Qu'on le tue !

» — Pas encore.

» — C'est trop tôt.

» — Il faut l'écouter.

» — Silence!

» — Il est sans voix.

» — Sa langue est usée.

» — Il a tant menti, le bavard! »

Un archer anglais, tombé vivant entre les mains de ses ennemis, vient d'être accroché à l'une des branches de la potence. Le malheureux, balancé à une assez grande élévation du sol, tournoyait au milieu des airs. Ce cri est parvenu au Reward :

« — Majesté! ton tour va venir. »

Des gouttes d'eau glacée découlaient du front d'Artevelle; il les essuye d'une main tremblante; et, de son funeste balcon, réunissant ses dernières forces, il jette ces mots à la foule :

« — J'ai voulu le bonheur de tous. Hélas!... Vous allez..... dans mon sang.... noyer la liberté de la Flandre. »

Mille voix l'ont interrompu.

« — Il ne dit plus : *Mes chers camarades*!

» — Il ose encore parler de liberté, le tyran!

» — Assez de jongleries, spoliateur!

» — Révolté! meurs par la révolte.

» — Tu trahissais, on t'a trahi.

» — Tu nous vendais, on t'a vendu.

» — Tu flétrissais, on te dégrade.

» — Tu dépouillais, on te dépouille.

» — Tu as pendu, on te pendra.

» — Gloire à la justice de Dieu !

» — Dieu remet au peuple sa foudre.

» — A genoux ! tes maîtres l'ordonnent.

» — Oui, monstre! à genoux!

» — A genoux ! »

Le misérable chef obéit. Ce n'était plus un être vivant, ce n'était qu'une machine animée; il joint les mains, et se prosterne (1).

« — A bas le bonnet! Tête nue! »

Le Brasseur Roi découvre son front. Ses

---

(1) Froissard. — Mézerai. — Daniel. — Levesque, *Hist. de France sous les Valois*, t. 1, p. 490. — Anquetil, t. 2, p. 323, et les auteurs déjà cités.

cheveux étaient hérissés ; la fixité de sa prunelle était terrifiante ; des larmes sillonnaient son visage, et le creusaient comme une lave enflammée. Il étend ses bras supplians ; et, avec une espèce de râle entrecoupé de hoquets, il implore les assassins.

« — Pitié ! pitié ! miséricorde ! »

Un mouvement de compassion a saisi quelques âmes.

» — Comme il pleure !

» — Chacun son tour.

» — Plaindre la couardise ! fi !

» — Avoir eu un tel roi ! quelle honte !

» — Point de pitié pour la bassesse ! »

La fureur populaire semblait néanmoins avoir perdu de son intensité. Une lueur d'espérance est venue briller vaguement aux yeux de Jacque. Il s'apprête à parler

encore, quand tout à coup une main lourde et froide s'abat sur son épaule, comme la serre d'un vautour. A cette commotion imprévue, il tourne la tête, et regarde.

Une figure noire et colossale était debout à ses côtés : elle a relevé sa visière.

« — Me Voici ! »

C'était Wenemare.

Ces terribles paroles que, à l'heure suprême, l'exterminateur avait promis de faire entendre à la victime, ont anéanti le Reward. Il s'est fait sur le balcon un affreux échange de regards entre la vengeance et la lâcheté. Urbin, le visage baissé vers celui du condamné, lui brûlait les yeux du feu qui jaillissait des siens. Jacque, ne pouvant en soutenir l'éclat, cherche à se couvrir la figure; mais, de ses doigts de fer, Wenemare écarte ses mains ; et sa

voix, au loin écoutée, brisant l'espace comme un tonnerre, a répété ces mots :

« Me Voici ! »

Le front courbé dans la poussière, Artevelle tombe épuisé.

« — Te rappelles-tu mes deux sermens? reprend le soldat d'Oudembourg : J'ai tenu l'un, je remplis l'autre. Le second sang lave le premier. »

Jacque exhale un dernier murmure.

« — Grâce! grâce! »

L'implacable Urbin se redresse.

« — Quand Louis, frappé du poignard, roulait à tes pieds expirant : vil tyran! lui as-tu fait grâce?

» — Tue-le! tue-le! clamait le peuple. »

L'exécuteur des vengeances de la terre continue avec véhémence :

« — Quand tu opprimais le royaume, quand tu dépouillais l'orphelin, quand tu emprisonnais la veuve, quand tu héritais par le meurtre, et quand tu gouvernais par le crime : usurpateur ! faisais-tu grâce?

» — Oh ! la mort ! s'écria Artevelle. Assez de tortures ! la mort !.... Ah !.... »

Et cette dernière exclamation est partie comme un déchirement final de la vie.

Urbin a détourné la tête avec la sensation repoussante qu'inspire un reptile immonde qu'on est sur le point d'écraser. Il tient l'épée levée, il recule : le dégoût a vaincu la haine.

Un nouveau tumulte, un mouvement extraordinaire est venu varier la scène. Philippe Artevelle, secondé par Hamstède, et suivi d'une nombreuse troupe d'ouvriers, entreprend de sauver son père. Il accourt.

Il est jeune et brave. Son amour filial et son désespoir audacieux imposent à la populace. Il parle à voix haute, on l'écoute. Il affronte la mort, on l'admire. Un passage lui est ouvert : Philippe traverse la place.

Le Reward aperçoit son fils. Un nouveau rayon d'espérance : cette fois, c'était le dernier.

La fureur de Wenemare, un instant suspendue, s'est réveillée, à l'aspect du séducteur de Néolie, avec une violence impossible à peindre. Il saisit de son gantelet de fer la majesté bourgeoise encore gisante à ses pieds ; il la soulève avec son poignet d'athlète au-dessus du balcon fatal ; et, la lançant au loin, il s'écrie :

« — A toi, Philippe ! c'est ton père. Citoyens ! voici votre roi. »

Un houra général de stupéfaction a ac-

cueilli cette hardiesse. Bientôt un élan d'enthousiasme y succède. Le colosse funèbre qui vient de jeter ainsi une sorte de monarque à la curée d'une meute humaine, comme on livre aux vents une paille, a frappé d'admiration les enfans de l'indépendance. Une vigueur si prodigieuse, jointe à une audace si rare, leur a paru surnaturelle. Ils ont contemplé Wenemare avec un respect superstitieux. Ce guerrier noir et gigantesque leur semble un envoyé du Très-Haut, un génie vengeur, presque un Dieu.

La multitude, derechef, a changé d'avis et d'idées. Elle fond sur le fils du Reward :

« — Mort à Jacque! Mort à Philippe! »

Philippe a fui du champ de bataille.

Le Brasseur Roi était tombé comme une masse inerte et morte à une assez grande distance du balcon. Les spectateurs, avides

de son dernier soupir, affluaient à l'entour du corps. Gérard Denys se trouvait là.

« — Jacque! s'écrie-t-il, lève toi! »

Et il secouait la victime.

« — Marche donc! le gibet attend.

» — O mon Dieu! crie le condamné.

» — Il a dit : *Mon Dieu!* l'hypocrite! La foi lui serait-elle venue dans sa traversée du balcon? Je l'aimais mieux athée. Allons, marche! »

Jacque avait la cuisse cassée.

« — Tuez-moi, par pitié! tuez-moi! J'ai les membres rompus; je meurs. »

Et le Reward alongeait un bras.

« — Une poignée de mains avec mon sabre! » dit un malandrin goguenard.

Et le bras d'Artevelle est coupé.

» — Il ne peut marcher ! traînons-le.

» — En grand homme !

» — En triomphateur !

» — En chef civique !

» — En roi citoyen ! »

Le malheureux mutilé se débat encore avec une frénésie convulsive sous les mains forcenées qui, comme des harpons impitoyables, l'accrochaient pour le mettre en pièces. Des rires moqueurs étouffaient ses derniers gémissemens. Ses membres déchirés et ses chairs encore palpitantes balayaient çà et là la fange. Ses cheveux, en filets de sang, roulaient, arrachés sous les pieds. Le cœur battait encore, mais le sentiment et l'intelligence étaient partis. Tout à coup, par une compassion étrange et barbare, Gérard Denys, au pied de la potence, a fouillé dans les entrailles du cadavre pour

y éteindre un reste de chaleur (1). Les yeux du Brasseur Roi se rouvrent. Un frémissement sur les lèvres.... un son vague..... Tout est fini.

Jacque avait le crâne brisé (2).

---

(1) *Hist. générale de la Belgique*, par Dewes, t. 3, p. 178.

(2) Voyez sur la vérité historique de cette horrible scène, tous les auteurs cités à la première note de ce chapitre.

XXI

Le soleil dorait de ses derniers feux le clocher de la grande cathédrale de Gand. La tempête révolutionnaire commençait à se calmer; la vengeance publique avait assouvi ses fureurs; et l'usurpation était hon-

teusement tombée de son trône de déceptions. Le Brasseur Roi n'existait plus.

Les idées d'indépendance et les phrases de liberté, à la façon des démagogues, avaient alors fini momentanément en Flandre leur rôle, leur temps et leur règne; elles s'étaient usées dans le malheur et le crime. Ces fatales jongleries, armes terribles au temps des institutions barbares, n'étaient appelées à redevenir puissantes que dans les civilisations vieillies; il faut à leur vie les extrêmes : l'âge naissant ou l'âge tombé, trop de nuits ou trop de lumières, l'ignorance ou l'aveuglement.

Au milieu de la grande rue du bourg s'élevait une maison élégante appartenant au fils du Reward. Là, dans une chambre écartée, une jeune femme reposait, à demi

vêtue, sur un lit à riches tentures. Sa respiration était lourde et saccadée; une haleine de feu sortait de sa poitrine; il n'y avait plus dans tout son être une fibre que la douleur eût épargnée; et pourtant ses charmes n'avaient rien perdu de leur éclat. Le vif incarnat de ses joues, provenant de la fièvre intérieure qui la dévorait, faisait ressortir la blancheur de sa peau; ses yeux éblouissans donnaient à ses traits mélancoliques une expression inconcevable. Cet ensemble était effrayant, les détails étaient enchanteurs: on y voyait angoisse et sourire, résignation et désespoir, le combat de l'âme et du corps, calme et terreur, mort et beauté. Cette femme était Néolie.

Une chambrière, nommée Marthe, était assise au pied de son lit; elle faisait l'office de garde-malade: mais, à l'expression de ses regards continuellement tournés vers la

fenêtre, il était facile de s'apercevoir qu'elle prenait un bien plus vif intérêt aux agitations du peuple soulevé, qu'aux souffrances de la femme mourante.

Les clameurs du dehors ont retiré brusquement Néolie de l'engourdissement funèbre où elle était plongée : elle se redresse sur son séant. Ses paroles tombent une à une.

« — Quel bruit!… qui m'appelle?… Je brûle.

» — Les misérables! répond Marthe; ils ont massacré le Reward.

» — Ah! ils l'ont massacré! Pourquoi?

» — Parce que, disent-ils, son ambition, ayant pris le mors aux dents, avait culbuté la liberté. Voilà ce que c'est aussi que d'être la créature du peuple! Ce que tout le monde s'est cru le droit de faire, tout le monde

s'attribue le droit de le détruire. Pauvre monarchie boutiquière! comme ils en ont fait gorge chaude! comme ils s'en sont donné à cœur joie!... »

L'orpheline a interrompu.

« — Ah! ils ont massacré le Reward! Et le comte Louis de Male?

» — Il arrive ce soir à Gand avec la princesse Marguerite de Brabant, sa fiancée.

» — *Sa fiancée!* répète Néolie à voix basse. Il en a eu une autre, il me semble. »

Elle appuie sa main sur son front et cherche un souvenir effacé. Sa raison lui revenait par intervalles : elle jette un cri lamentable.

« — Ma mémoire!... je me rappelle... il s'était mis un instant à m'aimer de toutes les forces de son âme. Ce bonheur me tombait du ciel; comment s'est-il évanoui? Je l'ai oublié. Qui es-tu?

» — Je suis Marthe, la chambrière.

» — Que fais-tu là ?

» — Je veille sur vous.

» — Je n'ai besoin de rien, de personne. Parle-moi du prince Louis. Oh! je l'aimais bien! L'as-tu connu?

» — Je ne connais ni lui ni son père; j'aimais mieux Artevelle, moi. A vrai dire, je ne me suis jamais apitoyée sur la famille déchue; aussi je rechigne à me réjouir du retour de ce fils de Flandre, qui va bien certainement faire déguerpir du pays tous ceux qui tenaient au Reward, à commencer par notre maître. Et s'il allait occire Philippe! N'avez-vous plus souvenance que celui-là est votre mari.... ou quelque chose d'approchant, et que vos destins sont liés? Que nous importent à nous le sire de Male et la dame sa future! Quand ils auront fait couper la tête à nos amis, où irons-nous mucher les

nôtres? leur joie n'a pour moi rien d'égayant. Je sais que Marguerit e est fort belle: mais qu'une autre danse à sa noce; quant à moi!...

» — Marthe ! taisez-vous.

» — Non. Je veux le crier à tue-tête : je hais Louis.

» — Vous me tuez.

» — Je ne vous comprends pas.

» — Moi ! je l'aime.

» — Qui ?

» — Le comte Louis de Male.

» — Mais il détrône votre époux !

» — Je n'ai pas d'époux.

» — Le voici. »

Philippe est entré dans la salle : le désespoir et la consternation sont peints sur sa figure hâve et sillonnée. Il tombe, épuisé, sur un siége.

« — O mon père ! s'écrie-t-il d'une voix inarticulée, quelle mort affreuse !.... Et je n'ai pu ni le sauver ni mourir !.... Quels hurlemens sauvages ! et quels atroces silences ! Comme ils l'ont torturé, les barbares ! »

Une longue pause.

Il se relève.

« — Et Néolie ! Ma femme ! Où est-elle ?

» — Sur ce lit, monseigneur ! dit Marthe. »

L'orpheline, repliée en deux sur elle-même, et raccornie dans la ruelle, n'avait ni vu ni entendu le fils du Reward. La pauvre aliénée continue :

« — Louis de Male et Marguerite !.... toujours ces deux noms réunis. Ma vie s'en va... Si jeune pourtant !... Et j'étais belle...

on m'a aimée ! S'il disait au moins : *pauvre femme !* Il ne le dira pas.

» — Néolie ! interrompt Philippe, nos jours sont en danger, il faut fuir. Les massacreurs sont à la porte.

» — Qui les envoie?

» — Le comte de Male.

» — Toujours ce nom ! et Marguerite?

» — Ce sont les assassins de mon père.

» — Ont-ils à me parler? qu'ils entrent !

» — Ils viennent le poignard à la main : notre mort à tous est jurée.

» — Ah ! un poignard et des sermens ! Urbin doit en être sans doute.

» — Il est leur chef, et prêt à frapper. »

Néolie saute hors de son lit.

« — Je vous défendrai ! » s'écrie-t-elle.

Une arme de nouvelle invention, que Philippe Artevelle avait achetée au poids de l'or, et qu'il conservait précieusement, comme une des merveilles de l'époque, *un canon à main* était là (1). L'orpheline s'en est emparée avec la force prodigieuse que donne une fièvre brûlante, et s'élance vers la croisée.

Une foule immense obstruait en ce moment la rue du bourg. Elle se portait à la rencontre du fils de Flandre, et saluait de ses acclamations un soldat à cheval qui

---

(1) Espèce de fusil. Philippe Artevelle avait la passion des armes à feu de nouvelle invention. Il fit faire le fameux canon nommé *la merveille de Gand*, dont il a été donné la description dans une note du chapitre 13, t. 2, p. 76.

marchait à sa tête. Néolie a dirigé son arme au hasard contre le chef de la multitude. La détente lâchée fait feu ; une forte détonation a suivi ; une vapeur noire s'étend ; le guerrier que l'orpheline a visé pousse un cri lugubre et chancelle : il a reçu le coup de la mort.

Tout cela s'était fait avec une telle rapidité, que Philippe et Marthe n'avaient eu le temps ni de prévoir ni d'empêcher la catastrophe. Néolie, violemment frappée elle-même au visage par le contre-coup du tube meurtrier, était tombée à quelques pas de la fenêtre. L'arme a échappé de ses mains.

Une épouvantable rumeur, partie du dehors, a suivi l'événement fatal. Des coups de hache retentissent sous les murailles de l'hôtel : le peuple en enfonce les portes. L'orpheline, défigurée, a soudain

relevé son front. Son œil est terne, creux et mort.

« — Qui ai-je assassiné ? demande-t-elle.

» — Urbin Wenemare. »

Elle a ri.

» — Savez-vous qu'Urbin... poursuit-elle, me dit un jour à Ridervode. « *Si tu devenais infidèle, je jurerais de t'immoler; et alors.... alors tu mourrais.* » Eh bien ! je lui fus infidèle : qu'arrive-t-il ?... C'est moi qui le tue. »

Et ses rires ont redoublé.

Son œil agrandi, se referme; son corps est retombé lourdement. Une convulsion a suivi...

Puis un soupir... un râle... puis, rien.

De loin, Wenemare expirant avait reconnu la nièce d'Hamstède. Il n'a poussé qu'un cri :

« — Néolie ! »

On lui prodigue en vain mille secours; son heure fatale a sonné. Il murmure quelques paroles : on les recueille avidement.

« — Je veux voir le prince... Il arrive. Qu'on me porte où il est!... Partons. »

Et son ordre est exécuté.

Louis était aux portes de Gand. Des populations enthousiasmées accouraient à sa rencontre, ivres d'espérance et de joie; il leur ramenait le bonheur.

Marguerite est auprès du prince; et Bertrade les accompagne. Un groupe de soldats, portant un guerrier blessé, arrête soudain le cortége.

« — O ciel ! s'écrie le comte de Male, qu'aperçois-je ! Urbin Wenemare. »

Le mourant entr'ouvre les yeux.

« — Votre main !... votre main !... mon prince. »

Louis le presse entre ses bras. De grosses larmes baignent ses joues.

« — J'expie mon crime, dit Urbin. Ma mort est justice divine. L'assassin tombe assassiné. »

Bertrade, au désespoir, s'avance.

« — Qui l'a frappé ? demande-t-elle.

» — Néolie, répond la victime.

» — *Néolie !* » répète le prince.

Et l'horreur étouffe sa voix.

« — Mes fatals sermens sont remplis, reprend le malheureux Wenemare. Mon

prince ! je vous ai vengé. N'oubliez pas le pauvre Urbin!... Il vous a tant aimé... Soyez roi ! Mais clémence et grâce!... Je meurs. »

Marguerite pousse un cri sourd.... Wenemare n'existait plus.

Une scène de terreur et de confusion se terminait, à peu près au même moment, chez l'héritier du Brasseur Roi. La porte de la demeure de Philippe a été renversée sur ses gonds. Des hommes de haine et de sang accourent venger Wenemare; Gérard Denys est à leur tête.

« — Où est-elle? s'écrie le chef. Le meurtrier n'est point un homme. Quel est le monstre?...

» — C'est ma femme. »

Et Philippe, d'un front hardi, s'avance vers la horde sauvage.

« — Où est-elle? a repris Gérard.

» — Là , couchée à terre, expirante. »

Et Philippe, étendant la main, montrait le corps de Néolie.

« — Livrez-la!

» — Tuez-moi d'abord.

» — Vous!

» — Je suis le fils du Reward.

» — Le fils du Reward ! crie la foule. Oui, il a raison, qu'on le tue!

» — Arrêtez! dit le capitaine. Commençons par saisir sa femme. Comment l'appelle-t-on?

» — Néolie.

» — *Néolie*! répète Gérard. Ah! c'est sa maîtresse! L'infâme!... Livrez-nous-la!

» — Jamais! répond Philippe avec calme. »

Le capitaine levait son glaive : la chambrière Marthe a retenu son bras.

« — A quoi bon se battre ! dit-elle. Que demandez-vous? Une femme? Il n'y a plus ici qu'un cadavre. »

Et, traînant l'orpheline par un de ses membres, elle jette un corps inanimé entre Gérard Denys et Philippe.

« — Quoi ! Néolie !....

» — Est morte : Messires !

» — Misérables ! n'approchez pas ! s'est écrié le fils d'Artevelle. Je défendrai du moins sa dépouille.

» — A mort Philippe !

» — Paix vous autres ! dit Gérard d'une voix tonnante. Le trépas du Reward a dû suffire à la vengeance nationale. C'est assez de sang et de crimes. »

Philippe, à genoux devant Néolie, venait d'imprimer un dernier baiser sur ses lèvres glacées, comme un adieu d'amour et de mort. La foule s'est prise de pitié.

« — Armes bas devant la souffrance! a repris le capitaine. La douleur rend un lieu sacré : respect à cette enceinte! Sortons. »

Un vieux marchand a pris la parole.

» — Tu veux sauver Philippe! Qu'il vive. Mais du moins chassons-le de Flandre, ou malheur nous en adviendra. Il est des races maudites que le ciel jette aux peuples dans sa colère, pour la perdition des royaumes : celle-ci est de ce nombre, Gérard; un membre reste, gare à nous! Ce Philippe, à qui l'on fait grâce, n'en fera point un jour au pays : il le mettra à feu et à sang, il rouvrira encore sous nos pieds

l'abîme des révolutions. Rappelez-vous ma prophétie.

On vit l'oracle s'accomplir (1).

---

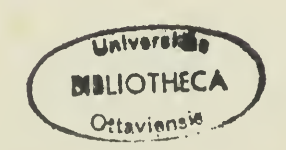
(1) Louis de Male épousa Marguerite de Brabant, et le bonheur revint à la Flandre. Mais trente ans après la mort de Jacque Artevelle, le peuple soulevé de rechef, recommença ses crimes passés. Philippe, à la tête d'une nouvelle révolution, reparut pour bouleverser le royaume. La France prit les armes, et fondit sur le successeur du Reward Jacque. De grands combats eurent lieu. Philippe périt enfin à la bataille de Rosebecque, le 29 novembre 1382, et y fut pendu à un arbre. *Cette bataille*, dit M. de Barante, *sauva toute la noblesse du sort cruel qui la menaçait*; on pourrait ajouter : *sauva l'ordre social* : car les principes de l'usurpation, destructeurs de toute propriété, et ne s'appuyant que sur le droit de la force, ramènent les peuples à la barbarie. (Voyez sur Philippe Artevelle : *Hist. des ducs de Bourgogne*, Barante, t. 1. — Van Praet, *Hist. de Flandre*, t. 2.)

FIN.

TABLE

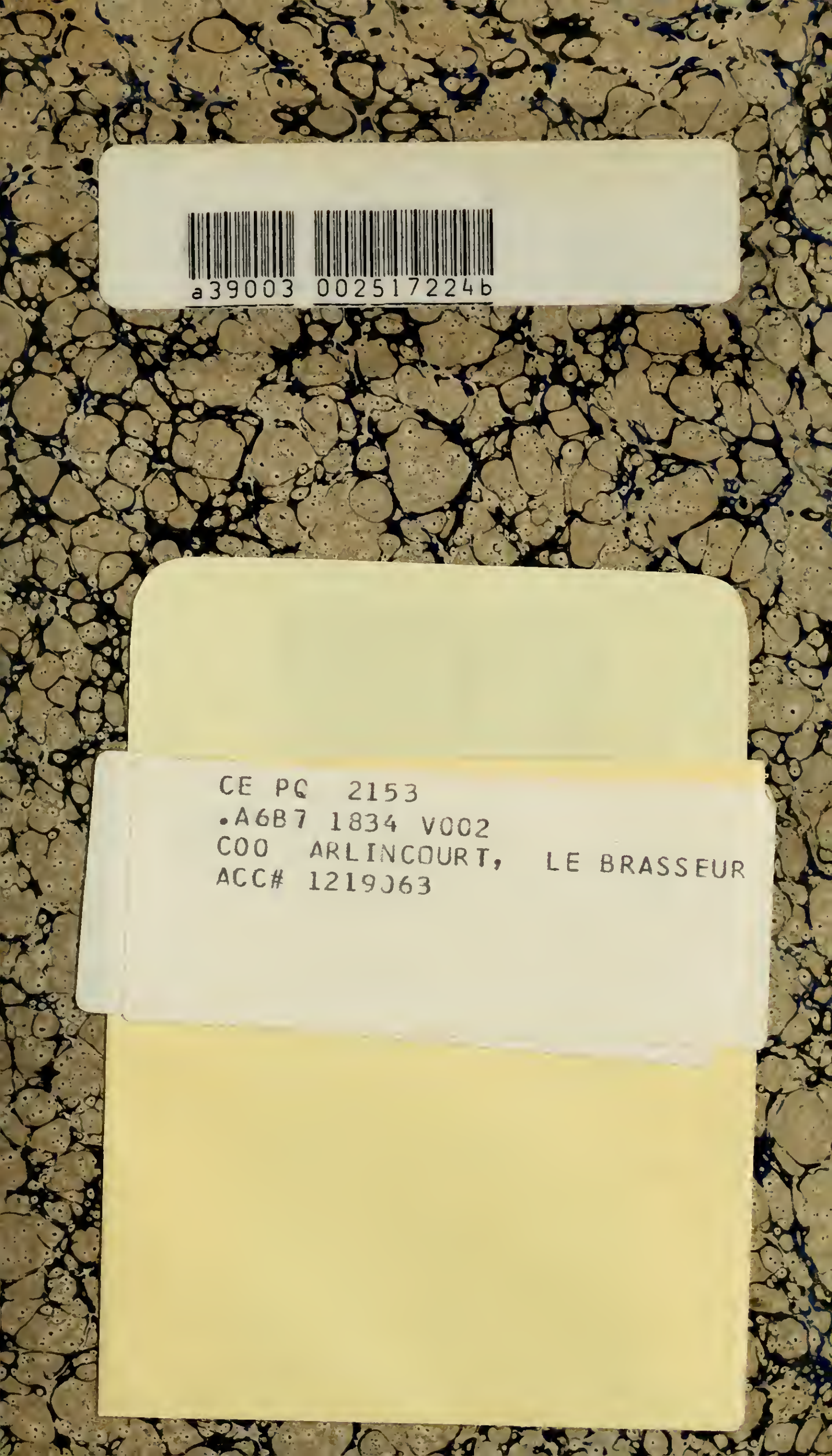
DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.








a39003 002517224b
CE PQ 2153
.A6B7 1834 V002
COO ARLINCOURT, LE BRASSEUR
ACC# 1219063

